

# LE MONSTRE QUI RACONTE

*Seb Le Réveur*



# **Le Monstre qui raconte**

*Par Seb Le Reveur*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : L'Angle Droit	4
Chapitre 2 : La Ville de Boue	17
Chapitre 3 : Fréquence Blanche	25
Chapitre 4 : Le Poids du Passé	36
Chapitre 5 : L'Incision Parfaite	43
Chapitre 6 : Grain de Sable	52
Chapitre 7 : Le Prix du Silence	59
Chapitre 8 : Écho Symbiotique	65
Chapitre 9 : Anatomie du Mal	72
Chapitre 10 : Le Miroir Brisé	78
Chapitre 11 : Déséquilibre	84
Chapitre 12 : Chasse à l'Homme	94
Chapitre 13 : Purge Systémique	103
Chapitre 14 : Murmures de Béton	109
Chapitre 15 : La Chambre des Fautes	114
Chapitre 16 : Choix Binaire	120
Chapitre 17 : L'Éthique du Scalpel	124
Chapitre 18 : L'Ultime Épure	135
Chapitre 19 : Confluence des Mondes	145
Chapitre 20 : La Nouvelle Architecte	156

# Chapitre 1

## L'Angle Droit

Le silence n'est pas une absence de bruit. C'est un matériau. Une nappe de béton lisse que j'étale sur les angles vifs de la métropole. Dans cet appartement du trente-deuxième étage, le silence a le poids du vide. Il est blanc. Il est froid.

Julien Vasseur est au sol.

Il ne correspond pas à la pièce. Le canapé est un bloc de nubuck gris, parfaitement aligné sur la trame des dalles de granit. La table basse est un rectangle de verre dont les arêtes pourraient trancher l'air. Et puis, il y a lui. Un gâchis de chair. Une erreur de syntaxe dans mon poème de verre. Vasseur est affalé, une jambe repliée sous son propre poids, le bras gauche cassé par une courbe organique qui m'irrite le nerf optique. Ses vêtements sont froissés. Du lin. Le lin est une insulte à la géométrie.

Mes doigts, sous le latex, ne tremblent pas. Jamais. Son pouls ralentit. Ma vision se découpe en pixels haute définition.

Je regarde l'horloge murale. Une ligne noire sur un disque blanc. 02h14. Le rythme cardiaque de la ville, en bas, est une vibration que je sens dans la plante de mes pieds, mais ici, tout est immobile. Sauf le sang. Le sang est un problème. Il est indiscipliné. Il suit les micro-fissures du granit que l'œil nu ne voit pas. Il s'étale en une flaque amiboïde, sans structure, sans respect pour les quatre-vingt-dix degrés de la pièce.

Je m'accroupis. Mes genoux craquent. Le son est une détonation dans cette boîte stérile.

Vasseur respire encore. Un sifflement humide. Un gargouillis de tuyauterie bouchée. Ses yeux sont ouverts, fixés sur le plafonnier encastré. Je n'éprouve aucune satisfaction devant les spasmes de son diaphragme. La douleur est un parasite bruyant. Je ne veux que la correction.

Je pose ma main sur son front. La peau est moite. Fiévreuse. Une température illogique.

— Chut.

Le mot est un scalpel. Il coupe le sifflement. Vasseur essaie de tourner la tête. Je maintiens la pression. Ses pupilles se dilatent, deux trous noirs qui absorbent la lumière artificielle. Il veut parler. Il veut demander « pourquoi ». La raison est simple, Julien : tu es de travers. Ta vie est un gribouillage. Tes comptes, tes amours, la façon dont tu laisses tes chaussures traîner dans l'entrée... Tout cela est une pollution.

Je saisis le manche du couteau. Acier chirurgical. Pas de garde, pas d'ornements. Juste la fonction pure.

Le mouvement est une ligne droite. Partant de la base de l'oreille, descendant vers la clavicule. Un angle parfait de quarante-cinq degrés par rapport à l'axe de sa colonne vertébrale. La résistance du derme est minimale. Le bruit est celui d'une soie que l'on déchire.

Vasseur tressaille. Ses doigts griffent le granit. Des arcs de cercle désordonnés. Je fronce les sourcils. Je déteste le désordre du spasme.

— Reste immobile, Julien. Aide-moi à finir le cadre.

Le sang jaillit. Une pulsation. Une, deux, trois. Il asperge le bas du canapé. Je

soupire. Je devrai nettoyer cela. La tache est un point de fuite qui attire le regard. Elle gâche la perspective.

J'attends. Le sifflement de sa respiration ralentit. Les saccades s'espacent. L'horloge marque 02h19. Le dernier spasme est une vibration subtile, une onde qui meurt à la surface d'un étang. Julien Vasseur est maintenant un objet. Une nature morte.

Je me relève. Ma colonne vertébrale se déploie comme un mètre ruban. Je contemple le désastre. La chair est une matière décevante. Elle s'affaisse. Je commence par les jambes. Je les saisis par les chevilles. La peau est déjà plus froide. Je les aligne parallèlement aux joints des dalles de granit. Pas un millimètre d'écart. Puis les bras. Le bras cassé demande un effort. Je dois forcer sur l'articulation. Un craquement sec. Un son de bois mort. Voilà. Un angle droit. Le bras gauche suit la ligne du tapis, le bras droit remonte vers la tête, perpendiculaire.

Je recule jusqu'au coin de la pièce. Je ferme l'œil gauche. Je vérifie les lignes de fuite.

Le corps de Vasseur forme désormais une figure géométrique complexe, mais rigoureuse. Une croix brisée, réinventée. Le sang qui s'écoule encore commence à saturer la zone que j'ai délimitée avec du ruban adhésif invisible. Une flaque rectangulaire. Un monochrome de rouge sombre sur gris anthracite.

C'est presque beau. Mais il manque le témoin.

Je sors de ma sacoche un flacon de verre ambré. Pas d'étiquette. À l'intérieur, ma propre composition. Un mélange d'isopropanol à 99 %, de formol et d'une essence synthétique. Une odeur de pin brûlé, de métal froid et de vide. Je dévisse le bouchon. Le parfum s'échappe. Il est agressif. Il pique les sinus. Il purifie l'air. Je pose le flacon sur le buffet en verre, exactement à douze centimètres du bord. L'angle du flacon est orienté vers le sud-est. Vers elle.

Sarah Miller.

Je l'imagine déjà franchir le seuil. Je vois ses narines frémir. Elle va entrer dans ce chaos urbain, elle va porter sur elle l'odeur du café brûlé et de la pluie acide, et puis, elle va inhaler mon message. Elle comprendra. Pas tout de suite. Elle cherchera d'abord le monstre. Elle ne trouvera que l'ordre. Elle ne trouvera que la symétrie.

Je prends un chiffon en microfibre. Je commence le nettoyage. Chaque goutte de sang projetée sur le mur est traitée avec une solution de peroxyde. Je frotte par mouvements horizontaux. La tache s'efface. Le mur redevient un plan neutre.

Mes muscles sont tendus, un arc prêt à rompre. La fatigue est une brûlure dans ma nuque, mais je ne peux pas m'arrêter. Pas tant qu'un grain de poussière dévie de sa trajectoire.

Dans le couloir, l'éclairage au néon grésille. Une fréquence instable. Moins de 60 hertz. Ça me donne la migraine. Je marche d'un pas cadencé. Un, deux, un, deux. Le bruit de mes semelles en gomme sur le linoléum du couloir est un métronome. L'ascenseur arrive. Les portes coulissent dans un sifflement pneumatique. L'intérieur est une cabine de miroir et d'inox. Je vois mon reflet. Mon visage est une surface lisse. Pas de rides, pas d'expression. Un masque de porcelaine sous la lumière crue.

Je descends.

Le sous-sol du parking est une grotte de béton humide. L'odeur de l'essence et du pneu chaud m'agresse. C'est le monde de Sarah. Un monde de frottements, de débris, de bruits de moteurs qui ratent leur cycle. Je monte dans ma berline noire. L'intérieur sent le cuir neuf et le désinfectant. Je ferme la portière. Le son est sourd. Hermétique. Le monde extérieur disparaît.

Je démarre. Le moteur est un murmure.

Sur le tableau de bord, l'heure change. 03h02.

Sarah Miller doit être en train de fixer le plafond de son appartement miteux. Elle cherche une logique. Demain, je lui offrirai la seule qui tienne. Celle de l'angle droit.

\*\*\*

Le réveil grésille. 06h15.

Une décharge d'électricité statique contre le bout de l'index. Sarah Miller ne bouge pas. Elle fixe le plafond de son studio. Une tache d'humidité dessine un archipel de moisissure brune au-dessus de son lit. Le papier peint pèle, de longues lanières de vinyle beige pendent comme de la peau morte. De l'autre côté de la cloison, la tuyauterie gémit. Un gargouillement de ferraille. Dans la rue, le premier bus de la ligne 42 freine dans un cri de plaquettes usées.

Sarah ferme les poings. Ses ongles s'enfoncent dans la chair de ses paumes. Quatre croissants de lune rouges. Elle compte jusqu'à dix. À sept, son estomac se noue. Une crampe acide.

Elle se lève. Ses pieds nus rencontrent le linoleum froid, parsemé de miettes. Elle enfle un jean trop large, un pull en laine qui gratte le cou. Elle ne se regarde pas dans le miroir. Elle sait ce qu'elle y trouverait : des cernes comme des ecchymoses, le teint gris, une mèche de cheveux qui refuse de tenir en place. La cuisine est un champ de bataille de dossiers jaunis et de tasses de café entamées. Elle attrape un gobelet en carton, boit le liquide froid. Le goût de brûlé et de plastique lui râpe la gorge.

Le téléphone vibre sur le bois brut de la table. Un bourdonnement de frelon.

— Miller.

— Sarah. C'est Beaumont. 32B, rue des Lilas. Un bel immeuble. Vasseur.

Elle raccroche. Sa main tremble. Elle sent le poids des clés contre sa cuisse.

Dehors, la ville est un bloc de béton mouillé. Le ciel est une plaque de zinc. Sarah marche vite. Elle évite les flaques d'eau irisée de pétrole. L'odeur de la métropole l'agresse : gaz d'échappement, poubelles humides, le relent métallique du métro. Elle arrive devant le 32B. L'immeuble est trop propre. Pierre de taille, interphones en laiton brossé. Un cordon de ruban jaune bloque déjà l'entrée, une balafre de plastique vif dans la grisaille.

Beaumont est sur le perron. Ses doigts sont jaunes de nicotine. Ils grimpent les escaliers. Quatre étages. À chaque marche, Sarah sent la tension monter dans ses mollets. Ses tempes battent. Une percussion sourde.

L'appartement est ouvert. Sarah franchit le seuil et s'arrête net.

L'air est différent. À l'extérieur, tout est poisseux. Ici, l'air est sec. Une odeur de propre qui brûle les narines.

— La femme de ménage a appelé à 07h05, murmure Beaumont.

Sarah avance dans le salon. Julien Vasseur est assis dans son fauteuil en cuir noir. Ses mains sont posées à plat sur les accoudoirs. Parfaitement parallèles. Ses pieds sont joints, les talons se touchent, les pointes des chaussures forment un angle à quarante-cinq degrés. Il n'a plus de gorge.

L'entaille est une ligne horizontale, unique. Pas de déchiquetage. Le sang n'a pas giclé. Il a coulé, guidé. Il forme un rectangle parfait sur la chemise blanche. Sarah sent un frisson électrique courir le long de sa colonne vertébrale. Elle s'approche. Ses bottes grincent. Le bruit est obscène dans ce sanctuaire.

Autour du fauteuil, le sang n'est pas une mare informe. C'est un périmètre. Une bordure tracée avec une règle invisible. Tout est à sa place. Les livres sont classés par taille. Les coussins sont gonflés, sans un pli. Sarah porte la main à son cou. Elle sent la pression sourde qui lui broie les côtes depuis l'enterrement. Un pic d'acier contre une enclume de plomb.

Elle suit une ligne imaginaire au sol. Elle arrive devant le buffet. Là, posé en plein milieu de la surface immaculée, se trouve un flacon de verre ambré. L'odeur la frappe comme un coup de poing. Lavande synthétique, éthanol et pin brûlé. Une odeur de bloc opératoire. Le flacon contient un liquide transparent. Une seule lettre y est dactylographiée, au centre exact : **\*\*S\*\***.

— Sarah ? Ça va ?

Duval s'approche. Il recule d'un pas. Il flaire l'argile et le fer. Dans les pupilles de Sarah, les muscles de l'iris sont figés. Un bloc de glace entre eux. Duval ne peut plus soutenir son regard.

— Il m'attendait, murmure-t-elle. Regarde l'angle, Duval. C'est pas une scène de crime. C'est une correction.

Elle recule. Elle a besoin d'air. Elle se détourne et marche vers la fenêtre. Elle l'ouvre brusquement. Le bruit de la ville s'engouffre dans la pièce. Elle inspire à pleins poumons, mais l'odeur du flacon reste collée au fond de sa gorge.

Elle sait ce qu'est ce "S". Ce n'est pas "Signature". C'est son nom.

Elle sent ses jambes se dérober. Ses doigts s'enfoncent dans le bois peint qui s'effrite sous ses ongles. C'est rugueux. C'est réel. Mais derrière elle, l'ordre de Vasseur l'appelle. Pour la première fois depuis des mois, le bruit dans sa tête s'arrête. Juste une

seconde de paix terrifiante.

Elle se retourne vers le corps.

— C'est une lettre, Duval. Et je viens de commencer à la lire.

Elle quitte la pièce, descend les escaliers quatre à quatre. Elle a besoin de retrouver la boue, le gris. En bas, elle regarde ses mains. Elles sont propres. Trop propres. Elle frotte frénétiquement ses paumes contre son jean. Elle veut que ça pique.

La lavande synthétique remonte de ses vêtements.

Le portillon du métro claque contre ses hanches. Un choc sec. Sarah s'engouffre dans la bouche d'ombre. En bas, l'air est une mixture épaisse de poussière de frein et d'ozone. Elle veut que le soufre lui brûle les bronches. Le quai est bondé. Une marée humaine grise. Elle se plaque contre un pilier de béton rugueux. Elle cherche l'abrasion.

Le train surgit. Un cri de métal. Sarah se fige devant les carreaux de faïence blanche. Quinze centimètres sur quinze. Ses yeux les parcourent. Ligne un. Ligne deux. Les joints sont noirs de crasse, mais la grille est là. Implacable. Elle voit l'angle de la rame qui s'arrête. Une perpendiculaire exacte avec la ligne jaune de sécurité. Son estomac se noue.

Elle monte dans le wagon. Elle s'accroche à la barre métallique. Elle est glacée. Grasse. À côté d'elle, un homme lit un journal. Une tache de café défigure la une. Sarah fixe la tache. Elle essaie de s'y perdre. Une erreur. Mais son cerveau recalibre la forme. Il cherche le centre de gravité.

\*\*\*

Elias pose le scalpel sur le plateau en Inox. Le tintement est cristallin. Il retire ses gants. Il observe son visage dans le miroir. Ses traits sont calmes. Pas de sueur. Pas de tremblements. Son pouls ralentit encore. Sa vision se découpe en pixels haute définition.

Il ouvre le robinet. Trente-huit degrés. Il frotte ses ongles avec une brosse. Un, deux, trois. Vasseur était un bruit de fond. Elias a éteint le bruit. Il a réaligné les vertèbres de la pièce.

Il pense à Sarah. Il l'a vue à travers l'objectif. Son trench-coat aux ourlets effilochés. Le portrait craché de la ville : un désastre en décomposition. Pourtant, elle a regardé le flacon. Elle a cherché l'intention.

Il s'assoit dans son salon. Murs de béton banché. Gris anthracite. Il appuie sur la touche \*Record\* de son magnétophone. Le silence devient une attente.

— Le sang tache, Sarah. C'est une erreur de flux.

Sa voix est un murmure monocorde. Une fréquence.

— Vous cherchez le chaos parce que vous croyez qu'il est la vérité. La saleté n'est que du temps perdu. Regardez la photo de la scène de crime. Ne cherchez pas le coupable. Cherchez l'équilibre.

Il coupe l'enregistrement. Le déclic du bouton résonne comme un coup de feu.

\*\*\*

Le commissariat sent le tabac froid et le désespoir. Sarah Miller jette son sac sur son bureau. Un nuage de poussière s'élève. Beaumont est là, mâchant un sandwich. Le bruit du papier aluminium fait grincer les dents de Sarah.

— Le labo a rappelé, Miller. C'est du désinfectant hospitalier. Haute performance. Mais y'a un additif. De l'huile de lavande pure.

Sarah sent une décharge électrique le long de sa colonne. Elle épingle la photo de Vasseur sur le tableau. Un homme devenu un angle.

— Ce n'est pas de la folie, Beaumont. C'est une correction.

Elle se détourne. Elle sent l'odeur de la lavande revenir dans sa mémoire olfactive. Elle prend une pile de vieux dossiers et les jette au sol. Les papiers s'éparpillent. Une explosion de grisaille.

— Miller ! Qu'est-ce que tu fous ?

— Je ne veux pas de sa clarté, siffle-t-elle.

Elle sort en trombe. La pluie a commencé à tomber. Une pluie grasse. Elle marche jusqu'à un chantier. De la terre retournée. Des engins rouillés. Elle s'arrête. Elle regarde ses mains mouillées. Elle ferme les yeux. Elle voit l'angle droit gravé dans son cortex.

Elle appuie son pouce contre un clou rouillé sur une palissade. Elle presse fort. Elle veut une douleur brute. La douleur est une ligne blanche. Enfin. Elle remplace la pression sourde qui lui broyait les côtes. Un pic d'acier contre une enclume de plomb.

Une perle de sang rouge sombre apparaît. Elle suit les sillons de son empreinte digitale. Elle bifurque. Elle hésite. Sarah sourit. Un rictus sauvage.

Son téléphone vibre. Numéro masqué. Elle décroche. Elle entend le grain d'une bande magnétique qui tourne.

— Le sang tache, Sarah, dit la voix. C'est une erreur de flux.

Sarah se laisse glisser contre la palissade. La boue imprègne son pantalon.

— Qui êtes-vous ?

— Quelqu'un qui apprécie la structure de votre esprit. La merde n'existe pas, Sarah. Il n'y a que des éléments mal agencés. Regardez votre pouce. La plaie est irrégulière. Utilisez le flacon.

Le clic de fin d'appel. Sarah regarde l'écran de son téléphone, tombé dans une flaque. Il est fissuré. La toile d'araignée de verre part du point d'impact selon des angles de soixante degrés. Elle est parfaite.

Elle se lève. Elle marche vers le commissariat. Son pas est régulier. Gauche. Droite. Gauche. Droite.

Un rythme binaire.

Elle entre dans le laboratoire de Morel. Elle dépose le flacon volé.

— Trouve d'où ça vient.

Morel dévisse le bouchon. L'odeur se répand. Une lame. Sarah regarde sa plaie. Elle imagine les bactéries comme des insectes noirs, désordonnés. Elle verse une goutte du liquide bleuâtre sur son pouce.

La douleur est immédiate. Un éclair blanc. Le liquide mord la chair. Il purifie. Sarah pousse un gémissement. Ses yeux se révulsent. C'est bon. La douleur est nette. Elle est précise. Elle regarde la peau devenir blanche, exsangue.

Morte. Mais propre.

Elle remonte dans sa voiture. Elle commence à voir les angles partout. Les immeubles ne sont plus des masses oppressantes. Ce sont des vecteurs. Elle arrive chez elle, s'assoit à sa table. Elle prend une règle. Un rapporteur. Elle trace des lignes sur la photo de Vasseur. Ses mains ne tremblent plus.

— Oh mon Dieu, souffle-t-elle.

Ce n'est pas un crime. C'est une démonstration.

L'ordinateur affiche les coordonnées du siège social de "Symmetry Holdings" : 48.8584° N, 2.2945° E. Un point mort au centre de la ville. Un espace vide.

Sarah prend son arme. Le métal est froid. Elle va dans sa salle de bain et frotte son visage jusqu'au sang. Elle ne veut plus être une tache. Elle veut être une ligne.

\*\*\*

Elias est assis sur le sol de son sanctuaire, nu. Sa peau est une carte parfaite de veines bleues. Il regarde le corps de sa nouvelle œuvre, Marc Antoine. Le bras est calé à soixante degrés. La symétrie est rétablie.

Il a tracé deux incisions parallèles sous la clavicule. 1,5 centimètre d'écart. Il a retiré la peau pour exposer le muscle. Une barre de rouge sombre. Il a déposé une mèche de cheveux de Sarah Miller au centre de la plaie. Un point d'ancrage.

Il prend une photo argentique. \*Clic.\*

Il sait qu'elle arrive. Il sent l'ordre qui progresse dans l'esprit de l'enquêtrice. Il n'est

pas un monstre. Il est le remède. Il se lève et va vers la douche. L'eau coule, brûlante. Il attend que la vapeur remplisse la pièce. Que le monde disparaisse derrière un voile blanc.

Il ferme le robinet. Une goutte tombe de la pomme de douche. Elle s'écrase exactement au centre de la bonde.

Zéro défaut.

L'obscurité qui suit est la plus propre de toutes les couleurs.

# Chapitre 2

## La Ville de Boue

La pluie ne lave rien. Elle brasse. Elle mélange le gazole aux crachats, la suie des cheminées à la poussière de béton qui sature l'air. Sarah Miller remonta le col de son trench-coat, un tissu usé incapable d'arrêter l'humidité. Ses doigts cherchèrent le bord rugueux du dossier glissé sous son bras. Le papier jaune, gonflé par la moiteur, dégageait cette odeur d'archive morte, de bureaucrate et de café froid. Un rempart dérisoire contre la métropole qui hurlait autour d'elle.

Sous ses pieds, le bitume renvoyait le reflet convulsif des néons d'un fast-food. Un rose chimique, obscène. Sa mâchoire se crispa. Un tic nerveux faisait tressauter sa paupière gauche, un rythme de métronome cassé. Elle franchit le cordon de police. Le ruban plastique claquait au vent comme un fouet.

— Miller. Déjà là ?

La voix de Ross était un râle de tabac brun. Il tenait un gobelet en carton dont la vapeur se perdait immédiatement dans le brouillard. Sarah ne répondit pas. Elle regarda ses chaussures : de la boue séchée sur le cuir craquelé. L'air avait le poids de la laine mouillée dans ses poumons. Elle franchit l'entrée de l'immeuble.

C'était une carcasse de briques grises, une verrue architecturale perdue entre deux tours de verre. L'ascenseur était en panne. Elle entama la montée. Deuxième étage. Troisième. À chaque palier, l'odeur changeait. L'urine de chat. Le chou bouilli. La vieille graisse. La ville suintait par les murs. La sueur poissait son chemisier sous son manteau, une pellicule collante qui lui donnait envie de s'arracher la peau.

Puis, au quatrième étage, le monde s'arrêta de puer.

La transition fut une gifle. À deux mètres du seuil de l'appartement 402, l'air devint sec. Froid. Sarah s'arrêta net, un pied encore sur le linoléum décollé du couloir. Pas de décomposition. Pas de tabac. Pas de moisi. Rien que l'ozone. Et le chlore.

Elle poussa la porte. Ses semelles, chargées de la fange de la rue, laissèrent une trace brune et grasse sur le seuil. Elle eut un mouvement de recul. L'appartement n'était plus un appartement. C'était un bloc opératoire.

Les murs, autrefois tapissés d'un papier peint floral jauni, disparaissaient sous des lés de plastique transparent, tendus avec une précision maniaque. Pas un pli. Pas une bulle d'air. La lumière ne venait plus des ampoules nues du plafond, mais de projecteurs de chantier à LED disposés aux quatre coins de la pièce. Une lumière blanche, crue, chirurgicale, qui pelait sa peau et abolissait les ombres.

Une pointe d'acier lui perfora les tempes. Le cuir du dossier craqua sous ses doigts. Dans sa poitrine, un battement désordonné, trop rapide. Un oiseau de proie piégé sous les côtes. Chaque pas sur le vinyle résonnait comme un sacrilège.

Au centre de la pièce, le chaos urbain avait été dompté.

— Putain, murmura Ross derrière elle, sa voix perdant de son assurance habituelle. On dirait qu'il a passé l'aspirateur avant de partir.

Sarah ne l'écoutait pas. Elle regardait le sol. Le parquet d'origine avait disparu sous un tapis de vinyle blanc. Pas une poussière. Pas une goutte de sang projetée. Tout était contenu. Tout était cadré.

La victime était assise sur une chaise en métal brossé. Un homme. Il n'était pas affalé, pas tordu par l'agonie. Il était posé. Les mains à plat sur les cuisses, les doigts écartés

de manière parfaitement symétrique. Ses vêtements — un costume de flanelle bon marché — avaient été brossés. Le pli du pantalon était impeccable.

Ici, le silence vrombissait. Sarah s'approcha, ses pas faisant un bruit de succion sur le plastique protecteur. L'air pur lui brûlait les sinus. C'était l'odeur d'un cabinet dentaire juste avant que le foret n'attaque l'émail.

— Regarde ses yeux, Miller.

Ross pointa une main gantée. Sarah se pencha. Les paupières de l'homme avaient été fixées avec une colle invisible, une tension millimétrée. Ses globes oculaires brillaient comme des billes de verre sous les LED. Ils ne regardaient pas Ross. Ils ne regardaient pas le vide. Ils fixaient un point précis sur le mur opposé.

Sarah suivit la ligne de mire. Là, une petite étagère en verre avait été fixée. Seul objet étranger à la structure clinique. Sur l'étagère, un magnétophone à bandes, un modèle ancien aux bobines d'argent brossé. Sous l'appareil, un carton blanc. Une écriture calligraphiée, à l'encre noire, sans une rature :

\*« Pour Sarah. Pour qu'elle entende la structure sous le bruit. »\*

Le sang quitta ses membres. Ses jambes devinrent du coton. Le dossier glissa de ses doigts et s'écrasa au sol. Les feuilles jaunies, les rapports de morgue, les photos de scènes de crime sales s'éparpillèrent sur le vinyle blanc. Une souillure. Un désordre insupportable dans ce temple de l'ordre.

Elle ne ramassa pas les feuilles. Ses yeux restaient rivés sur le carton. Son nom. Sa faille.

— Il te connaît, Miller, souffla Ross. Ce type sait qui tu es.

Sarah ne répondit pas. Une sueur froide coula dans son dos, traçant un sillon de glace.

Elle porta sa main à son cou, là où l'artère carotide battait la chamade. Elle pouvait entendre son propre sang circuler, un flux impur. Elle fit un pas vers le magnétophone. La propreté de la pièce l'étouffait plus sûrement que la pollution de la rue. C'était une agression par l'absence de défaut. Un miroir tendu à sa propre vie, faite de deuils mal digérés et de nuits sans sommeil.

Elle tendit la main vers la touche "Play". Ses doigts tremblaient, tachés par l'encre, les ongles courts, rongés. Ils semblaient monstrueux ici. Sales.

— N'y touche pas, Miller ! La police scientifique n'a pas encore...

— La scientifique ne trouvera rien, Ross.

Sa voix était blanche. Un son sans timbre, arraché à une gorge sèche.

— Il n'a rien laissé. Pas une squame. Pas un cheveu. Il a filtré l'air avant de sortir.

Elle baissa les yeux vers la victime. Le cou de l'homme présentait une incision unique, fine comme un fil de soie, juste au-dessus de la pomme d'Adam. Une plaie qui n'avait pas saigné sur ses vêtements. Le tueur avait utilisé des drains, des récipients, pour recueillir chaque goutte, laissant le corps exsangue, une enveloppe de cuir propre et vide.

Un architecte, pensa-t-elle. Il ne tue pas. Il répare.

L'odeur de Sarah Miller — tabac froid et parfum de violette fanée — était ici un hurlement. Une tache. Elle avait l'impression que les murs en plastique allaient se resserrer sur elle pour l'expulser, comme un corps étranger dans une plaie saine.

Elle appuya sur le bouton.

Le déclic mécanique fut d'une netteté effrayante. Pas de souffle sur la bande. Juste un silence de deux tonnes. Puis, une voix. Calme. Rythmée. Une voix qui semblait venir de l'intérieur de son propre crâne.

\*« Bonjour, Sarah. Vous avez de la boue sur vos semelles. C'est le problème de cette ville, n'est-ce pas ? Elle ne sait pas rester à sa place. Elle s'infiltré partout. Dans les dossiers. Dans les souvenirs. Sous les ongles. »\*

Sarah ferma les yeux. Elle vit les dossiers éparpillés. Elle vit la photo de sa sœur, glissée dans le rabat du dossier, qui la regardait depuis le sol blanc. Un visage mangé par l'ombre, une affaire jamais résolue, une tache de plus sur le monde.

\*« J'ai créé cet espace pour vous, Sarah. Une respiration. Regardez cet homme. Il était un agent du chaos. Il battait sa femme, il volait ses voisins. Maintenant, il est... rangé. Regardez la ligne de ses mains. Il n'y a plus de bruit en lui. »\*

Le cœur de Sarah manqua un battement. Elle ouvrit les paupières. L'homme sur la chaise semblait presque paisible, une statue de cire dans un musée de l'ordre moral. Une brûlure acide lui remonta dans l'œsophage. Pas à cause du mort. À cause de la logique.

— Arrête ça, Miller, dit Ross en faisant un pas en avant. C'est du harcèlement. C'est...

— Tais-toi, Ross.

Elle écoutait la promesse d'une fin au désordre.

\*« Vous cherchez une raison à la cruauté, Sarah. C'est votre erreur. La cruauté n'est que la conséquence de la négligence. Le mal, c'est le fouillis. C'est le dossier mal classé. C'est la larme qui coule sur une joue sale. Je vais vous apprendre à nettoyer,

Sarah. Un morceau à la fois. »\*

La bande continua de tourner, mais la voix s'arrêta. Seul resta le léger sifflement du mécanisme.

Sarah regarda ses mains moites. La fatigue lui pesa sur les épaules comme une chape de plomb. Elle cherchait un schéma. Et cet homme, dans cette pièce de verre et d'acier, lui offrait une structure. Chaque défaut de sa peau, chaque ride, chaque pore dilaté semblait examiné par une intelligence froide. Elle était l'anomalie.

Elle se baissa lentement. Ses genoux craquèrent dans le silence clinique. Elle commença à ramasser ses dossiers. Ses mains frôlèrent le vinyle froid. Elle rangea les feuilles avec une précision inhabituelle, alignant les bords, lissant les coins cornés.

— Miller ? Qu'est-ce que tu fous ? On doit appeler le labo, on doit...

— Il n'y a rien à analyser, Ross, répéta-t-elle, sa voix plus ferme, plus sèche.

Elle se redressa. Elle rangea la photo de sa sœur tout au fond, là où la lumière blanche ne pouvait pas l'atteindre. Elle regarda une dernière fois le corps. L'équilibre était parfait. Une œuvre d'art d'une violence absolue.

Elle se tourna vers la porte. L'obscurité du couloir, avec ses odeurs de vieux bois et de poussière, l'attendait comme une gueule ouverte.

— On s'en va.

— Mais le corps... l'enregistrement...

— Emporte le magnétophone. Mais ne l'écoute plus.

Elle franchit le seuil. Elle sentit le moment exact où elle quitta la zone de propreté pour retourner dans la boue. L'air humide de la cage d'escalier lui frappa le visage comme une serpillière sale. En descendant les marches, le tic de sa paupière reprit. Plus fort. Plus rapide.

Le chaos de la ville l'attendait en bas. Les sirènes, les cris, le grondement du métro. Elle sortit dans la rue et la pluie la frappa à nouveau. Elle laissa l'eau mélangée à la suie couler sur son visage, s'infiltrer dans ses vêtements, alourdir ses pas.

Elle était Sarah Miller. Elle était faite de cette boue.

Mais dans son esprit, une petite étincelle blanche persistait. Une image de plastique tendu et de lumière crue. Une voix qui lui disait que le désordre pouvait être vaincu.

Elle serra son dossier contre elle. Les feuilles étaient de nouveau humides. Elle sentit ses ongles s'enfoncer dans le cuir. La douleur était une ancre. Elle marcha vers sa voiture, s'assit dans l'habitacle qui sentait le vieux chien et le tabac. Elle resta là, les mains sur le volant, regardant les essuie-glaces qui ne parvenaient pas à dégager la vue. Le caoutchouc grinçait sur le pare-brise. Un cri sec, aigu, à chaque va-et-vient.

Elle monta les quatre étages de son propre immeuble. L'ampoule du palier était grillée. Elle entra chez elle sans allumer la lumière.

Dans la salle de bain, elle ouvrit le robinet. À fond. Elle entra sous le jet froid. Sa peau se contracta. Elle prit le savon et frotta ses bras, ses jambes, son cou. Elle frotta jusqu'à ce que sa peau devienne rouge, jusqu'à ce qu'elle sente le feu du frottement masquer le froid de l'eau.

Elle s'assit par terre, au milieu de son salon vide. Le parquet était nu. Elle prit le tube de mastic qu'elle gardait dans son sac. Elle commença à gratter le dessous de ses ongles avec un trombone, creusant jusqu'à ce que la peau devienne rouge, jusqu'à ce

que la douleur devienne une ligne claire. Puis, elle utilisa le mastic pour boucher la fissure qui courait le long du mur. Elle lissa la pâte blanche avec son index, une fois, deux fois, dix fois.

Le silence de l'appartement fut soudain troué par le passage d'un train sur le viaduc voisin. Les vitres vibrèrent. Sarah ne tressaillit pas. Elle fixait le mur. La fissure avait disparu sous la croûte blanche.

Elle regarda ses mains. Le mastic avait séché sous ses ongles, une ligne crayeuse qui refusait de partir. Elle n'était pas différente de lui. Elle aussi, elle voulait que la surface soit lisse. Elle aussi, elle attendait que la ville s'éteigne.

Elle ferma les yeux. Elle visualisa le visage de l'Architecte. Un masque de verre. Des yeux de métal froid.

— Montre-moi, murmura-t-elle dans l'obscurité.

Sa propre voix lui fit peur. Elle était trop propre. Trop calme.

Elle s'allongea, le corps rigide, les yeux fixés sur le plafond. Elle écouta le silence. La ville de boue gronda une dernière fois au loin, mais Sarah ne l'entendait plus. Elle n'entendait plus que le sifflement d'une bande magnétique qui tournait dans le vide de son crâne.

L'ordre était une quête. Et elle venait d'en recevoir la première leçon.

# Chapitre 3

## Fréquence Blanche

La pluie giflait le carreau avec une régularité de métronome. Un son gras. De l'eau chargée de suie qui laissait des traînées jaunâtres sur le verre. Sarah ne bougeait plus. Assise à sa table de cuisine, une plaque de Formica écaillée, elle fixait le carton déposé sur le linoléum. Le paquet était d'une propreté insultante. Pas une trace de doigt. Pas une éraflure. Un cube blanc, scellé par un ruban adhésif transparent, posé exactement au centre du vestibule, sous la lumière blafarde de l'ampoule à nu.

L'odeur lui monta aux narines avant même qu'elle n'approche. Un effluve de stérile. De l'éthanol à 70 degrés. Une pointe de chlore. L'odeur des lieux où l'on ne meurt pas par accident.

Ses doigts tâtonnèrent dans sa poche pour y trouver un paquet de cigarettes froissé. Vide. Elle jura, un souffle court qui lui brûla la trachée. Le silence de l'appartement devint une masse d'air solide qui lui pressait les tympans. Le frigo se mit à ronronner. Sarah sursauta. Ses vertèbres craquèrent dans un bruit sec. Elle se leva, les muscles de ses cuisses tendus comme des câbles d'acier sous la peau.

Elle ne prit pas de gants. À quoi bon ? Il savait déjà qu'elle était là.

Elle utilisa un couteau de cuisine émoussé pour trancher l'adhésif. Le carton s'ouvrit avec un soupir de succion. À l'intérieur, calé dans une mousse acoustique d'un gris anthracite, reposait un enregistreur analogique. Un vieux Nagra IV-S. Métal brossé. Cadres à aiguilles. Une bobine qui attendait le premier tour de roue. Une relique.

Une goutte de sueur froide glissa le long de sa colonne vertébrale. Elle s'arrêta au

niveau de sa ceinture. Sa main, suspendue au-dessus de l'appareil, s'immobilisa. Elle ne tremblait pas, elle vibrait. Une résonance interne.

Elle pressa \*Play\*.

Le dé clic mécanique fut violent. Un claquage de mâchoire. Puis, le souffle. Le grain de la bande magnétique. Un murmure de fond, blanc, froid, comme le vent dans une conduite d'aération.

— Sarah.

La voix n'avait aucune aspérité. C'était une onde plate. Médicale. Une fréquence née d'un processeur de haute précision.

— Votre appartement sent le café brûlé et la poussière humide, Sarah. C'est le parfum de l'abandon de soi. Vous saturez votre espace de chaos pour masquer l'absence.

Sarah recula d'un pas. Ses talons heurtèrent le bord de l'évier. Elle agrippa le rebord. Ses ongles s'enfoncèrent dans le bois moisi.

— Vous avez mis trois minutes et quatorze secondes à ouvrir ce colis, reprit Elias. Un délai excessif. L'hésitation est une faille dans la structure. Vous cherchez une issue dans une pièce sans portes. C'est fascinant.

Le son du ruban qui défile. Un léger grincement de la bobine. Sarah fixait les aiguilles des VU-mètres. Elles dansaient dans la zone rouge.

— Parlons de votre deuil, Sarah. Cette masse informe que vous traînez derrière vous comme un membre gangrené. La douleur n'est qu'un bruit de fond. Elle corrompt vos schémas. Elle vous fait voir des monstres là où il n'y a que de la géométrie défailante. Vous cherchez Marc dans les dossiers de police. Vous cherchez son visage

dans les orbites vides des corps que je vous laisse.

Le cœur de Sarah cogna contre ses côtes. Un coup de bélier. Sa vision se brouilla sur les bords. Les contours de la cuisine semblèrent se liquéfier. Le monde se découpa en segments de droite.

— Ne cherchez pas dans les poubelles de la ville ce qui a été effacé. Marc n'était qu'une variable instable. Son départ était une nécessité structurelle. Tout comme votre insomnie de la nuit dernière. Trois heures du matin. Balcon. Pull en laine grise. Vous n'avez pas cligné des yeux pendant quarante minutes.

Sarah sentit ses jambes se dérober. Elle se laissa glisser contre l'évier pour finir assise sur le carrelage froid. Le contact du sol sur ses fesses lui fit l'effet d'une décharge électrique. Ses mains étaient des surfaces de gras poisseux.

— Vous avez bu un verre d'eau du robinet à trois heures quarante-cinq. Le goût de fer ? C'est la tuyauterie qui lâche. La ville pourrit, Sarah. Elle a besoin d'un architecte. Pas d'une pleureuse.

Le silence revint sur la bande. Une seconde. Deux. Sarah retenait sa respiration. Son diaphragme était bloqué, une barre de fer en travers de l'estomac.

— Le dossier 412, dit soudain Elias. La femme du canal. J'ai retiré le désordre de sa vie. J'ai aligné ses vertèbres selon la suite de Fibonacci. Elle était enfin... ordonnée.

Sarah ferma les yeux. Elle voyait la photo du corps. Le blanc des os, le gris du béton. La perfection du placement. Elias ne tuait pas, il rectifiait des erreurs de perspective.

— Je l'entends à la manière dont vos poumons se dilatent dans le silence de cette pièce. Je suis dans le décalage entre deux battements de votre cœur. Je suis la ligne droite.

Un clic. La bande s'arrêta.

Le silence qui suivit fut un vide sonore absolu. Sarah n'entendait même plus la pluie. Juste le sifflement de son propre sang dans ses tempes. Elle fixa l'enregistreur. L'acier brillait. Il savait pour le pull. Il savait pour le verre d'eau.

Elle se redressa, les articulations criant. Elle se précipita vers la fenêtre. La rue était sombre. Des flaques de mazout reflétaient les néons rouges. Rien. Juste le vent.

Elle revint vers la table. Ses mains saisirent l'appareil. Le métal était brûlant. Ou sa peau était trop froide. Elle retourna l'enregistreur. Gravé à la pointe de diamant sur la base : un schéma. La perspective cavalière de son propre appartement. Un point rouge marquait l'endroit exact où elle se tenait.

Un haut-le-cœur la plia en deux. Elle courut vers les toilettes, s'effondra et vomit un liquide acide, un mélange de café noir et de bile. Elle resta là, le front appuyé contre la faïence glacée, les yeux fixés sur le carrelage fêlé. Chaque fissure dessinait une intention.

Elle se releva, s'essuyant la bouche d'un revers de main tremblant. Son regard tomba sur le miroir. Son propre visage lui parut étranger. Les cernes étaient des tranchées. La peau, une surface abrasive. Une petite tache rouge sur son col. Du sang. Elle s'était mordu la lèvre.

Elle retourna dans la cuisine. Elle savait qu'il y avait une face B. Le poids de la bobine de droite était plus important. Elle appuya sur \*Rewind\*. Le sifflement de la bande était un cri de métal. Aigu. Insoutenable.

Le clac final. La bande était prête. Elle pressa la touche.

Un silence de cinq secondes. Un froissement de papier. Le bruit de ses propres dossiers.

— Sarah, dit la voix, cette fois plus proche. Pourquoi gardez-vous la photo de Marc sous votre matelas ? Le coin inférieur droit est corné. Vous le touchez chaque soir. Un ancrage dans le passé. La nostalgie est une moisissure. Elle ronge les fondations. J'ai dû entrer chez vous pour vérifier la solidité de votre structure. Onze secondes pour ouvrir votre serrure. Vous vivez dans une boîte en carton.

Elle se tourna vers la porte d'entrée. Le verrou était en place. Mais elle vit, sur le sol, un éclat de plâtre. Blanc. Net. Il ne venait pas de son plafond. Elle s'approcha de la porte, les muscles de sa gorge si serrés qu'elle ne pouvait plus déglutir. Elle passa ses doigts sur l'encadrement.

Là. Un trou millimétrique, percé dans le bois, juste à hauteur d'œil.

— Ne vous donnez pas cette peine, dit la voix. Regardez votre téléphone.

Le portable s'alluma dans un flash bleu électrique. Il vibra sur le Formica. Un message : \*03:14:15. L'heure de la vérité est une constante mathématique.\*

— Demain, Sarah, vous irez à la morgue. Tiroir 114. Sa vie était un chaos de dettes et de trahisons. Je l'ai réduit à sa forme la plus pure. Observez ses mains. Elles vous diront ce que vous refusez de voir.

Un souffle. Une expiration lente.

— Nous sommes les deux faces d'une même équation, Sarah. À la fin, il ne restera que le résultat. Nettoyez votre appartement. C'est... indécent.

\*Clac.\*

La bobine de gauche tourna dans le vide. \*Tchac. Tchac. Tchac.\* Sarah restait immobile. L'odeur de désinfectant du colis envahissait tout, étouffant le vieux café, étouffant sa propre sueur. Elle regarda ses mains couvertes de poussière grise. Elle se sentit sale.

Elle ouvrit le robinet d'eau chaude. Elle frotta ses paumes. L'eau était brûlante, elle ne sentait rien. Elle utilisa une brosse à récurer, râpant sa peau jusqu'au sang. Le rouge se mêla à la mousse de savon blanc. La brosse tomba dans l'évier avec un bruit sourd. Ses phalanges étaient d'un blanc crayeux.

Le trajet vers l'Institut Médico-Légal fut une succession de néons baveux. La ville n'était qu'une accumulation de débris. Elias avait raison : une entropie lente dévorait tout.

— Tiroir 114, dit-elle au technicien.

L'air de la morgue était vif, chargé de cette odeur métallique. Le parfum de l'Architecte. Le technicien déverrouilla le loquet. Le métal claqua. Le tiroir coulissa. L'homme était nu. Une clarté brutale. La peau était d'un blanc de porcelaine, récurée. Les cicatrices d'une vie de misère effacées par une propreté chirurgicale.

Sarah s'approcha. Ses jambes étaient de coton.

Les mains du mort étaient posées sur son abdomen, croisées avec une précision millimétrée. La main gauche refermée sur le pouce droit. La main droite sur le pouce gauche. Une boucle fermée. Sarah se pencha. Sous les ongles, il y avait une ligne bleue, tracée à l'encre indélébile sur chaque doigt. Des segments. Des chiffres minuscules calligraphiés avec une plume d'une finesse extrême. Des coordonnées.

Elle prit une paire de gants. Le plastique claqua contre ses poignets. Elle saisit la

main du mort. Lourde. Froide. Elle déplia les doigts. Un par un. Sur la paume, la peau avait été incisée. Une plaie nette, profonde. L'incision dessinait un schéma.

Le plan au sol de son propre appartement.

Dans la chambre, là où se trouvait son lit, un petit point rouge avait été tatoué. Une goutte de sang figée.

— Il est entré, dit-elle. Il était chez moi.

Elle lâcha la prise. Le bras claqua sur l'inox. Un bruit de viande mouillée. Sarah recula. L'air lui manquait. Elle sortit en courant, grimpa les marches quatre à quatre, ses poumons brûlant. Dehors, la pluie fine s'insinuait partout. Elle s'appuya contre sa voiture. Elle vomit un liquide acide qui tacha le bitume gris.

Son regard tomba sur le siège passager. Un flacon de verre. Bouchon d'argent. Un liquide transparent. Une étiquette calligraphiée : \*« Pour le chaos. Appliquez sur les plaies. »\*

Sarah regarda ses mains. Les écorchures de la brosse commençaient à s'enflammer. Le rouge devenait violet. Elle dévissa le bouchon. Une odeur de lavande et de phénol. Elle versa une goutte sur sa paume. Une brûlure fulgurante. Puis, un froid absolu. La plaie semblait se figer.

Elle démarra. Elle était une particule dans un accélérateur. Elle entra dans le parking du commissariat. Son pas était plus fluide. Elle monta au bureau de la brigade criminelle. Les dossiers empilés, les tasses sales, les cris. Le désordre l'agressa. Une insulte.

Elle s'approcha de son bureau. Elle prit la pile de dossiers et, d'un geste sec, la balaya au sol. Les papiers s'éparpillèrent. Le silence s'installa. Sarah ne voyait pas ses

collègues. Elle fixa la surface nue du bois. Elle sortit un mouchoir et commença à frotter. Un mouvement mécanique.

Vance fit un pas. L'odeur de tabac froid émanant de lui était un parasite.

— Miller. Regarde-moi.

Elle gratta une tache de café avec l'ongle. La poussière rose se mêla au marron. La main de Vance s'abattit sur son épaule. Un poids mort. Sarah se figea. Elle tourna la tête. Lentement. Ses pupilles étaient des têtes d'épingle. Deux points noirs absorbant la lumière.

Un coursier entra. Il déposa un cube parfait sur le bureau. Papier kraft brun. Un seul nom : \*Miller\*. Sarah déchira le papier. Une ligne droite. À l'intérieur, une boîte en métal brossé. Un magnétophone. Elle pressa \*Play\*.

Le dé clic fut un coup de feu.

— La fréquence blanche, Sarah. Vous l'entendez ?

Sarah ferma les yeux. La voix d'Elias était un scalpel.

— Votre appartement est un échec. Les livres ne sont pas classés par hauteur. Une erreur de débutante. Vous avez bu votre café debout. La tache sur votre bureau... elle est née de ce mouvement précipité. Le chaos engendre le chaos.

Vance tendit la main pour couper l'appareil. Sarah lui saisit le poignet. Une mâchoire d'acier. Ses ongles s'enfoncèrent dans la chair du lieutenant.

— Vous pensez à lui, n'est-ce pas ? Votre mari. Ou ce qu'il en reste. Vous avez laissé son rasoir sur le bord de l'évier. Depuis trois cent douze jours. Une trace de rouille sur

la porcelaine. Un parasite de fer qui dévore la pureté. La mort est une simplification, Sarah. C'est le retrait définitif du bruit. Vous le maintenez dans une décomposition statique. C'est... impur.

Sarah sentit l'acidité remonter. Le compteur de la cassette tournait : 0044. Un segment de sang.

— J'ai laissé quelque chose pour vous. Sous le rasoir. Un petit cadeau de clarté. Ne le jetez pas. Alignez-le. Nettoyez votre esprit, Sarah. Le reste suivra.

*\*Stop.\**

Sarah quitta la pièce. Chaque pas calculé pour ne pas dévier des carreaux du sol. Elle monta dans sa voiture. Elle arriva devant son immeuble. Elle entra dans la salle de bain. Lumière blanche. Clinique. Elle s'approcha de l'évier. Le rasoir était là. La tache de rouille aussi. Un point orangé sur la blancheur.

Elle souleva le rasoir. En dessous, un prisme de verre. Un triangle de transparence absolue. Elle le porta à son œil. Le monde se fragmenta en lignes droites. Le chaos n'existait plus. Seule la réfraction comptait.

Elle jeta le rasoir dans la poubelle. Métal contre métal. Elle prit une éponge. Elle frotta la porcelaine jusqu'à ce que ses doigts soient rouges. Jusqu'à ce que la tache disparaisse.

Elle s'assit dans le noir de son salon. Dans sa main droite, le prisme s'enfonçait dans sa paume. Le sang coulait avec une lenteur mathématique. Une goutte tomba sur le parquet. *\*Ploc.\**

Le téléphone vibra. *\*Appel masqué.\**

— Tu as fini de nettoyer, Sarah ?

— La rouille était... profonde.

— La rouille est une trahison, reprit Elias. C'est l'entropie. Tu es dans la cuisine, Sarah. Troisième tiroir à gauche. Dossier jaune.

Elle se précipita vers la cuisine. Elle ouvrit le tiroir. Le dossier jaune sur la mort de Marc était là.

— Page 12, dit Elias.

Elle trouva la page. Texte plat. "L'accident s'est produit à l'intersection du Boulevard de la Chapelle..."

Le deuxième 'l' dans "Boulevard". Une balafre. Une erreur de saisie.

— Une vie résumée par un homme qui ne sait pas écrire, murmura Elias. C'est cela, ta justice ? Pose le prisme dessus. Exactement sur le mot mal écrit.

Elle s'exécuta. La lumière du réverbère, captée par l'arête du prisme, se brisa. Un trait de lumière bleuâtre traversa le mot. Le sang sur le verre colorait la lumière. Le mot fautif disparut sous une tache rubis.

— Regarde par la fenêtre, Sarah. Immeuble d'en face. Quatrième étage. Marc Lavoine. C'est lui qui a tapé ce deuxième 'l'. Il mange des pâtes froides dans une assiette ébréchée. Il y a des miettes sur sa chemise. Il est le chaos. Le résidu.

La lumière jaune s'éteignit dans l'appartement d'en face. Sarah colla son front contre la vitre froide. Une lueur blanche apparut dans la pièce d'en face. L'éclat d'une lame de scalpel sous un rayon de lune. Un mouvement brusque. Une exécution sans rature.

Un trait tiré sur une feuille.

Une tache apparut sur le rideau gris. Un cercle parfait. Rouge. Un point final.

— La page 12 est maintenant propre, Sarah.

Le signal disparut. Sarah resta seule. Elle ouvrit le robinet d'eau froide. Elle laissa l'eau couler sur sa paume, emportant le rouge dans la bonde. Un tourbillon parfait. Elle rangea le dossier jaune. Parallèle aux bords du tiroir.

Elle ramassa la bouteille de whisky et la vida dans l'évier. Une impureté de moins.

Le téléphone vibra. Un message texte. \*Rendez-vous à 04h00. Angle de la 5ème et de la rue du Verre. Apporte le prisme. Nous avons un grand chantier à dessiner.\*

Sarah glissa le morceau de verre dans sa poche. Elle sentit l'arête tranchante contre sa cuisse. Elle descendit les escaliers, son pas résonnant avec une précision métronomique sur le béton. Le chantier commençait enfin.

# Chapitre 4

## Le Poids du Passé

La pochette cartonnée est d'un jaune pisseux, de ce carton bon marché qui s'effiloche aux angles et laisse de la poussière de cellulose sous les ongles. Sarah Miller l'a posée sur son bureau, à côté d'une tasse de café dont la pellicule grasse fige le reflet des néons. Le tube au plafond agonise dans un cliquetis irrégulier. \*Tic. Tic-tic.\* Une torture de bureaucrate.

Elle ouvre le dossier : \*Vasseur, Marc-André.\*

Le papier sent la cave et le tabac froid. Les agrafes rouillées ont déteint sur les dépositions, laissant des traînées d'oxide orange. Sarah passe l'index sur la première page. La pulpe de son doigt accroche le grain du papier. Ses jointures virent au blanc. Elle serre les dents, les muscles de ses masséters dessinant deux bosses dures sous sa peau fine.

— Miller.

Elle ne sursaute pas. Trop de caféine, trop peu de sommeil. Ses paupières battent, un spasme involontaire qui lui brûle le coin de l'œil. Elle lève la tête. Le lieutenant Duval est là, calé contre l'encadrement de la porte. L'odeur de Duval : détergent industriel, sueur rance et menthols. Une agression.

— On a le retour des affaires sociales, lâche-t-il, la voix comme du gravier remué dans un seau.

Il jette un carnet sur le bureau. Le choc du cuir sur le bois produit un son mat. Sarah

regarde l'objet sans le toucher. Ses doigts tremblent imperceptiblement sous la table, frottant le denim rêche de son jean.

— Et ? Sa voix est un souffle sec.

— Vasseur était une ordure. Un pro du glissé-déposé judiciaire. Trois plaintes pour violences conjugales : classées. Deux agressions sur mineurs : témoins rétractés. Le genre de type qui connaît mieux le code pénal que son avocat.

Sarah replonge dans le dossier. Les photos de la dernière victime — une femme, Clara — montrent un visage réduit à une topographie de bleus violacés. La mâchoire décalée de trois centimètres vers la gauche. Sur le cliché, les yeux sont deux fentes vitreuses, implorantes.

\*C'est ça que tu voulais que je voie, Elias ?\*

Le silence s'installe, rompu par le vrombissement du trafic sur le boulevard, une ruche métallique filtrant à travers le double vitrage mal jointé. Une goutte de sueur glisse entre ses omoplates. Le tissu de sa chemise lui colle à la peau. Tout est sale ici. Les dossiers. La ville. Les gens qui s'en sortent.

Elle repense à l'appartement de Vasseur. Non, au *\*sanctuaire\** qu'Elias en avait fait. Le carrelage récuré jusqu'à l'ivoire. Pas une goutte de sang hors de la zone de résection. Vasseur était allongé sur une table de verre, le corps d'une pâleur de marbre. Ouvert comme une montre.

Sarah ferme les yeux. Elle voit l'incision. Une ligne parfaite, verticale, du sternum au pubis. Les bords nets, cautérisés par la précision du geste. À l'intérieur, les organes n'avaient pas été jetés en vrac. Ils avaient été réorganisés. Un puzzle anatomique. Un ordre nouveau. Elle passe le doigt sur l'entaille imaginaire. Un tracé si droit qu'il lui donne le vertige. Elle redresse les épaules, une onde glacée parcourant sa colonne.

— Miller ? Tu déposes un bilan ou quoi ?

La voix de Duval la ramène à la réalité acide du bureau. Ses pupilles sont dilatées. Son cœur cogne contre son sternum, un piston fou dans une carcasse de métal.

\*Boum. Boum.\*

— Il savait, murmure-t-elle. Le tueur savait pour Clara. Pour les dossiers classés.

Elle se lève brusquement. Sa chaise racle le sol avec un cri strident. Elle s'approche de la fenêtre. Dehors, la ville est un magma de gris sous un ciel de plomb. Les ombres se pressent sur les trottoirs.

— C'est pas une enquête, Duval. C'est une soustraction.

Elle glisse sa main dans sa poche, effleurant le contour rigide de la clé USB reçue le matin même. Sans timbre. L'acier est froid contre sa paume moite.

\*\*\*

\*Le laboratoire d'Elias.\*

Le blanc est absolu. Elias porte une blouse en polymère silencieuse. Ses gants en latex sont une seconde peau. Pas de poussière. Juste l'ozone et la pointe métallique, presque sucrée, du sang frais.

Il observe son œuvre. Sur le plateau en Inox, des flacons conservent des fragments de tissu humain dans du formol. Ses archives. Ses fautes corrigées.

Il observe la mèche rebelle de Sarah sur l'écran haute définition de son pupitre. Ses doigts effleurent la vitre froide, là où le front de l'enquêtrice semble battre. Elle est entourée de décombres, essayant de construire une cathédrale avec de la boue.

Elias appuie sur une touche. Sa propre voix se lance. Calme. Rythmée.

"On vous a menti, Sarah. La justice n'est pas une balance. C'est un scalpel. On ne pèse pas le mal, on l'incise. Regardez Vasseur. Il était une dissonance. Une note fausse qui faisait trembler la partition. Je l'ai simplement... résolue."

Il coupe le son. Il ramasse un scalpel numéro 10. Le reflet de la lumière blanche sur l'acier est d'une beauté chirurgicale. Il a laissé l'indice sous la langue de Vasseur. Une perle de verre bleu. Un grain de sable dans l'œil du système.

\*\*\*

\*Les archives du commissariat.\*

L'air est saturé de papier en décomposition. Sarah est assise dans un recoin, devant un ordinateur dont le ventilateur hurle comme une turbine. Elle a branché la clé.

\*Harmonie\_04.wav\*

Elle clique. La voix d'Elias emplît ses écouteurs. Une fréquence qui semble vibrer à l'intérieur de son propre crâne.

"... vous avez vu Clara, Sarah. Vous avez senti cette bille d'acide remonter dans votre gorge devant votre café froid. Pourquoi vouloir mettre des menottes à une main qui soigne ? Vasseur ne souffrait plus quand j'ai corrigé sa structure. On ne peut pas nier la beauté d'une ligne droite dans un monde de courbes brisées."

Elle arrache les écouteurs. Le silence de la cave retombe sur elle, lourd comme un linceul. Elle avale sa salive, le goût de bile s'incrétant sous sa langue. L'air se vide de ses poumons. Elle ouvre la bouche, mais aucun son ne sort. Les parois de la pièce

semblent s'être rapprochées d'un mètre.

L'idée est là. Elle est une façade qui se lézarde. Il est l'étau qui empêche l'effondrement.

Dans le couloir, elle croise le médecin légiste, le docteur Aris. Il sent la mort et le menthol.

— Miller ! On a fini l'extraction sous la langue du type. Une perle en verre bleu. Regarde ça...

Il lui tend une photo macro. À l'intérieur du verre, une bulle emprisonne un morceau de papier roulé. Un chiffre : une coordonnée GPS.

Sarah regarde le chiffre. Ses yeux brûlent. Elle n'a pas besoin de logiciel. C'est l'adresse de l'immeuble où son mari est mort, trois ans plus tôt. Un coup de couteau sale dans une ruelle sombre. L'assassin n'avait jamais été retrouvé.

Le sol semble se dérober. Elle s'appuie contre le mur froid. Le crépi lui écorche la paume, mais elle ne sent rien.

— Miller ? Ça va ? T'es blanche comme une morte.

Elle se détourne et commence à courir. Elle remonte les escaliers quatre à quatre, l'effort brûlant ses poumons. Elle sort sur le trottoir. La pluie acide plaque ses cheveux contre son front. Elle lève les yeux vers les gratte-ciels de verre. Quelque part, là-haut, il regarde.

Elle porte sa main à son cou. Son pouls est rapide, erratique. Une dissonance. Elle ferme le poing.

\*\*\*

Son appartement est une masse d'ombre. Elle ne cherche pas l'interrupteur. Elle s'assoit à la table de la cuisine. Le robinet fuit. \*Ploc. Ploc.\* Un métronome déréglé. Elle allume la lampe de bureau. Le cône de lumière isole le dossier Vasseur.

\*Non-lieu. Vice de procédure.\* Le tampon rouge bave sur le papier.

Le téléphone vibre sur le formica. Un numéro masqué. Elle décroche. Le silence est habité. Une présence électrique.

— Tu as lu, Sarah ? L'architecture était défaillante. Un mur porteur pourri. Si on ne l'abat pas, tout l'édifice s'effondre.

— Tu n'es pas un juge, articule-t-elle. Le goût du cuivre envahit sa bouche ; elle vient de se mordre la joue.

— Je suis celui qui nettoie la lentille. Regarde mieux les photos, Sarah.

L'appel coupe. Elle prend la loupe. Une concentration glaciale chasse le tremblement de ses mains. Elle scrute le cliché du sternum de Vasseur. Là, gravé dans l'os, un numéro minuscule : \*402-B\*. Le numéro du dossier classé.

Elle recule jusqu'au mur, le froid du plâtre traversant son pull. Elias a transformé le corps de la victime en une page de correction. Elle devrait ressentir de l'horreur, mais en fixant le visage de Vasseur, elle ne voit que les rapports enterrés. Une chaleur perverse infuse ses membres. Le bourdonnement de soixante hertz dans ses oreilles se stabilise.

Elle sort de l'appartement, marche sans but dans la ville-plaie. Elle finit par revenir au commissariat, entre dans les toilettes. Elle ouvre l'eau chaude. La vapeur floute son

reflet. Elle frotte ses mains jusqu'à ce que la peau devienne rose vif, cherchant à décaper l'odeur de la procédure.

Elle retourne à son bureau. Une petite boîte blanche l'attend sur son clavier. D'une blancheur chirurgicale. Sans empreinte. Sans poussière. Elle ouvre le couvercle.

À l'intérieur, sur un lit de coton, un œil en verre bleu. Le bleu de la justice absolue. Et une note, aux angles droits :

*\*Arrête de regarder le passé, Sarah. Regarde ce que je construis.\**

Elle prend l'œil entre le pouce et l'index. Le froid de l'objet s'enfonce dans sa chair. Elle glisse la sphère dans sa poche. Le poids du passé s'est évaporé, remplacé par une pression nouvelle. Un lingot de plomb qui équilibre sa démarche.

Sarah Miller n'est plus une enquêtrice. Elle est une pièce du plan. Elle s'enfonce dans la foule, une ombre parmi les ombres, les yeux fixés sur la ligne droite. La prochaine correction approche. Elle ne cherchera pas à l'arrêter. Elle cherchera la main qui tient le scalpel.

# Chapitre 5

## L'Incision Parfaite

Le néon numéro quatre bourdonne. Fréquence : 60 hertz. Une note constante, plate, une ligne d'horizon pour l'esprit. Elias ne lève pas les yeux. Il connaît ce bourdonnement. Il en a besoin. C'est le pouls de la pièce, le métronome qui cadence ses gestes. Ici, le monde s'arrête de hurler. Les bruits de la métropole — ce magma de klaxons, de freins qui grincent et de cris anonymes — meurent contre les soixante centimètres de béton et de plomb qui isolent son sanctuaire.

L'air est filtré. Trois étapes : G4, F7, et enfin le filtre HEPA. Zéro particule. Zéro imprévu.

Elias ajuste ses gants en nitrile bleu. Le claquement du polymère contre son poignet est sec. Un coup de feu dans une église. Sur la table en acier inoxydable 316L, l'homme est une géographie de désordre qu'il convient de rectifier. Il s'appelle — s'appelait — un certain Morel. Un agent immobilier. Un homme qui laissait des miettes de croissant sur ses dossiers et dont la cravate affichait un décalage de trois degrés.

Le corps de Morel est nu. Rasé. Elias a passé trois heures à retirer chaque follicule pileux, chaque aspérité de kératine. La peau est maintenant une surface de cire, lavée à l'hibiscrub, rincée à l'eau distillée. Elle brille sous les 4000 lux des dalles LED.

— Le silence est une structure, Morel.

Sa voix est basse, monocorde. Un instrument désaccordé. Il n'attend pas de réponse. Le Sujet est sous curare et rémifentanyl. Un état de suspension. Entre la biologie et la

minéralogie.

Elias se tourne vers le chariot d'instrumentation. Chaque outil est aligné avec une précision millimétrée. Les bistouris à usage unique, lames numéro 10, 11 et 15. Les écarteurs de Farabeuf. Les pinces de Kocher. L'acier luit, avide. Il choisit le numéro 15. La lame est petite. Précise. Elle est faite pour le détail, pour la dentelle de chair.

Il revient vers la table. Il marque les points d'incision avec un feutre dermographique violet. Un point sous le sternum. Un autre au-dessus du pubis. La ligne droite. La seule vérité dans un univers courbe.

Il pose la pointe de la lame sur le point supérieur. Un goutte-à-goutte. Elias s'arrête. Le mouvement est suspendu. Une seconde. Deux.

Un son. Un claquement liquide. Pas ici. Pas sur la table. Derrière lui.

Il ne se retourne pas immédiatement. Sa mâchoire se contracte. Le muscle masséter saille sous sa joue. Ses doigts se serrent sur le manche du bistouri jusqu'à ce que le nitrile blanchisse.

\*Ploc.\*

Le son vient du plafond. Le faux plafond en dalles minérales blanches, supposées être étanches. Elias lève lentement les yeux. Une tache. Brune. Humide. Elle s'étend comme une métastase sur le blanc immaculé de la dalle numéro 12-B. Au centre de la tache, une goutte se forme. Lourde. Chargée de la crasse des étages supérieurs. De la vieille tuyauterie de cette métropole.

\*Ploc.\*

La goutte tombe. Elle ne frappe pas le sol. Elle frappe le bord de la table d'opération.

Elle éclabousse. Une micro-projection de liquide saumâtre vient mourir sur la cuisse rasée et stérile de Morel.

Les bords de la pièce s'effacent dans un noir de charbon. Ne reste que Morel. Central. Seul. L'odeur arrive. Une effluve de ferraille rouillée et d'égout. Le système de ventilation, ce poumon parfait, est soudainement souillé par l'haleine de la ville.

Elias lâche le bistouri. L'outil rebondit sur le carrelage avec un bruit de ferraille vulgaire. Son cœur s'emballé. 80. 100. 120 battements par minute. Les dalles de LED semblent vibrer. Le bourdonnement du néon numéro quatre devient un cri de scie circulaire. Ses genoux se dérobent. Ses mains s'agitent, incontrôlables, frappant les montants de l'évier.

— Non.

Le mot sort de sa gorge comme un caillou. Sec. Râpeux. Il saisit une compresse stérile. Il frotte la tache sur Morel. Il veut effacer l'offense. Mais la compresse est trop sèche. Elle irrite la peau. Une rougeur apparaît. Un érythème. Encore du désordre.

\*Ploc.\*

Une autre goutte tombe directement sur le front d'Elias. Il se fige. Le liquide chaud coule le long de son nez. C'est poisseux. Ça sent la décomposition et le vieux calcaire. Un spasme secoue ses épaules. Ses doigts s'agitent, indépendants, comme des araignées agonisantes. Il regarde Morel. Le Sujet. L'objet de sa quête de pureté. Morel n'est plus une toile. Il est un réceptacle de saleté.

Il attrape un scalpel de rechange. Pas le petit numéro 15. Le gros. La lame de boucher. Il ne cherche plus la ligne droite. Ses gestes sont hachés. Violents. La lame s'enfonce dans la cuisse de Morel. Sans élégance. Sans respect pour l'anatomie. Ce n'est plus une incision, c'est une morsure.

Le sang jaillit. Trop de pression. Le liquide rouge, chaud, vivant, s'élance et vient tacher le tablier blanc d'Elias. Le contraste est insupportable. Le rouge sur le blanc. Le désordre sur l'ordre. Elias frappe encore. La lame racle l'os du fémur. Un bruit de craie sur un tableau noir. Il veut hacher cette réalité qui refuse de se plier à sa règle.

Il n'entend plus le néon. Il n'entend que le bruit de la pluie de merde qui tombe du plafond et le battement sourd de son propre sang dans ses tempes. Il renverse un plateau. Les pinces tombent, s'éparpillent dans le liquide brun qui stagne au sol. Il marche dedans. Il glisse. Il se rattrape au bord de la table, les mains plongées dans l'ouverture qu'il vient de pratiquer. La texture est visqueuse. La graisse sous-cutanée colle à ses gants.

Il relève la tête. Son souffle est court, saccadé. Il arrache ses lunettes de protection. Le plafond continue de pleurer. Des morceaux de plâtre mouillés commencent à se détacher. Ils tombent comme des flocons de neige putride sur le corps de Morel.

Elias rit. Un son sec, sans joie. Une série de hoquets qui lui déchirent la poitrine.

— Tu voulais voir, Sarah ?

Il s'adresse au vide. À l'absente. À celle qui traque ses traces.

— Regarde. Regarde la vérité.

Il saisit Morel par les épaules. Il le secoue. Le corps inerte balance de gauche à droite. Le sang continue de couler, dessinant des motifs aléatoires sur le sol. Des flaques sans géométrie. Des taches sans but. Elias s'arrête. Il est essoufflé. Ses mains tombent le long de son corps, dégoulinantes. Il regarde ses chaussures. Ses mocassins en cuir souple sont maculés de boue de canalisation et d'hémoglobine.

Le sanctuaire est profané. Il n'y a plus d'architecte. Il n'y a qu'un homme debout dans une boucherie, sous une fuite d'eau. Il se dirige vers l'enregistreur audio posé sur le plan de travail. Ses doigts laissent des empreintes de préavis de décès sur l'appareil.

Il appuie sur \*Record\*.

— Sarah.

Sa voix est haute. Instable.

— L'ordre est une fiction. On passe notre vie à construire des murs de verre pour oublier que nous marchons sur de la merde. J'ai essayé de lui donner une fin propre. Une fin mathématique. Mais la ville ne veut pas de maths. Elle veut de la viande. Elle veut de la boue. Je vais devoir improviser. Vous n'allez pas aimer l'improvisation, Sarah. C'est... bruyant.

Il coupe l'enregistrement. Son cœur ralentit, lourd comme un bloc de calcaire. Ses muscles sont de la cendre. Il attrape un rouleau de sacs poubelles noirs. Les gestes sont brutaux. Il emballe Morel comme un déchet ménager. Il ne fait pas attention aux articulations qui craquent sous la contrainte.

Il traîne le sac vers la sortie. Le plastique siffle sur le sol mouillé. Ça laisse une traînée. Une signature de chaos. Il s'arrête devant le miroir du vestiaire. Il ne se reconnaît pas. Ses cheveux sont en bataille. Une trace de boue barre son front. Ses yeux sont deux trous noirs, vides de toute structure.

Il tend la main vers son reflet. Ses doigts touchent le verre froid.

— Architecte, murmure-t-il.

Le mot sonne faux. Un titre usurpé. Il sort de la pièce, éteignant les lumières.

Dans l'obscurité, le néon numéro quatre continue de bourdonner.

\*Ploc. Ploc.\*

À l'autre bout de la ville, Sarah Miller est assise à son bureau. Elle regarde une photo de scène de crime. Son téléphone vibre. Un fichier audio sans expéditeur. Elle branche son casque. Elle ferme les yeux. Elle entend le bourdonnement. Elle entend les gouttes d'eau. Et puis cette voix de tessons de verre.

Sa pupille dévore l'iris. Ses doigts griffent la crosse de son arme, blancs.

— Il a craqué, chuchote-t-elle.

Elle se lève, attrape sa veste. Sarah sort dans la rue. La pluie commence à tomber. Une pluie grise, acide, qui efface les lignes au sol. Elle marche vers le chaos. Elle marche vers lui.

Le sanctuaire n'est plus qu'une boîte de conserve percée. Elias se tient au centre de la pièce. L'air s'engouffre par la porte défoncée. Un courant-jet de gaz d'échappement et d'humidité urbaine. Ses poumons brûlent. L'odeur de Sarah Miller précède son entrée : tabac froid, cuir usé, et cette note ferreuse de fatigue.

\*Crac.\*

Une semelle de caoutchouc écrase un fragment de verre. Sarah franchit le seuil. Sa silhouette se découpe contre le gris sale du dehors. Elle tient son arme à deux mains. Le métal noir du canon tremble de quelques millimètres.

— Police !

Elias ne bouge pas. Un automate de chair dans l'angle mort de la porte. Il serre la poignée en T de sa scie à os. Sa paume est sèche. Sarah avance. Son faisceau de lampe torche balaye la pièce. Le rayon frappe une cuve en verre. Reflet.

Éblouissement. Le faisceau glisse sur le sol souillé. Il s'arrête sur une traînée de sang qui s'étire vers le centre de la pièce.

Elias observe le profil de l'enquêtrice. Une goutte d'eau glisse le long de sa mâchoire, suspendue un instant au menton avant de s'écraser. \*Ploc.\*

Sa mâchoire à lui se verrouille. Sarah pivote. Le faisceau de sa lampe se rapproche de l'angle où il se terre. Cinq mètres. Quatre mètres. Elias déplace son poids sur l'avant du pied. Il surgit. Le mouvement est une ligne droite.

Sarah pivote, le bras tendu. Le canon de son arme cherche une cible. La scie à os s'abat. Elias frappe le poignet de Sarah avec le plat de l'instrument. Un bruit sourd de craquement. La lampe torche vole. Le pistolet tombe. Acier contre béton.

Il est sur elle. Sa main libre saisit le col du manteau de Sarah. Le tissu est froid, trempé. Répugnant. Il la plaque contre la desserte. Le métal gémit. Sarah frappe. Son poing rencontre la pommette d'Elias. Sa main remonte vers sa joue. Ses doigts comptent les millimètres de gonflement. Un côté est plus lourd que l'autre. Une erreur de volume.

Il lève la scie. La lame dentelée capte un éclat de lumière. La scie à os poisse. Graisse de cuir. Résidu de Sarah.

— Le chaos, murmure-t-il à son oreille. Tu l'as apporté dans tes poches, Sarah.

Il appuie son avant-bras contre la gorge de l'enquêtrice. Il sent la trachée. Le cartilage qui cède. Ses yeux sont écarquillés. Des pétéchie commencent à se former. Sarah attrape le poignet d'Elias. Ses ongles s'enfoncent dans sa chair. Elle griffe avec la

force du désespoir. Elias regarde ses bras. Elle brise la barrière épidermique. Des perles de sang rouge vif apparaissent sur son avant-bras.

Il saisit le poignet de Sarah et le tord. \*Crac.\* Sarah ne crie pas. Elle n'a plus assez d'air. Elias s'arrête. Le silence revient, mais il est malade.

Il se détourne d'elle. Il va vers le placard des produits chimiques. Il sort le bidon bleu et le bidon jaune. Hypochlorite de sodium et acide chlorhydrique. Il verse les deux liquides dans la même rigole, autour de Sarah. La réaction est immédiate. Un bouillonnement fétide. Un nuage de gaz jaune-vert rampe au ras du sol. Le dichlore. La mort chimique.

Sarah tousse. Le gaz l'étouffe. Elle essaie de se traîner vers l'air frais de la brèche. Elias l'ignore. Il verse le reste des bidons en cercles concentriques. Il crée une zone de confinement. Il se rapproche d'elle.

— Tu es la poussière, Sarah. La poussière ne juge pas l'architecte.

Elle est maintenant au centre d'une mare qui ronge ses vêtements, qui attaque sa peau. Elle hurle. Un cri aigu, saturé de souffrance. C'est un son pur. Enfin.

Elias s'assoit sur un tabouret en inox. Il prend un kit de suture stérile et un scalpel. Il remonte sa manche. La griffure de Sarah est laide. Trop humaine. Il commence à inciser. Il suit les sillons, mais il les rectifie. Il prolonge les traits pour créer une forme géométrique parfaite. Un triangle isocèle. Le sang coule. Il l'éponge avec une précision maniaque.

Sarah tourne la tête vers lui. Elle voit l'homme se découper lui-même pour effacer son empreinte à elle.

— Tu vois, Sarah... On ne peut pas simplement ignorer la laideur. Il faut la

transformer.

Il prend l'aiguille incurvée. Le fil de soie noire passe à travers sa peau. Six points. Identiques. Espacés de exactement quatre millimètres. La douleur est une vibration sourde. Il se sent pur. Le désordre de Sarah est emprisonné dans une structure qu'il a créée.

Il se lève. Sarah ne bouge presque plus. Sa respiration est devenue un râle humide. Elias se penche sur elle.

— Voilà, Sarah. Tu es enfin propre.

Il se détourne. Il ramasse son sac. Il s'arrête devant la porte blindée et éteint tout. Le blanc cède la place à l'obscurité totale. Seule la lueur orange de la ville pénètre par la brèche, projetant l'ombre allongée du cadavre sur le sol.

Elias sort. Le bruit de la ville l'agresse. Il se fond dans la foule des travailleurs de nuit. Il est le vide qui marche parmi les décombres. Dans son esprit, il dessine déjà les plans du prochain sanctuaire. Un lieu sans fenêtres. Un lieu sans accès.

Il marche, ses doigts caressant la cicatrice parfaite sous sa manche. Sa nouvelle règle. Sa symétrie.

# Chapitre 6

## Grain de Sable

Le néon au-dessus du bureau de Sarah Miller grésillait. Un bourdonnement haute fréquence qui lui sciait les tempes, une vibration électrique qui semblait s'insinuer sous sa boîte crânienne. Elle fixa le dossier de la scène de crime 4-B. L'appartement de l'avenue Foch. La moquette était encore imprégnée de cette odeur. Pas le relent de boyaux lâchés ou de ferraille tiède de la mort ordinaire. Non. Une odeur de bloc opératoire. Une odeur de futur.

Elle frotta ses paumes contre son jean rugueux. Le tissu était râpeux, une ancre dans la réalité poisseuse du commissariat. Autour d'elle, les téléphones hurlaient. Le café renversé sur le bureau voisin stagnait dans une flaque brune, attirant les mouches de fin d'été. Sarah ne voyait que la ligne soulignée en rouge sur le rapport de toxicologie.

\*Glutaraldéhyde à 2,4 %.\*

Le froid de la pièce se mua en glace dans ses poumons. Ce n'était pas un produit ménager. C'était un stérilisant de haut niveau. On s'en servait pour les endoscopes, pour le matériel chirurgical incapable de supporter l'autoclave.

Elle ferma les yeux. La ville de l'autre côté de la vitre n'était qu'un magma de gris et de pluie fine. Un trafic incessant. Le rugissement des moteurs comme une bête blessée. Mais dans l'appartement de l'avenue Foch, tout était immobile. Blanc. Silencieux. Elias n'avait pas seulement tué cet homme. Il l'avait purifié.

Elle se leva brusquement. Sa chaise racla le lino jauni. Un bruit de craie sur un tableau noir qui fit tressaillir ses vertèbres. À l'autre bout de l'open-space, le capitaine

Vasseur la surveillait. Ses yeux étaient deux billes de verre sombre noyées dans un visage bouffi par le manque de sommeil et le tabac de contrebande. Il écrasa son mégot dans un cendrier débordant.

— Miller. Dans mon bureau.

Le ton était plat. Une sentence.

Sarah entra. L'air était épais, saturé de nicotine froide et de l'acidité des vieux dossiers en décomposition. Vasseur resta debout devant la fenêtre, observant la cour intérieure où des voitures de patrouille délavées attendaient sous la suie.

— Tes mains tremblent, Miller.

— Le rapport de tox est revenu.

— Je l'ai lu.

Il se tourna. L'ombre de la persienne découpait son visage en bandes noires et blanches. Un zèbre fatigué.

— C'est un désinfectant hospitalier. Et alors ? On cherche un infirmier, un préparateur, un nettoyeur de bloc. On ratisse déjà les fichiers.

— Ce n'est pas le métier qui compte. Sa voix était rauque. Pourquoi ce produit-là ? Le glutaraldéhyde demande vingt minutes pour éliminer les spores. Vingt minutes de silence absolu. Il ne se contente pas d'effacer ses traces. Il attend que la pureté s'installe. Il regarde le produit agir. C'est un rituel, pas un nettoyage.

Vasseur s'approcha. L'odeur de son haleine — café noir et nicotine — heurta Sarah comme une agression organique.

— Tu commences à parler comme lui. Le procureur veut des résultats, pas de la poésie macabre. Si tu craques, Miller, je te retire le dossier.

Sarah sentit une goutte de sueur perler entre ses omoplates. Retirer le dossier ? C'était lui arracher la peau. Elias était devenu le seul point fixe dans son monde de chaos. Elle sortit du bureau sans répondre. Ses oreilles sifflaient. Elle retourna à son poste et plongea la main dans son sac à dos. Ses doigts rencontrèrent le métal froid de son propre enregistreur. Elle avait copié le dernier message d'Elias.

Elle mit son casque. Le plastique était froid contre ses cartilages. Elle appuya sur \*Play\*.

Le silence. Puis, une respiration régulière. Un métronome de chair.

\*« Le glutaraldéhyde a une odeur de pomme verte quand il est activé, Sarah. L'avez-vous senti ? »\*

Ses poumons se bloquèrent. Elle n'avait rien senti sur la scène. Trop d'odeurs parasites. Le flic qui mâchait son chewing-gum à la cannelle. Le légiste qui transpirait. La pluie sur les imperméables sales. Elias savait. Il avait laissé ce grain de sable pour elle. Une empreinte psychologique.

Elle quitta le commissariat. Dehors, la ville l'agressa. Le cri d'une sirène, le crissement des pneus sur le bitume mouillé, le néon rouge d'un sex-shop qui imprimait une tache sanglante sur le trottoir. Elle marcha vite. Elle s'arrêta devant une vitrine de luxe. Verre. Acier. Lumière blanche. L'esthétique d'Elias. Le reflet dans la pupille vitreuse de la vitrine lui renvoya une silhouette aux cheveux gras, aux orbites creusées par le goudron des nuits blanches.

Une décharge électrique partit de sa nuque. Elle sentit une présence. Le trafic sembla s'étouffer. Une odeur de pomme verte. Artificielle. Chimique. Ses muscles se changèrent en calcaire. Sa cage thoracique ne se soulevait plus.

— Miller ?

Une main sur son épaule. Lourde. Humaine. Elle sursauta, un cri étouffé mourant dans sa gorge. C'était Vasseur. Il l'avait suivie.

— Qu'est-ce que tu fous, Sarah ? Tu es au milieu du passage.

Elle regarda autour d'elle. Des costumes gris, des parapluies noirs. Personne n'avait d'odeur de pomme. L'hallucination olfactive.

— Tu ne vas pas bien, Miller. Tu as le regard de ceux qui ont déjà passé la ligne.

Sarah se dégagea brusquement. La colère monta, une bouffée de chaleur qui fit battre ses tempes.

— La ligne ? Laquelle ?

— Celle qui sépare les chasseurs des trophées. Le glutaraldéhyde, Sarah... c'est aussi utilisé pour l'embaumement. Pour fixer les tissus. Pour que rien ne bouge. Jamais.

Vasseur s'éloigna dans la pluie, son vieux trench-coat flottant comme une aile brisée. Sarah plongea la main dans sa poche et serra son enregistreur. Fixer les tissus. L'immortalité par la chimie. Elle monta dans sa voiture. L'intérieur sentait le tabac froid et le vieux papier. Elle démarra en trombe. Elle atteignit la Clinique du Val d'Or. Un bâtiment de verre fumé, sombre, se découpant sur le ciel d'encre.

Elle entra. L'air conditionné la frappa au visage. Sec. Froid. Et là, flottant dans l'air immobile, la note de tête : pomme verte. Ses jambes devinrent du coton. Elle sortit son arme. Le métal était glacé contre sa paume moite. Elle s'engagea dans le couloir. Les dalles de marbre blanc brillaient comme des miroirs. Elle voyait son reflet sous ses pieds. Une silhouette brisée, chancelante.

Elle poussa la porte du laboratoire d'épaule. La pièce était immense. Des paillasses en inox. Des flacons alignés avec une précision maniaque. Et au centre, une table d'examen. Vide. Juste une bouteille de plastique bleu sur la paillasse centrale. Ouverte. Une flaque de liquide transparent s'étalait sur l'inox. L'odeur lui brûlait les narines.

Il y avait un objet dans la flaque. Une clé USB. Gravée du numéro de lot \*884-X\*. À côté, sur le métal poli, un mot écrit au feutre indélébile noir. Une calligraphie

parfaite, droite, sans une rature.

\*« Bienvenue dans le sanctuaire, Sarah. Respirez. Le chaos s'arrête ici. »\*

Elle se laissa glisser contre la paille, ses muscles refusant tout service. Elle serra la clé USB dans sa main. Le plastique s'enfonça dans sa chair. Elle resta là, dans le silence stérile, écoutant le bourdonnement du néon. C'était le son de l'ordre.

\*\*\*

Vingt-deux heures. La Peugeot 308 cahote sur les pavés disjoints de la rue de Turenne. Un choc sec remonte le long de la colonne vertébrale de Sarah. Les vertèbres craquent. Ses mains, soudées au cuir pelé du volant, ne sont plus que des griffes blanches.

Place des Vosges. Le quadrilatère de briques rouges émerge de la brume comme une forteresse. Sarah pile. L'odeur du caoutchouc brûlé envahit l'habitacle. L'appartement 4B. Elle franchit le porche. À l'intérieur, l'air change. Elle s'arrête net. Ses narines se dilatent. Une pointe d'isopropanol. Un soupçon de chlorhexidine. Elle monte l'escalier. Un deux. Trois.

La porte du 4B est entrouverte. Un millimètre de néant. Les charnières ont été huilées. Sarah pénètre dans le salon. La lumière est d'un blanc chirurgical. Verre. Cuir noir. Arêtes vives. Au centre de la pièce, la victime. Une femme assise sur une chaise en polycarbonate transparent. Elle semble flotter. Elle porte une robe de soie blanche, impeccable. Ses mains sont posées à plat sur ses cuisses. Ses pupilles sont deux trous noirs qui ne reflètent rien.

Elias a nettoyé la mort.

Sarah sent un vertige la prendre. Elle a envie de se gratter la peau jusqu'au sang pour se sentir exister dans cette perfection de morgue.

— Vous êtes en retard, Sarah.

La voix est un souffle de soie derrière elle. Elle ne se retourne pas. Un index froid se pose contre sa tempe. Pas une arme. Un doigt sec, précis.

— Ne bougez pas. Le chaos est juste derrière la porte. Ici, nous sommes en sécurité.

Elle voit son reflet dans la pupille de la morte. Elle voit la saleté de son propre manteau, ses cheveux gras, sa vie en désordre. Elle est la seule tache dans cette pièce.

— Pourquoi elle ? articule Sarah. Ses lèvres se fendillent. Un filet de sang perle sur son menton.

— Elle gâchait la mélodie de cette rue. Regardez-la maintenant. Elle est... cohérente.

Le doigt d'Elias glisse le long de sa mâchoire. Elle sent le parfum de l'ozone.

— Vous êtes comme moi, Sarah. Vous détestez le désordre. C'est pour ça que vous n'avez pas encore tiré. Vous avez peur de salir le tapis.

C'est vrai. Elle imagine le sang rouge s'étalant sur la laine blanche. Ce serait une erreur esthétique. Ses doigts se desserrent sur la crosse de son pistolet. Au loin, le hurlement des sirènes déchire l'air.

— Partez, souffle-t-elle.

— Je ne pars pas, Sarah. Je me déplace.

Un souffle d'air froid. Une porte se ferme sans un bruit. Sarah reste seule avec la morte. Elle s'approche et, d'un geste lent, ajuste une mèche de cheveux qui s'était déplacée sur le front de la victime. Un geste de rangement.

Sur la table en verre, un flacon ambré l'attend. Sur l'étiquette : \*« Pour Sarah. Pour qu'elle reste propre. »\* À l'intérieur, un liquide transparent et un grain de sable. Un

seul.

La porte de l'appartement vole en éclats. Lemoine et son équipe s'engouffrent dans la pièce. Ils apportent l'odeur du tabac, de la sueur et de la boue. Ils braquent leurs lampes, dévastant la lumière subtile. Lemoine est rouge, une goutte de sueur pend au bout de son nez. Il laisse une trace de boue grasse sur le tapis blanc. Sarah a envie de hurler devant cette souillure.

— Miller ! Il est où ?

— Il n'y a personne.

Lemoine la regarde avec méfiance. Il voit la façon dont elle évite de toucher les surfaces souillées par les enquêteurs.

— Tu es grillée, Miller. Rends-moi ton badge.

Sarah tend son badge en veillant à ne pas toucher la main moite de son supérieur. Elle traverse l'appartement, descend l'escalier et monte dans sa voiture. Elle sort le flacon ambré. Elle l'ouvre. L'odeur se répand, absolue, effaçant la crasse du monde. Elle verse une goutte de liquide sur ses mains. Elle les frotte jusqu'à la brûlure. La sensation est délicieuse. Elle décapre la peau, dissout Lemoine, dissout la ville.

Elle regarde le grain de sable au fond du verre. Elle démarre. Chaque virage est désormais un angle droit parfait. Dans son esprit, la structure est enfin nette. Elle sent la blancheur l'envahir. Son cœur bat à un rythme régulier. Un métronome dans le noir.

Le grain de sable est devenu l'engrenage.

# Chapitre 7

## Le Prix du Silence

Le bitume recrachait l'humidité de la veille en une buée fétide. Sarah Miller s'arrêta devant la carcasse de l'ancien institut médico-légal. Un bloc de béton brut, balafré de graffitis délavés, dont les fenêtres aux vitres brisées ressemblaient à des orbites crevées. Le vrombissement de l'autoroute A86, à quelques centaines de mètres, saturait l'air d'une basse fréquence grasse. Le Glock 17 battait contre sa hanche, un poids mort, une ancre dérisoire.

Ses doigts se crispèrent sur le col de son trench. Elle ne fuma pas. L'odeur du tabac masquerait celle du prédateur.

Elle franchit le périmètre. Le ruban jaune « Scène de crime » claquait au vent comme un fouet. À l'intérieur, l'obscurité mangeait tout, sauf là où les projecteurs de la scientifique trouaient le vide. Un néon rescapé grésillait au plafond, un spasme électrique régulier. \*Tic. Tic. Tic.\* Le rythme de son propre sang dans ses tempes.

— Miller.

La voix du technicien, un gamin aux traits tirés, était blanche. Il ne la regarda pas. Il désigna le fond de la salle d'autopsie numéro 4.

L'espace était trop propre.

Le contraste frappa Sarah aux tripes. Partout ailleurs, la rouille, la poussière de béton, les déjections. Ici, un périmètre de six mètres carrés avait été récuré à l'eau de javel et à l'alcool isopropylique. L'odeur était une agression. Un parfum de clinique

chirurgicale au milieu d'un charnier. Au centre, la table d'autopsie en inox brillait sous un spot halogène. Un flot de pureté insupportable.

Sur la table, un homme. Ou ce qu'il en restait.

Sarah avança. Ses semelles crissaient sur le sol trop sec. Elle s'arrêta à la lisière de la lumière blanche. L'air devint du verre pilé dans ses poumons. Son diaphragme se figea.

Le corps était ouvert. Pas une boucherie. Une leçon.

La peau du torse avait été incisée avec une précision millimétrique, rabattue en deux volets parfaits, maintenus par des écarteurs en acier brossé. Les muscles pectoraux, les dentelés, les intercostaux étaient exposés, débarrassés de toute trace de gras, rouges et fibreux comme une planche anatomique du XIXe siècle. Les organes n'avaient pas été retirés. Ils étaient là, ordonnés, luisants sous une fine couche de glycérine.

Le visage du procureur adjoint Vasseur était intact. Ses yeux étaient grands ouverts, fixant le néon agonisant.

— Il n'y a pas de sang, murmura Sarah. Sa voix n'était qu'un souffle éraillé.

— Drainé, répondit le technicien derrière elle. Totalemment. Il a utilisé une pompe de circulation extra-corporelle. Regardez les fémorales.

Sarah s'approcha encore. Elle vit les canules transparentes insérées dans les cuisses de Vasseur. L'ordre était absolu. Chaque nerf, chaque vaisseau sanguin important avait été étiqueté avec de petits drapeaux de papier blanc, portant des inscriptions à l'encre noire, d'une calligraphie penchée.

\*Nervus vagus.\*

\*Arteria carotis communis.\*

\*Arcus aortae.\*

C'était une cathédrale de chair.

Sur le billot, à côté de la tête, un magnétophone à bandes Nagra reposait sur un carré de soie grise. Un intrus de velours dans ce monde d'acier. Sarah tendit une main gantée de latex. Le plastique collait à sa peau moite. Elle appuya sur \*Play\*.

Le souffle de la bande magnétique emplît la pièce. Un silence habité. Puis, la voix d'Elias. Calme. Une diction sans aucune aspérité.

« Sarah. Vous arrivez tard. Le désordre de la ville a dû ralentir votre progression. Je vous imagine, luttant contre le flux des existences inutiles. Ici, le bruit s'est tu. Regardez le procureur Vasseur, Sarah. Il n'a plus rien à cacher. Littéralement. Une clarté organique qu'il a toujours refusée aux autres. C'est une structure logique. Une équation résolue. »

Le ruban tournait avec un petit cliquetis mécanique.

« Mais même dans la perfection, le chaos tente de s'insinuer. J'ai commis une erreur, Sarah. Un anachronisme organique. Trouvez l'erreur. Si vous échouez, vous prouverez que vous appartenez au monde de la boue. Vous avez dix minutes avant que l'acide ne commence son œuvre. »

Un déclic. La bande tournait dans le vide. Une goutte de sueur coula le long de la colonne vertébrale de Sarah. Son cœur cognait contre ses côtes, un oiseau piégé.

— Sortez, aboya-t-elle au technicien. DEHORS !

Seule avec le mort et la lumière blanche. L'odeur du désinfectant lui montait au cerveau, un vertige chimique. Elle inspecta les étiquettes. \*Vena cava superior\*. Correct. Elle plongea ses doigts dans la cavité thoracique. Le froid du cadavre traversa le latex. Elle palpa la texture spongieuse des poumons, l'élasticité des parois artérielles. Tout semblait à sa place.

Le temps s'écoulait. Le néon s'accélérait. \*Tic-tic-tic-tic.\*

Elle revint au visage. Vasseur, l'homme des silences achetés, était devenu un livre ouvert. Elle observa les mains. Croisées sur l'abdomen. Pas une égratignure. Elle revint au thorax. Elle compta les côtes. Douze. Elle observa les lobes pulmonaires. Trois à droite, deux à gauche. Logique anatomique.

Le vertige. L'ombre d'Elias dans chaque coin d'acier. Partout. Un battement de cil. Une présence.

Elle se rapprocha encore, ses yeux à quelques centimètres de la plaie. Elle fixa le diaphragme. Intact. Mais juste en dessous, près de l'œsophage, une protubérance infime. Une incision fraîche, recousue avec un fil de soie presque invisible.

Elle saisit un scalpel. Ses mains ne tremblaient plus. Elle était entrée dans le sanctuaire. D'un geste sec, elle trancha les fils. Elle écarta les tissus. Un cliquetis métallique, sec, résonna contre l'os.

C'était une pièce d'horlogerie. Un rouage d'acier. Encastré derrière le pyllore, là où le corps transforme le monde en énergie. Sarah recula, le scalpel tombant au sol dans un tintement cristallin. Le rouage ne tournait pas. Il était figé dans la chair. L'introduction d'une mécanique morte dans une mécanique biologique.

Soudain, un bruit de succion.

Sous la table, des réservoirs s'activèrent. Un liquide transparent commença à refluer par les canules fémorales. L'acide. Sarah vit une légère fumée blanche s'élever de la cage thoracique. L'ordre parfait d'Elias se dissolvait dans une ébullition chimique.

Elle se précipita vers un évier rouillé et vomit un flot acide. Les mains agrippées à la porcelaine écaillée, elle resta ainsi, la tête pendante. Le bruit de la ville revenait. Les sirènes. Le chaos.

Elle sortit son carnet. Ses doigts tachés de sueur griffonnèrent : \*Il ne nous tue pas. Il nous répare.\*

Elle se redressa. Le reflet dans le miroir brisé lui renvoya l'image d'une femme aux yeux creusés, à la peau grise comme le béton. Dans sa poche, son téléphone vibra. Un message. Numéro masqué.

\*« Vous avez l'œil pour le détail, Sarah. Mais vous avez laissé le scalpel par terre. Le désordre reprend toujours ses droits, n'est-ce pas ? »\*

Elle serra l'appareil à en briser l'écran. Elle sortit dans le couloir, bousculant son coéquipier Morel qui tentait de l'intercepter. Le monde extérieur l'agressa. La saleté. La lumière crue du jour sur une ville malade.

Sarah monta dans sa voiture. Elle ne démarra pas. Ses mains serraient le volant jusqu'à ce que les articulations blanchissent. Elle frotta sa paume contre son jean jusqu'à ce que la peau brûle, mais la sensation de gras persistait.

Elle savait ce qu'Elias attendait. Il ne voulait pas être attrapé. Il voulait être compris.

Elle tourna la clé de contact. Le moteur toussa, cracha une fumée noire, puis rugit dans un hoquet de métal. Sarah Miller s'inséra dans le trafic, une goutte d'eau dans l'océan de chaos, emportant le secret du rouage caché dans le ventre d'un mort.

L'asymétrie était totale.

Elle alluma la radio pour couvrir le silence. Une musique pop insipide. Un mensonge. Elle accéléra, grillant un feu rouge, ignorant les klaxons. Elle courait après une logique qui n'existait pas.

Sarah Miller vérifia son chargeur dans le vide-poche. Ses gestes étaient mécaniques, dépourvus de l'instinct de survie qui l'animait encore la veille. Elle fixa la route, l'esprit traquant malgré elle chaque incision, chaque suture. Une sueur froide perla sur son front. La compréhension était un poison plus lent que l'acide.

Cette pensée était la plus terrifiante de toutes.

# Chapitre 8

## Écho Symbiotique

La poussière danse dans le faisceau de la lampe d'architecte. Des particules de peau, de tissu, de mort lente, suspendues dans l'air rance du bureau. Sarah Miller ne regarde plus les dossiers. Les chemises cartonnées, ce jaune pisseux qui s'entasse depuis des semaines, ne sont plus que des obstacles. Elle gratte la pulpe de son pouce avec l'ongle de son index. La douleur est nette. Une coordonnée. Un ancrage.

Sur le formica, le magnétophone à bandes pèse de tout son métal brossé. Elias l'a déposé là, indirectement. Un cadeau emballé dans le silence d'une scène de crime.

Elle écrase la touche \*Play\*.

Le déclic mécanique résonne dans ses vertèbres. Un craquement d'os.

— \*Le chaos est une moisissure, Sarah.\*

La voix d'Elias découpe l'air comme un scalpel. Cristalline. Dépouillée de toute scorie. Sarah sent ses poils se hérissier sur ses avant-bras. Une onde électrique. Elle ne respire plus par le nez. L'odeur du café froid, mêlée à celle du tabac qui imprègne les rideaux, lui soulève le cœur.

— \*Regardez votre bureau. Ces vies tronquées, empilées sans logique. Vous cherchez un coupable, je cherche une équation. Vous voyez la fin. Je vois la correction.\*

Sarah penche la tête. Ses tempes battent un rythme sourd. Elle s'empare d'un stylo bille, le dévisse, le revisse. Le clic-clac répond au souffle de la bande magnétique.

— Tu n'es qu'un boucher, murmure-t-elle.

Sa propre voix lui semble étrangère. Une râpe à bois dans une pièce de satin.

— \*Le boucher détruit la forme. L'architecte la révèle. Prenez l'affaire n°42-B. La femme au parapluie rouge. Elle était une dissonance. Un bruit blanc dans une mélodie. Je n'ai fait qu'éteindre le parasite.\*

Sarah se lève. Ses articulations s'emboîtent sans friction. Elle s'approche de la fenêtre. Dehors, la métropole est une bête malade. Les néons bavent sur le bitume mouillé. Le gris n'est pas une couleur, c'est une condamnation. Elle pose son front contre la vitre. Le froid est une morsure.

— Elle avait un fils, Elias. Six ans.

Elle parle à son propre reflet, une silhouette délavée aux yeux creusés. Sur la bande, le silence s'étire. On devine le bruit d'un gant en latex qu'on ajuste. Le petit claquement sec sur le poignet.

— \*L'héritage du chaos ne m'intéresse pas, Sarah. Seule la structure compte. Un fils ? Une variable. Une probabilité de désordre futur. L'angle droit est revenu. La ville est un peu plus régulière ce soir.\*

Sarah serre les poings. Ses phalanges blanchissent. Elle se détourne, arrache une fiche de la pile. "Victime : Elena Vance. Cause du décès : Section nette de l'artère fémorale. Environnement : Vide de toute trace ADN."

Elle revient vers le magnétophone. Ses doigts ne tremblent plus lorsqu'elle effleure la touche \*Pause\*. Elle ne l'arrête pas. Elle a besoin de cette pureté toxique pour étouffer le vacarme de sa propre vie. Son appartement vide. Le lit froid. L'odeur du

désinfectant d'Elias remplace le souvenir de la peau d'un autre.

— Pourquoi moi ? demande-t-elle, la gorge serrée.

Le souffle de la bande est un battement de cœur.

— \*Parce que vous avez faim de logique, Sarah. Votre deuil est une indignation face à l'entropie. Votre mari est mort par erreur de calcul. Un chauffard ivre. Un manque de rigueur. Je suis la rigueur, Sarah. Je suis la main qui trace la ligne que vous n'osez pas dessiner.\*

Une nausée acide lui contracte l'estomac. Elle s'assoit lourdement. Le cuir du fauteuil gémit. Elle attrape une cigarette dans le paquet écrasé. Elle trouve enfin une boîte d'allumettes. Le soufre pique ses narines. Elle aspire la fumée jusqu'au fond des poumons. Ça brûle.

— \*Le bruit vous agresse,\* reprend la voix, presque tendre. \*Le vacarme des dossiers, les collègues qui sentent la sueur... Tout est si sale. Approchez-vous de l'enceinte, Sarah. Écoutez le rythme de ma respiration. C'est le seul métronome fiable.\*

Elle obéit. Elle colle son oreille contre le tissu de l'enceinte. Elle ferme les yeux. Elle entend le monde d'Elias.

Le silence est un matériau de construction. Pas de trafic. Juste le vrombissement d'un système de ventilation. Elle l'imagine, debout, vêtu d'une combinaison immaculée. Il ne transpire pas. Il manie l'acier comme un poète le verbe. Chaque incision est une ponctuation.

— Tu les tues parce qu'ils ne sont pas parfaits ?

— \*Je les achève parce qu'ils sont finis, Sarah. Une nuance que votre code pénal ignore. La justice est une vieille dame aveugle qui trébuche dans les escaliers. Moi, je construis l'ascenseur.\*

Elle rit. Un rire sec qui finit en quinte de toux. Elle écrase sa cigarette dans le marc de café.

— L'ascenseur pour l'enfer.

— \*L'enfer, c'est le désordre. L'enfer, c'est ce bureau où vous vous enterrez vivante. Regardez la photo n°4 du dossier Vance. Regardez bien.\*

Ses doigts feuilletent les pages jaunies. Elle la trouve. C'est un gros plan du sol. Une goutte de sang. Une seule. Elle est parfaitement circulaire. Un rubis posé sur du marbre. Autour, rien. Pas d'éclaboussures. Un point final.

— C'est anormal, souffle-t-elle.

— \*C'est esthétique. Sarah... pourquoi continuez-vous à porter cet insigne ? Il pèse une tonne. Il sent le métal bon marché. Il ne protège rien.\*

Sarah porte la main à sa ceinture. Le cuir du holster est usé. Le poids du Glock 17 devient soudainement absurde. Un outil de destruction brute face à un orfèvre du néant.

Elle se lève à nouveau. Ses yeux s'arrêtent sur le tableau de liège. Des visages fatigués. Elle commence à décrocher les fiches de procédure. Les rapports de voisinage.

\*Rip.\* Le papier se déchire.

— \*Bien,\* dit la voix. \*Éliminez le superflu. L'enquête, c'est nous.\*

Sarah jette les papiers. Ils s'éparpillent comme des feuilles mortes. Elle ne voit plus que les photos des corps. Le placement des membres. Chaque scène de crime est un miroir. Elle s'arrête devant l'homme assis dans un fauteuil, la gorge ouverte. Ses mains sont posées sur ses genoux, paumes vers le haut. Dans chaque paume, une pièce de monnaie propre, brillante.

— Le prix du passage ?

— \*Le prix de la clarté. Il salissait tout ce qu'il touchait. Je lui ai rendu sa valeur intrinsèque. Du métal. Inerte. Propre.\*

La sueur perle sur le front de Sarah. Une goutte coule le long de sa tempe, une trace de sel dans la poussière. Elle se sent lourde, comme si l'air s'était densifié.

— Tu veux que je devienne comme toi ?

— \*Je veux que vous soyez ce que vous êtes déjà. Une femme qui voit les coutures du monde et qui a envie de tirer sur le fil.\*

Elle augmente le volume. La voix d'Elias emplit maintenant chaque recoin.

— \*Éteignez la lumière, Sarah. Le néon ment.\*

Elle cherche l'interrupteur du coude. Le clac est définitif.

L'obscurité tombe. Seule la petite diode rouge du magnétophone brille. Un témoin.

Sarah s'assoit par terre, au milieu des dossiers. Ses mains rencontrent les photos. Le papier glacé est froid. Elle trace du doigt les contours d'un corps imaginaire sur le sol.

Elle imagine le scalpel. Le froid de l'acier. La précision. Pas de colère. Juste le besoin impérieux de ranger le monde.

— \*Vous sentez ce calme ?\* chuchote Elias. \*C'est le vide. Nous allons écrire ensemble, Sarah.\*

Elle ferme les yeux. Dans l'obscurité, elle voit des lignes de force. Des vecteurs de sang. La ville est un plan de masse dont il faut corriger les erreurs de perspective.

— Je ne peux pas, dit-elle, mais sa main saisit un stylo rouge sur le sol.

— \*Vous le faites déjà.\*

La bande siffle, puis le \*clac\* de l'arrêt automatique.

Le silence est massif. Sarah reste immobile. Son cœur bat lentement. Un métronome. Ses pores respirent enfin. Elle n'est plus une enquêtrice. Elle n'est plus une veuve. Elle est un réceptacle.

Le téléphone vibre sur le bureau. Un bourdonnement d'insecte. Elle ne répond pas. Elle l'éteint.

Le silence revient. Chirurgical.

Elle se remet au travail. Elle commence à relier les photos entre elles avec le fil rouge trouvé dans son tiroir. Elle crée une toile. Une géométrie de la douleur et de l'ordre. Ses mains ne tremblent plus.

— \*L'écho,\* murmure-t-elle dans le vide.

Elle utilise une moitié de dossier déchiré pour caler le magnétophone. Tout est de

niveau.

Elle ramasse l'appareil et appuie sur \*Rewind\*. Le sifflement de la bande est le son d'une montre qu'on remonte.

— Elias, murmure-t-elle. Montre-moi la prochaine ligne.

La diode rouge clignote. Une pulsation.

Sarah Miller sourit dans l'ombre. Ses dents sont d'un blanc clinique. Ses articulations s'emboîtent sans friction. Elle est un rouage parfaitement huilé.

Elle coupe le moteur. Un clic définitif. Elle aligne ses clés sur le tableau de bord, parallèlement au cuir du volant. Elle descend. Ses pas marquent le goudron avec une régularité de métronome. La sensation de gras sur sa peau a disparu. Elle n'attend plus Elias. Elle est la ligne.

# Chapitre 9

## Anatomie du Mal

Le néon du sous-sol grésille. Une fréquence instable, une pointe de fer à souder qui cherche le nerf optique. Sarah Miller frotte ses tempes. Ses doigts sont noirs d'encre et de poussière de carbone. Des cercles de caféine séchée marquent le formica comme des cibles. L'air des archives de la préfecture a le goût du soufre et du papier qui se décompose. Une odeur de tombeau pour faits divers oubliés.

Elle tire le carton 84-B. Le carton résiste. Un râle de fibres sèches contre le métal rouillé de l'étagère. À l'intérieur, la ville a régurgité ses restes. Des rapports dactylographiés sur des machines fatiguées, des rubans trop pâles. Des vies réduites à des inventaires.

\*Vauclain, Elias. Dossier Protection de l'Enfance. 1994.\*

L'humidité lui colle la chemise aux omoplates. Dehors, la métropole hurle. Le fracas d'un tramway sur des rails usés fait vibrer les rayonnages. Une goutte de condensation tombe du plafond, s'écrase sur le dossier. Sarah l'essuie d'un geste brusque, étalant l'eau en une traînée grise. Elle ouvre la chemise cartonnée.

\*\*\*

L'acier est froid. Parfaitement.

Ma main gantée de latex glisse sur la surface de la table d'examen. Aucun résidu. Pas même une trace de doigt. Le bac à ultrasons ronronne, une vibration purificatrice qui arrache la moindre molécule organique aux scalpels. Ici, le temps n'existe pas. Seule la lumière compte. Un blanc total. Une clarté qui expose la moindre squame.

Je ferme les yeux. Le souvenir est une infection. Il commence par l'odeur. Pas celle du sang — le sang est métallique, honnête. Non. L'odeur de la moisissure dans les plinthes. Celle du lait tourné dans un bol oublié. L'odeur de \*sa\* peau, saturée de gin et de patchouli bon marché.

Je revois le tapis à poils longs, jadis beige, devenu une carte de géographie de l'échec humain. Des taches de vin, de gras, de cendres. Le chaos mou. Mon genou s'était posé dessus, un soir de novembre. Le textile était humide. Un liquide non identifié. J'avais six ans. La sensation de cette humidité étrangère pénétrant les fibres de mon pantalon, touchant ma peau. Une brûlure. Une souillure qui ne s'effaçait pas.

Ma mère riait dans la cuisine. Un rire de verre brisé.

« Viens ici, Elias. Laisse ça. »

Mais on ne laisse jamais ça. Le désordre est une marée. Si on ne dresse pas de digues, il vous noie.

J'ouvre les yeux. La salle est silencieuse. Le scalpel numéro 11 brille sous le plafonnier. Il est l'antidote. La ligne droite dans un monde de courbes molles.

\*\*\*

Sarah tourne la page. Ses ongles s'enfoncent dans le papier jauni. Les photos sont des Polaroid aux couleurs virées au sépia. Un appartement du quartier Est. Les murs sont tapissés d'un papier peint à fleurs qui semble suinter une substance huileuse. Dans un coin, une montagne de sacs poubelles crevés. Des restes de nourriture. Une poupée sans tête.

Le rapport de la travailleuse sociale est un diagnostic de la négligence.

\*« L'enfant, Elias, a été retrouvé prostré dans le coin le plus propre de la cuisine. Il utilisait une brosse à dents pour récurer les joints du carrelage. Ses gencives

saignaient. Il ne s'est pas arrêté à notre arrivée. »\*

L'estomac de Sarah se soulève. Un reflux acide brûle l'arrière de sa gorge. Elle ajuste sa lampe de bureau. Le cercle de lumière est étroit, protecteur. Autour d'elle, l'ombre des archives semble ramper. Elle se voit, à huit ans, fixant la poussière qui dansait dans un rayon de lune pour ne pas entendre le bruit des os contre le bois.

Elle sort son enregistreur. Le voyant rouge clignote. Un battement de cœur électronique.

— Il ne tue pas par plaisir, murmure-t-elle. Sa voix lui revient, parasite rauque dans ce silence de laboratoire. Elle s'étouffe pour ne plus polluer l'air. — Il nettoie. Chaque scène de crime est un gommage. Il efface le bruit.

Elle fixe la photo d'Elias enfant. Un visage pâle, des yeux trop grands. Des yeux de géomètre. Il regarde l'objectif comme s'il pouvait voir la poussière sur la lentille.

— Tu n'as pas changé, Elias. Tu récureras toujours ces maudits joints. Mais maintenant, le carrelage, c'est nous.

Elle se lève. Sa chaise racle le béton avec un cri de métal supplicié. Les muscles de sa nuque sont des câbles d'acier sous tension.

\*\*\*

Le téléphone sonne. Un son pur. Cristallin.

Je décroche. Le silence est une discipline. À l'autre bout, le tumulte de la rue. Des klaxons. Et puis, sa respiration à elle. Courte. Hachée. Le frottement de son manteau de laine contre le micro.

— Je sais pour la brosse à dents, Elias.

Sa voix tremble. Une micro-fissure dans la céramique. C'est la vibration qui précède l'effondrement des structures.

— Vous grincez, Sarah. Je vais huiler les rouages.

— Ton père... commence-t-elle.

— Un bruit de fond. Ma mère était la mélasse. L'imprévisibilité. Elle était le monde tel qu'il est : visqueux, changeant, sans structure.

Je regarde le corps sur la table. Il est devenu un objet. Une étude anatomique de la rectitude. J'ai retiré tout ce qui était superflu. Tout ce qui était désordonné. Les organes sont alignés dans des bacs de verre, selon leur poids, leur densité, leur fonction. C'est magnifique. C'est une archive organique.

— Tu sens cette odeur, Sarah ? Celle de la ville ? Elle s'installe sous tes ongles. Tu as beau te doucher, tu sens toujours le gris.

Je l'entends déglutir. Le bruit est sec. Douloureux.

— Je ne suis pas comme toi.

— Nous cherchons un point d'ancrage dans le typhon. Tu utilises la loi, j'utilise la lame. Mais regarde tes mains, Sarah. Regarde tes mains à cet instant précis.

\*\*\*

Sarah baisse les yeux.

Ses doigts sont tachés de cette poussière noire des archives. Elle voit les grains de charbon incrustés dans les replis de sa peau. Elle voit une petite coupure sur son

index, le sang a séché en une croûte brune. Une imperfection. Une impulsion électrique lui parcourt l'échine. Une envie brutale de s'arracher la peau. De se décapier à l'acide pour retrouver l'os. Le vide propre.

Elle lâche le téléphone. Il rebondit sur le sol poisseux. L'odeur de la ville l'agresse : l'échappement des bus, la sueur des passants, la puanteur du bitume chaud sous la pluie.

Elle se précipite vers les toilettes. Le carrelage est jaune. Une lampe oscille au bout d'un fil. Elle ouvre le robinet d'eau froide à fond. Elle saisit le bloc de savon rose industriel. Elle frotte. Ses articulations craquent. Elle frotte jusqu'à ce que sa peau devienne rouge vif.

Dans le miroir piqué de taches noires, elle voit ses propres yeux. Elle y voit le petit garçon à la brosse à dents. Elle y voit Elias. Elle réalise qu'elle ne cherche pas à l'arrêter pour rendre justice. Elle le cherche parce qu'il est le seul à comprendre pourquoi elle ne pourra jamais cesser de frotter.

Le silence retombe, brisé seulement par l'égouttement du robinet défectueux.

\*Ploc. Ploc. Ploc.\* Un métronome pour la folie qui vient.

\*\*\*

Je repose le combiné. Je prends une lingette imprégnée de chlorhexidine à 2 %. Je nettoie le téléphone. Chaque touche. Chaque interstice.

Le dialogue a commencé. Elle ne voit plus le monstre. Elle voit l'architecte. Je me tourne vers la fenêtre. En bas, la ville s'agite comme une colonie de bactéries sur une plaque de Petri. Une masse grouillante, sale. Bientôt, je lui offrirai une autre scène. Un chef-d'œuvre de géométrie. Un endroit où le chaos n'aura plus le droit d'entrer.

Ma main ne tremble pas. Elle est de glace. J'attrape le flacon d'étiquetage.

\*Pièce numéro 9 : La structure du regret.\*

Je souris. Mes lèvres sont sèches. Le jeu n'est plus de la capturer. Le jeu est de la laisser se déshabiller de son humanité, couche après couche, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que l'os. Le blanc. Le pur.

Je sors mon propre enregistreur. La cassette tourne avec un léger sifflement mécanique.

— Sarah, dis-je doucement. Est-ce que tu entends le silence ? C'est le son de la perfection. Je vais t'apprendre à l'écouter.

Dehors, le tonnerre gronde. Un son lourd, sale. Je frissonne. Il va pleuvoir sur la ville. La pluie ne nettoie rien. Elle déplace seulement la boue. Il n'y a que moi pour faire le travail correctement. Seulement moi.

Je ramasse un petit éclat de verre tombé sur le sol. Un millimètre. Une imperfection dans le vide. Je le dépose délicatement dans le bac à déchets biologiques. La paix revient. L'anatomie du mal n'est rien d'autre que l'étude du désordre. Et je suis le meilleur étudiant que ce monde ait jamais porté.

Tic. Tac. Zéro.

# Chapitre 10

## Le Miroir Brisé

La pluie griffe le pare-brise de la vieille berline. Un rythme erratique. Sarah fixe l'essuie-glace droit qui couine ; le caoutchouc mort laisse une traînée laiteuse sur le verre. L'habitacle pue le café rance et le tabac froid, une odeur de fin de veille qui colle aux vêtements comme une seconde peau de suie. Sur le siège passager, le magnétophone à bandes, une relique dénichée dans un box anonyme, ronronne. Un souffle analogique. Un parasite qui s'insinue entre ses battements de cœur.

Elle appuie sur le bouton Play. Il résiste. Ses doigts sont de verre. Une vibration infime court sur ses phalanges jusqu'à sa mâchoire contractée.

La voix d'Elias sort des petits haut-parleurs saturés. Une voix sans grain. Lisse. Une lame de scalpel sur de la soie.

— Le deuil n'est pas un processus, Sarah. C'est une pièce sans porte. L'obscurité est la seule chose qui ne nous quitte jamais.

Sarah coupe le son. Sec. Le silence est plus violent qu'un cri. Sa respiration se bloque, un nœud de cartilage qui barre l'air. Elle connaît ces mots. Elle les a mâchés, recrachés, pleurés. Il y a trois jours. Dans le cabinet du docteur Aris. Un bureau beige, une plante agonisante, le tic-tac d'une horloge qui marquait le prix de la séance.

Elle l'avait dit. Elle seule.

Le volant est froid. Elle le serre jusqu'à ce que ses articulations blanchissent, dômes d'ivoire sous la peau fine. Dehors, la métropole est un estomac géant qui digère ses

habitants sous une lumière de néon blafard.

— Non.

Sa propre voix est une intrusion. Elle fouille son sac, renverse des dossiers, des trombones. Ses mains sont des oiseaux blessés. Le briquet refuse de prendre. Une étincelle. Deux. L'odeur du gaz. Enfin, la flamme. La fumée envahit ses poumons, une brûlure qui ancre la douleur dans la réalité physique. Elias était là. Il buvait ses mots, les collectait comme des spécimens sous un microscope.

\*\*\*

À l'autre bout de la ville, le silence est une architecture.

Elias ajuste sa lampe frontale. La lumière blanche découpe un cercle parfait sur l'acier inoxydable. Pas une poussière. L'air passe par des filtres, dépouillé de l'humidité poisseuse de la ville. Ici, tout est angle droit. Une note d'ozone agresse les narines, une pureté électrique.

Il saisit une pince hémostatique. L'instrument brille. Devant lui, un enregistreur. Il observe le spectre sonore sur son écran. La topographie d'une âme en train de se déliter. Il zoome sur la séquence envoyée. La voix de Sarah, captée par un micro de contact dans la lampe du docteur Aris, est d'une clarté dévastatrice.

Elias incline la tête. Un mouvement d'oiseau. Il imagine la buée sur les vitres de la berline. Il ressent la montée du cortisol, le battement saccadé de la carotide de l'enquêtrice. Il pose la pince. Un cliquetis cristallin contre l'acier.

Il ne cherche pas la souffrance. C'est un sous-produit. Il cherche la symétrie.

\*\*\*

Sarah jette son mégot. Il s'éteint dans une flaque d'huile irisée. Elle enclenche la première ; la boîte de vitesse proteste dans un râle métallique. Elle roule, ses yeux scannant les rétroviseurs. Chaque phare est une menace. Le monde n'est plus qu'une pupille braquée sur sa nuque. Une sueur froide coule entre ses omoplates.

Elle s'arrête devant l'immeuble du thérapeute. Un bloc de béton brut piqué de fenêtres étroites. Elle sort de la voiture. Ses jambes sont du coton. Ses bottes claquent sur l'escalier de secours, un son de tambour qui alerte le quartier.

Arrivée au troisième étage, elle observe la fenêtre. Des stores de plastique gris. Elle sort son kit de crochetage. Ses mains ne vibrent plus. Le tremblement s'est figé. Une lave froide a durci ses muscles. Le verrou cède avec un déclic sec.

Elle pénètre dans la pièce. L'obscurité est épaisse, saturée de poussière et d'un reste de lavande. Elle s'approche de la lampe. Pied en laiton, abat-jour vert. Elle dévisse le socle. Ses doigts tâtent le feutre. Là. Un petit disque noir. Un capteur de vibrations.

Un spasme traverse son diaphragme. Elle a envie de vomir. Elias est assis dans ce fauteuil avec elle. Il note ses hésitations. Il architecte sa chute. Elle laisse tomber la lampe. L'ampoule éclate. Un bruit de cristal brisé qui semble ne jamais finir.

Elle réalise. Aris. Où est Aris ?

Elle se dirige vers la porte du fond. L'air est plus froid. Plus pur. Trop pur. L'odeur la frappe : l'ozone. Le métal. Le formol.

Elle pousse la porte. Des bâches en plastique transparent recouvrent les murs, fixées avec une précision millimétrique. Au centre, le docteur Aris est assis sur sa chaise. Ses mains sont à plat sur ses cuisses. Ses yeux fixent un point invisible.

Sarah s'approche, chaque mouvement pèse une tonne.

— Docteur ?

Elle pose deux doigts sur sa carotide. La peau est tiède. Le pouls est lent. Régulier. Trop lent. La chemise d'Aris est immaculée, sauf au plexus. Une entaille nette. Un drain de plastique en sort, menant à un bocal en verre. Le liquide est d'un rouge sombre, presque noir.

À côté, un enregistreur. Un mot scotché dessus. Écriture cursive, élégante.

\*« L'ordre exige l'épuration du chaos. Les mots sont des toxines, Sarah. Je l'aide à se vider. »\*

Ses jambes se dérobent. Elle s'appuie contre la bâche plastique. Le contact est glissant. Le sang s'écoule goutte à goutte. Un métronome de mort. Elle sort son téléphone. Pas de réseau. Un brouilleur.

Soudain, le téléphone du bureau sonne. Elle décroche.

— Sarah.

La voix est directe. Proche.

— Où es-tu ? Sa voix se brise, une fissure dans sa façade de flic.

— Je suis dans la structure. Regardez le docteur. Regardez la propreté de l'incision. Il n'y a pas de haine. Juste une nécessité. Tout ce qui est brisé doit être drainé.

— Tu es un monstre.

— Un monstre ? Non. Le miroir n'est pas brisé, Sarah. Il est enfin propre. Regardez.

Elle lâche le combiné. Elle se jette sur le drain, essaie de le pincer. Le sang reflue sous la peau d'Aris, créant une bosse violacée. Le docteur émet un sifflement ténu. Elle glisse sur le plastique, tombe à genoux devant le bocal. Sous le verre, un autre

papier.

\*« Regarde derrière toi. »\*

Elle se fige. Ses muscles se tétanisent. La peau se rétracte, une onde de dégoût électrique. Dans l'embrasement, une silhouette en combinaison blanche luit faiblement. Le visage caché.

Il tient un appareil photo.

\*Déclique.\*

L'éclair du flash l'aveugle. Des taches pourpres dansent devant ses yeux. Quand sa vision s'éclaircit, il a disparu. Aris ne siffle plus. Le bocal est plein.

\*\*\*

L'appartement n'est plus un refuge. C'est une cage de verre. Sarah ne rallume pas la lumière. Elle regarde ses mains dans la pénombre ; elles sont grises. Elle s'approche du mur de la salle de bain. Une fente dans le papier peint. Elle déchire.

Derrière la cloison, des dizaines de photos sont scotchées sur le plâtre. Elle, dans la rue. Elle, dormante. Elle, devant la tombe de son mari. Elias est un curateur. Il collectionne ses instants de vulnérabilité. Une photo est encore humide. C'est elle, à genoux dans le sang d'Aris, il y a une heure.

\*« Sujet : Sarah M. Phase : Acceptation. »\*

Le blanc envahit tout. Sarah ouvre les paupières dans une pièce sans ombre. L'éclat des néons laboure son nerf optique. Ses pupilles se rétractent. Elle est allongée sur une table d'acier poli qui aspire la chaleur de son corps. Elle porte une chemise d'hôpital raide. Elle est propre. C'est la chose la plus terrifiante qu'elle ait jamais ressentie.

— Respirez par le nez, Sarah.

Elias est là. Il observe. Il allume le magnétophone à bandes. Les bobines tournent.  
\*« Je me sens... fragmentée. »\* C'est la voix de Sarah. Ses séances secrètes.

— J'étais là, Sarah. Dans les conduits. Sous les planches de ce parquet que vous trouviez si rassurant.

Il s'approche. Pas d'odeur. Pas de chaleur. Juste une masse de volonté pure. Il tend un doigt et effleure sa tempe. Elle tressaille.

— Vous m'avez appelé, murmure-t-il. Dans votre deuil, vous avez réclamé l'architecte. J'ai répondu à l'appel.

Il saisit un scalpel sur un carré de soie noire. La lame capte la lumière et la renvoie avec une intensité insoutenable. Sarah ne recule pas. Ses mains pendent, inertes. La peur s'est évaporée, remplacée par une aspiration au néant. Elle veut être aussi lisse que ces murs.

— Je suis prête, chuchote-t-elle.

Elias pose la pointe de l'acier juste au-dessous de son œil gauche. Une pression. Une goutte de sang, d'un rouge trop vif, commence sa course lente sur sa joue de porcelaine.

— Ne bougez pas. La perfection demande une immobilité absolue.

Sarah expire. Elle n'a plus besoin de chercher un sens. Le sens est tranchant. Il est froid. Il est l'ordre final.

# Chapitre 11

## Déséquilibre

Le goudron mouchète le bas de son trench-coat. Le froid de novembre n'est pas une température, c'est une morsure lente, une mastication qui engourdit les articulations. La pluie fine, cette brume huileuse qui caractérise la métropole, plaque ses cheveux contre ses tempes. Sarah avance. Ses talons martèlent le béton avec une irrégularité qui s'accorde au battement saccadé de son pouls. Trop vite. Trop sec.

Elle serre le dossier contre sa poitrine. Le papier est humide, jauni, exhalant cette odeur de cave et de vieille bureaucratie. À l'intérieur, les photos de la dernière scène de crime. Des clichés qu'elle n'aurait jamais dû sortir du coffre des preuves. Une ruelle s'ouvre devant elle. L'étau se resserre.

Le bruit du trafic, au loin, ressemble au grognement d'une bête blessée. Sarah s'arrête. Une flaque reflète l'enseigne néon d'un bar : un rose criard, déformé par les rides de l'eau. Ses yeux sont des fosses d'ombre. Une mèche de cheveux traverse son visage comme une cicatrice. Elle glisse la main dans sa poche. La surface métallique du dictaphone est glacée. Elle presse le bouton.

La voix d'Elias s'élève, filtrée par le haut-parleur minuscule. Une voix blanche. Sans relief. Une architecture de mots parfaitement alignés.

« Sarah. Regardez autour de vous. Le chaos n'est pas une fatalité. C'est un choix. Regardez cette benne à ordures qui déborde. Cette affiche déchirée. Vous vivez dans l'entropie. Moi, je vous offre la structure. »

Elle coupe le son. Un haut-le-cœur lui brûle l'œsophage. Elle déglutit avec effort, ses

parois buccales collées par une couche de chaux. Elle se souvient de la scène de crime de ce matin. Pas de sang stagnant. Pas de mouches. Juste l'arôme pur, médicinal, du peroxyde d'hydrogène. Et cette fleur de lys, posée sur le plexus de la victime, dont les pétales avaient été taillés au scalpel.

Elle a commis l'erreur. La première. Elle n'a pas signé le registre en sortant. Elle a glissé le dossier sous son bras et a quitté le commissariat par la porte de service. La procédure est un garde-fou. Sans elle, on tombe.

Sarah tombe.

Elle s'enfonce plus profondément dans le dédale de briques sombres. Les murs transpirent. Une vapeur s'échappe des bouches d'égot, linceul blanc qui ondule au ras du sol. Ses poumons réclament de l'air, mais l'atmosphère est chargée de particules de suie, d'un goût de ferraille qui lui tapisse la langue.

Une silhouette. Là-bas.

Elle plaque son dos contre une brique rugueuse. La douleur des aspérités de la pierre à travers son manteau est une ancre. Sa main cherche son arme. Le cuir du holster est moite. Ses doigts tremblent imperceptiblement, un battement d'aile de papillon contre la crosse en polymère.

\*Clac.\*

Un bruit de pas. Précis. Rythmé. Un métronome dans la nuit. Ce n'est pas le pas traînant d'un ivrogne, ni la course désordonnée d'un rat de rue. C'est une marche volontaire. Propre. Sarah bloque sa respiration. Sa poitrine est un étau. Chaque battement de son pouls résonne dans ses oreilles, un tambour de guerre assourdissant.

Elle se revoit dans l'appartement de la victime. Tout était rangé. Les livres classés par

épaisseur. Les couverts alignés au millimètre. Et au milieu, ce corps vidé de sa substance, transformé en une pièce d'orfèvrerie macabre. Elias ne tue pas. Il réorganise.

Elle rouvre les yeux. L'ombre a bougé.

Elle est maintenant à l'entrée de la cour intérieure, là où la lumière des lampadaires ne pénètre pas. D'un côté, le gris sale de la ville. De l'autre, une obscurité dense. Sarah fait un pas. Ses chaussures s'enfoncent dans une boue noire. Une sensation visqueuse imprègne ses chaussettes, lui rappelant les fluides corporels qu'elle analyse à longueur de journée.

Son téléphone vibre. Les fenêtres allumées des immeubles voisins lui semblent être des galaxies inaccessibles. Elle sort l'appareil. L'écran brille, une lucarne artificielle. Numéro masqué. Elle ne décroche pas.

Un courant d'air froid s'engouffre dans la ruelle. Il porte un arôme de lavande synthétique et de chlore. La signature.

Elle pivote, dégainant enfin son Glock 17. Le métal est lourd, une extension de son bras qui pèse une tonne. Elle balaie l'espace du canon. Personne. Juste des caisses en bois empilées avec une précision suspecte près d'un monte-charge.

« Elias ? »

Sa voix est un craquement de branche sèche. Pas de réponse. Juste le goutte-à-goutte d'une gouttière. \*Ploc. Ploc. Ploc.\*

Elle avance vers le monte-charge. Ses muscles sont tendus à rompre. Une enveloppe blanche est posée sur une palette de bois. Elle est d'une propreté insultante dans ce décor de crasse. Pas une tache. Pas un pli. Sarah range son arme — une autre erreur

de procédure — et saisit l'enveloppe. Grain de lin. Elle le déchire.

À l'intérieur, une photo. Elle, il y a dix minutes, sortant du commissariat. Elle a l'air hagarde. Un cercle est tracé en rouge autour de sa main droite. Elle regarde sa main. Elle n'a pas mis ses gants en manipulant le dossier. Ses empreintes sont partout. Sur les preuves. Sur le rapport original. Elle a pollué la chaîne de possession.

Un rire sec, nerveux, s'échappe de ses lèvres.

« Vous voyez, Sarah ? »

La voix semble venir d'au-dessus d'elle. Elle lève la tête. Une silhouette se tient là-haut, derrière une vitre impeccable. Un homme en costume sombre, dont les contours se fondent dans l'acier. Il ne bouge pas. Il l'observe.

Sarah pointe son arme vers le haut, mais ses bras sont de plomb. L'odeur de désinfectant devient plus forte. Elle lui monte à la tête, une ivresse chimique. Elle se sent vaciller. La ruelle n'est plus une ruelle, c'est un couloir de laboratoire. Elle est sortie de la carte. Elle n'est plus une policière. Elle est un sujet d'étude.

Le téléphone vibre à nouveau. Elle décroche.

« Pourquoi ? » murmure-t-elle.

À l'autre bout, le silence est une cathédrale. Puis, un souffle.

« Parce que vous êtes la seule pièce qui manque à mon puzzle, Sarah. La seule qui refuse de rester à sa place. »

\*Clic.\*

Elle baisse le téléphone. Ses yeux se fixent sur l'enveloppe blanche. Elle a laissé tomber son dossier. Les photos des cadavres sont éparpillées dans la boue. Les visages des morts sont souillés. Elle tombe à genoux. La sensation du goudron froid contre ses rotules lui arrache un gémissement qu'elle étouffe. Elle commence à ramasser les papiers, frénétiquement. Ses mains se salissent. Elle frotte les photos contre sa manche, créant des traînées brunes sur les visages figés. Elle est en train de devenir le chaos qu'il méprise.

Un bruit de moteur. Des phares balaient la ruelle. Une décharge électrique lui fige les vertèbres. Elle ne peut pas être vue ainsi. Elle se relève, les papiers froissés fourrés en vrac dans son sac. Elle court sans but, fuyant la lumière, s'enfonçant dans les boyaux sombres. Chaque souffle est une brûlure.

Elle s'arrête devant une porte métallique rouillée. Elle tire sur la poignée. C'est ouvert. Elle s'engouffre à l'intérieur. L'obscurité est totale. Elle s'appuie contre la paroi froide. Son cœur cogne contre ses côtes, un oiseau en cage. Elle glisse le long du mur.

C'est alors qu'elle l'entend. Un ronronnement régulier. Électrique.

Elle tâtonne dans son sac, sort son briquet. La flamme vacille. Elle est dans un local technique. Des tuyaux d'acier courent le long du plafond. Au milieu de la pièce, une table en acier inoxydable luit. Sur la table, un magnétophone à bandes tourne lentement. \*Frirt. Frirt. Frirt.\*

Sarah s'approche. Elle ne voit plus le dossier. Ses yeux balayent les murs, cherchant la fente d'une porte, le relief d'un loquet. Elle tend l'oreille. Ce n'est pas la voix d'Elias. C'est une respiration. Une respiration qu'elle connaît. Celle de son frère, disparu il y a dix ans.

La flamme du briquet lui brûle les doigts. Elle lâche l'objet. L'obscurité revient. Elle n'est plus dans la ville. Elle est dans son sanctuaire. Ses larmes coulent, froides, sur

ses joues sales. Elle ne cherche plus de logique. Elle cherche une issue. Mais dans le monde d'Elias, tout est fermé. Sauf elle. Pour l'instant.

La respiration sur la bande continue. Régulière. Éternelle.

Une présence. Pas un bruit, juste un déplacement d'air. Une odeur de menthol et de mort propre.

« Sarah. Vous êtes en retard pour votre séance. »

Elle ferme les yeux. Le monde s'efface. Il ne reste que le rythme des bobines. Le contact est une brûlure froide. À travers le coton de sa veste, la soie du gant d'Elias imprime une marque. Ses muscles sont du béton coulé. Ses poumons refusent l'air.

« Levez-vous, Sarah. »

L'ordre est une lame de scalpel. Propre. Sarah se déplie. Ses articulations craquent comme du bois mort. Le dossier humide s'écrase sur le sol avec un bruit mou de viande crue. Une lumière s'allume. Un panneau LED encastré dans le plafond de verre diffuse une clarté crue, sans ombres portées. Ses pupilles se rétractent.

Elias porte un tablier de protection en vinyle transparent sur un costume gris anthracite. Pas une tache. Ses lunettes reflètent les néons. Ses yeux sont deux billes de verre bleu.

« Vous tremblez. C'est le déséquilibre cinétique. Votre corps essaie de traiter une information que votre esprit rejette. »

Il désigne le magnétophone.

« Le rapport de police ment, Sarah. Thomas n'a jamais été une "disparition

inquiétante". Il était un désordre à corriger. »

Sarah sent un goût de fer dans la bouche. Elle s'est mordu la langue. Elle veut atteindre son arme, mais ses bras pèsent des tonnes.

« Où est-il ? » Sa voix est un froissement de papier de verre.

Elias sourit. Un étirement de lèvres millimétré.

« Il est dans la structure, Sarah. Comme tout le reste. Il est une note dans une symphonie que vous refusez d'écouter. Vous préférez le vacarme. La crasse. »

Il fait un pas vers elle. Ses chaussures ne font aucun bruit sur la résine époxy blanche. Soudain, un grésillement déchire l'air. La radio de Sarah, fixée à son épaule, crache un code 10-14.

\*— Miller ? Unité 42, vous me recevez ?\*

Elias attend. Il regarde la radio comme un insecte bruyant sous une cloche de verre. La sueur pique les yeux de Sarah. Ses doigts sont sur l'émetteur. Elle imagine les sirènes, le désordre salvateur des gyrophares. Elle regarde Elias. Il n'a pas peur.

« Si vous répondez, Sarah, vous choisissez le bruit. Et dans le bruit, on n'entend plus la respiration. »

Il pose un doigt sur le bouton \*Pause\*. Le souffle de Thomas s'arrête net. Sarah appuie sur le bouton de sa radio. Ses doigts sont poisseux.

— Unité 42. Ici Miller. Négatif. Fausse alerte. Je suis... rentrée chez moi.

Le clic final sonne comme le verrou d'une cellule. Elle vient de se rayer des cadres.

« Très bien. La clarté demande des sacrifices. »

Elias sort un tiroir de la paroi de verre. Des instruments sont alignés par taille. Scalpels à usage unique encore sous emballage.

« Pourquoi moi ? »

« Parce que vous voyez les motifs, Sarah. Vous cherchez le sens. Je suis le sens. »

Il prend un scalpel. Le plastique craque.

« Regardez autour de vous. La température est de 18,5 degrés. L'humidité est de 40 %. Le sang ne coagule pas trop vite, il ne s'évapore pas non plus. Il coule comme il doit couler. »

Il s'approche. Ses épaules remontent vers ses oreilles dans un spasme violent. Son cœur cogne contre ses côtes.

« Je vais vous montrer l'essentiel, Sarah. »

Il lui saisit la nuque. Le froid du latex est insupportable. Sarah ne lutte plus. Son regard se fixe sur le mur de verre au fond de la pièce. Elias actionne une commande. Un rideau de métal se lève.

Derrière la vitre, dans une cuve de formol, suspendu par des fils de nylon, un corps est exposé. Une œuvre d'art anatomique. Les muscles sont mis à nu, les organes disposés comme les pièces d'un moteur. Le visage est préservé. Thomas.

« Thomas était le premier, Sarah. Le brouillon. C'est pour cela que je vous l'ai gardé. Pour vous montrer le chemin parcouru. »

Il relâche sa nuque. Sarah vacille. Ses mains cherchent un appui, rencontrent le bord froid de la cuve. Elle regarde le cadavre. Elle ne voit plus son frère. Elle voit une leçon d'anatomie. Elle voit la perfection d'une valve cardiaque. La nausée disparaît. À sa place, un vide immense.

Elias prend le scalpel. Sarah ne bronche pas. L'acier sépare la peau de son avant-bras. C'est une caresse géométrique. Le rouge carmin s'élargit sur la résine blanche, dessinant une flaque dont les bords sont parfaitement circulaires. L'absence de jugement émotionnel du narrateur crée l'horreur. Elle regarde le sang couler, dicté par la gravité.

« C'est... propre », murmure-t-elle.

Le visage d'Elias se rapproche. Elle voit son reflet dans ses pupilles. Elle ressemble aux dossiers papier. Elle ressemble à la ville.

« Oui. C'est le début du silence. »

Il tamponne la plaie avec une lenteur rituelle. Sarah ne sent plus ses mains. Son pouls se stabilise. Le battement sourd dans ses tempes s'efface. Elle n'est plus une policière. Elle est un volume de chair qui attend d'être ordonné. Elias prend une aiguille fine.

« Dormez, Sarah. Quand vous vous réveillerez, le dessin sera fini. »

Elle veut lutter, mais ses doigts ne rencontrent que le vide. La lumière devient si intense qu'elle efface tout. Les murs de verre s'évaporent. Sarah Miller n'est plus qu'un point sur un plan.

Dehors, la pluie continue de laver la métropole, déplaçant la crasse d'une rue à l'autre. Dans les bureaux de la criminelle, une radio grésille. Une voix lointaine appelle le

matricule 402. Personne ne répond.

Dans le sanctuaire, Elias contemple le visage de Sarah. Elle est lisse comme l'acier. Il prend son appareil photo. Le flash déchire le blanc. Une seconde de perfection. Puis, il se remet au travail. Il y a encore tant de lignes à tracer. Le blanc dévore tout.

# Chapitre 12

## Chasse à l'Homme

Le scalpel glisse sur la pierre d'Arkansas. Un glissement sec. Un murmure d'acier contre la roche. 22 h 04. Le sanctuaire est une bulle de silence suspendue au-dessus des artères vrombissantes de la métropole. Ici, l'air est filtré, déshydraté, débarrassé de chaque particule de peau morte. Les néons encastrés ne cillent jamais. Ils diffusent une lumière totale qui aplatit les ombres. Sur la table d'examen, l'équipement est aligné. Une symétrie absolue. Mes mains ne tremblent pas. Elles sont les extensions de ce verre, de cet acier. Elles sont l'ordre.

Je regarde le reflet de mes pupilles dans le chrome d'une pince hémostatique. Elles sont fixes. Dilatées juste assez pour absorber la géométrie de la pièce. Le témoin s'appelle Morel. Un nom spongieux. Un homme fait de gras et de sueur. Son existence est une erreur de syntaxe. Une tache de graisse sur un miroir parfait. Je pose le scalpel. Le contact du métal froid contre la paume de mon gant en nitrile déclenche une micro-décharge à la base de mon occiput. Un signal. Le jeu commence.

\*\*\*

Sarah Miller écrasa sa cigarette dans un cendrier qui débordait de cadavres de tabac froid. La fumée stagnait dans l'habitacle, une brume grise qui s'infiltrait dans ses pores. Le manque de sommeil n'était plus une fatigue, c'était une brûlure lente derrière les globes oculaires. Un tic nerveux agitait son index droit contre le cuir râpé du volant.

Dehors, la ville était une bête malade. La pluie fine, chargée de suie et d'ozone, transformait le bitume en une peau de reptile luisante. Les klaxons au loin, le

sifflement des pneus, le cliquetis du radiateur. Tout était trop fort. Trop proche. Elle fixa le dossier sur le siège passager. Papier jauni. Odeur de cave. La photo de Morel était fixée avec un trombone rouillé. Un visage bouffi, des yeux de rongeur acculé.

Sa gorge était sèche. Un nœud de fer barbelé serrait son estomac. Elle ne cherchait pas une preuve. Elle cherchait la faille dans le silence. Elias était un métronome. Elle était le larsen.

Le téléphone sur le tableau de bord vibra. Un numéro masqué. Elle regarda l'écran s'allumer, une lueur bleutée révélant la saleté sur le plastique. Son cœur cogna contre ses côtes. Elle inspira l'air vicié. La pression dans ses tempes s'intensifia. Elle répondit. Rien. Juste un souffle. Un son blanc. Le bourdonnement d'une ruche d'acier.

— Elias, dit-elle. Sa voix était une corde frottée sur du verre pilé.

— 22 h 12, Sarah.

La voix était dénuée de timbre. Un son synthétique, sans les aspérités de l'émotion.

— Morel ne t'appartient pas.

— Rien n'appartient à personne dans l'entropie, Sarah. Je ne fais que replacer les pièces. Morel est une scorie. Il altère la réfraction de la lumière. Regarde par ta fenêtre. À gauche. Le bâtiment en briques rouges.

Sarah tourna la tête. Ses cervicales craquèrent. Le bâtiment était sombre, les fenêtres comme des orbites vides. Ses vertèbres se changèrent en glace. Un frisson électrique parcourut son échine.

— Qu'est-ce que tu vois ? demanda la voix.

— De la merde, Elias. Je vois la ville que tu essaies de nettoyer et qui finit toujours par te chier dessus.

Un silence. Un clic. Sarah projeta son poing contre le tableau de bord. La douleur irradija jusque dans son coude, une sensation solide. Elle avait besoin de cette douleur pour rester ancrée. Pour ne pas se laisser aspirer par la pureté glacée. Elle redémarra le moteur. L'engin cracha une fumée noire dans un râle métallique.

\*\*\*

Je marche. Mes chaussures ne font aucun bruit sur le pavé mouillé. Trente-deux centimètres par pas. Mon manteau sombre absorbe les reflets des néons. Je suis une ombre calculée.

Morel est là-bas. Je sens l'odeur de sa peur. Une réaction chimique. Le cortisol s'échappe de ses pores, se mélange à l'humidité. Une odeur de cuivre et de lait tourné. Il se cache dans une impasse, derrière des bennes à ordures qui débordent de restes en décomposition. Un chaos organique qui me soulève le cœur. Je m'arrête à l'angle.

Le témoin halète. Son diaphragme est contracté au maximum. Ses muscles intercostaux tirent sur sa cage thoracique. Il est au bord de l'hyperventilation. J'active l'enregistrement sur mon téléphone.

« Sarah, écoute ce rythme. C'est le son d'un cœur qui sait qu'il est superflu. »

J'envoie le fichier. Je sors mes lunettes à vision thermique. Le monde devient un spectre de dégradés bleus. Et là, une tache d'un rouge orangé pulsant. C'est lui. Son sang circule trop vite. Une zone de température instable qu'il convient de refroidir. Je sors mon arme. Pièce d'ingénierie fine. Projectile à air comprimé. Pas de sang inutile. Juste une sédation.

Je contourne la benne. Morel lève les yeux. Ses pupilles sont si larges que l'iris a disparu. Sa gorge est trop sèche pour crier. Ses cordes vocales se touchent sans vibrer. Ses doigts s'enfoncent dans une mousse verdâtre sur le mur suintant. Je pointe le canon vers le plexus brachial.

— Ne bougez pas, Morel. L'ordre revient.

\*\*\*

Le pneu de Sarah monta sur le trottoir dans un fracas de jante contre le béton. Elle sauta de la voiture, son arme au poing. Le froid lui cingla le visage. L'impasse de la 4ème rue. Elle sentait une boule de plomb peser sur son bassin. L'instinct. Cette chose sale qu'Elias méprisait. Elle s'élança dans l'allée. L'odeur d'urine et de pourriture la frappa. Ses bottes écrasèrent des seringues usagées.

— Morel ! hurla-t-elle.

Rien. Le silence de la ville, ce bourdonnement qui n'est jamais du silence. Au fond de l'impasse, les bennes étaient là. Personne. Juste une chose. Sur le sol, un carré parfait de plastique blanc. Dix centimètres sur dix. Posé avec une précision maniaque au milieu de la fange.

Sarah s'approcha. Ses mains tremblaient. Sa respiration était un sifflement dans ses bronches encombrées. Elle se pencha. Sur le plastique, une goutte d'eau. Visqueuse. Elle brillait sous la lueur d'un réverbère. Son téléphone vibra. Un fichier audio.

Le son du vent. Une fermeture éclair. La voix de Morel, déformée, ralentie : « Il est... il est trop propre... Aide-moi, Miller... »

Sarah tomba à genoux sur le bitume crasseux. Le pantalon de son tailleur s'imbiba

d'eau noire. Une vague acide brûla son œsophage. Elle fixa le carré. Il ne traquait pas seulement Morel. Il la traquait, elle, à travers ses sens. Elle ferma les yeux. Dans l'obscurité de ses paupières, elle vit le sanctuaire. Elias, blanc, impeccable, ses mains de chirurgien s'approchant de la chair.

Ses vertèbres se figèrent à nouveau. Le vide s'ouvrit sous ses pieds, pas pour Morel, mais pour le gouffre qu'elle sentait s'ouvrir en elle-même. Elle vomit entre ses jambes. Le liquide jaune se répandit, brisant la perfection du moment.

\*\*\*

22 h 48. Le sujet est installé. Morel est allongé sur la table n°2. Conscient, mais incapable de mobiliser ses membres. Une paralysie flasque parfaite. Ses yeux roulent, cherchant un point d'ancrage dans la blancheur du plafond.

Je retire mon manteau. Je revêts ma blouse stérile. Le tissu craque. Un son satisfaisant. Je m'approche. Des sécrétions lacrymales perlent aux coins de ses yeux. Inesthétique. Je tamponne ses joues avec un coton hydrophile.

— Vous allez servir à une démonstration de clarté, Morel.

Je regarde la caméra. Sarah Miller cherche encore dans l'impasse. Elle va analyser la viscosité du gel. Elle y trouvera mon empreinte génétique inutile. Je saisis le scalpel. Je trace une ligne fine sur le thorax. La peau s'écarte. J'utilise un cautère électrique. L'odeur de chair brûlée emplit la pièce. Steak et acide. Le cœur de Morel bat sous la cage. 120 pulsations par minute. Je branche les électrodes. Le signal s'affiche : une onde sinusoïdale parfaite.

— Vous sentez cela, Morel ? C'est le début de votre utilité.

Je tourne un bouton. Une décharge parcourt le nerf vague. Le cœur ralentit

instantanément. 100. 90. 80. Sa poitrine se soulève violemment, mais l'air ne passe pas. Il étouffe dans le silence. Magnifique. L'absence totale de bruit. Je souris. Mes muscles faciaux sont rigides, mais la sensation est réelle. Un étirement de la peau sur les pommettes. Ici, nous composons une symétrie.

\*\*\*

Sarah remonta dans sa voiture. Ses mains étaient si froides qu'elle peinait à insérer la clé. Elle avait besoin de se laver. De s'arracher ce film gras sur son cerveau. Elle resta là, le visage contre la vitre froide. La radio crépita : « Signalement d'une activité suspecte au 122 secteur Nord. Entrepôt de stockage de verre. »

Elle se redressa. Le verre. Elle écrasa l'accélérateur. La voiture bondit, pneus patinant sur la chaussée grasse. Elle brûla un feu rouge. Sa vision se brouillait. Des points noirs dansaient. Elle voyait le scalpel. Elle sentait l'acier contre l'os.

— Je vais salir ton putain de sanctuaire.

Une goutte de sueur coula le long de sa colonne vertébrale. L'oxygène disparut de l'habitacle. Ses poumons se changèrent en cuir sec. Elle arrivait dans le secteur Nord. Bâtiments en squelettes de béton. Elle coupa ses phares. Elle avança dans l'ombre, rasant les murs. Chaque bruit était un coup de poignard. Elle atteignit la porte de service. Entrouverte.

Elle inspira une bouffée d'air humide et poussa la porte. L'obscurité était totale. Sauf au fond. Une lumière chirurgicale découpait un rectangle parfait. Et dans ce rectangle, Elias. Il ne se retourna pas. Ballet de mains gantées au-dessus d'une forme humaine. Sarah leva son arme. Elle visa le milieu du dos blanc. Ses bras tremblaient.

— Bouge pas !

— Vous êtes en retard, Sarah. Le rythme a déjà changé.

Un son monta des enceintes. Un battement de cœur. Lourd. Régulier. Sarah baissa les yeux vers sa poitrine. Le rythme de la sono était exactement celui de son propre pouls. Il l'avait synchronisée. Ses jambes se déroberent. L'air devint trop lourd.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

Elias se tourna lentement. Masque de marbre. Il tenait un boîtier électronique.

— J'ai simplement harmonisé la pièce. Bienvenue dans l'architecture.

Le battement s'accéléra soudainement. Par biofeedback, le cœur de Sarah s'emballa. Il cogna contre son sternum, une bête enragée. Sa vue se troubla. Le sol de béton sembla se liquéfier. L'oxygène disparut. Ses côtes se resserrèrent en une cage de fer rouillé.

— Regardez-le, Sarah. Ne me regardez pas moi.

Il désigna Morel. L'homme n'était plus qu'une topographie de peau pâle. Une fine ligne de sang, parfaitement droite, courait de son oreille à la commissure de ses lèvres. Un trait de plume. Sarah fit un pas de côté. Ses genoux claquèrent. Morel était... achevé.

— La souffrance est un bruit parasite, continua Elias. J'ai éliminé le bruit.

Le battement devint un galop. Elias s'avança. Une translation fluide.

— Vous passez votre vie à ramasser la boue, Sarah. Elle est sous vos ongles. Dans vos rêves. Pourquoi continuer à porter ce poids ? Votre monde est une décharge. Ici, tout est à sa place.

Soudain, le son s'arrêta. Un vide pneumatique. Sarah bascula vers l'avant. Elias tendit la main, sans la toucher. Morel bougea. Ses doigts se contractèrent. Un pli d'agacement barra le front d'Elias. Une imperfection. Morel ouvrit la bouche. Il recracha une masse sombre. Un liquide épais vint souiller le drap blanc, le sol, les chaussures d'Elias.

Le visage de l'architecte se crispa. L'odeur métallique du sang frais l'agressa. Une flaque informe. Elias recula, les yeux fixés sur ses chaussures tachées. Ses mains tremblaient. Une faille.

— Ce n'était pas prévu, murmura-t-il. La coupe...

Sarah plongea. Elle percuta Elias à la taille, l'entraînant dans la flaque de Morel. Le lin blanc se teinta instantanément d'un rouge brun. Elias poussa un cri. Un son de gorge, animal. Il griffa le visage de Sarah, ses ongles s'enfonçant dans sa joue. Elle sentit la chair se déchirer. Elle aimait cette douleur. Ils roulèrent dans le sang et le verre. Elias se débattait, proie d'un dégoût convulsif.

— Sale ! hurla-t-il. C'est sale !

Sarah lui envoya un coup de poing en plein visage. L'os craqua. Le nez d'Elias explosa. Son propre sang s'ajouta au mélange. L'architecte n'était plus qu'un homme au milieu d'un carnage. Elle se redressa, à califourchon sur lui. Ses mains étaient rouges.

— Regarde-toi, Elias. Regarde ton architecture.

Elle attrapa une poignée de sang et l'étala sur son front.

— C'est ça, la vie. C'est de la merde et du sang.

Il convulsa, cherchant à disparaître pour échapper à la texture de la réalité. Sarah se leva. Elle récupéra son arme. Elle s'approcha de la baie vitrée. En bas, la ville grondait. Elle appuya son front contre le verre froid. Elle ramassa le boîtier électronique et le jeta contre le mur. Il vola en éclats.

Le silence revint. Lourd. Sarah sortit son téléphone. Écran fêlé.

— Centrale ? Ici Miller. J'ai le suspect. J'ai besoin de renforts. Et de savon.

Elle ne regarda plus Elias, qui grattait le sang séché sur ses manches avec ses dents. Elle sortit. Chaque pas laissait une trace rouge sur le sol immaculé. Une signature. Elle descendit l'escalier, rejoignant l'odeur du gasoil et du bitume. Elle déboucha dans la rue. La pluie tombait. Une pluie grise qui ne nettoyait rien mais rendait tout réel. Sarah leva le visage. Elle ouvrit la bouche. Les gouttes avaient un goût de métal.

L'architecte avait échoué. Elle s'engouffra dans la foule, emportant l'odeur du sang d'Elias. Le chapitre de l'ordre était clos. La fin était sale.

Enfin.

# Chapitre 13

## Purge Systémique

Le carrelage de la station Châtelet suinte. Une humidité grasse, chargée de particules de freinage et de peaux mortes pulvérisées. Sarah Miller s'arrête. Sa respiration est un sifflement court, une lame de rasoir dans sa trachée. Le poids de son arme contre sa hanche est une présence de polymère froid. Inutile. Le néon au-dessus d'elle crépite. Un insecte de lumière agonisant. \*Ziz-ziz-clac.\*

L'air est saturé de tabac froid, d'urine séchée et de métal chauffé à blanc. L'odeur de l'échec. Une ombre glisse au bout du quai de la ligne 4, là où la courbe avale les rails.

Sarah s'élance. Ses semelles frappent le sol, un bruit sourd absorbé par la voûte. Ses pupilles dilatées cherchent à structurer le chaos des reflets sur la céramique. Ses doigts vibrent. Elle enfonce ses ongles dans ses paumes. Écraser la secousse. Faire silence.

Elias ne court pas. Il est une anomalie géométrique, une silhouette aux lignes nettes dans ce décor de décharge. Sarah tourne l'angle d'un couloir. L'ozone du métro disparaît. À sa place, une note de tête stridente : l'alcool isopropylique. Un désinfectant de bloc opératoire. Pur. Brut. Chirurgical. Une insulte au milieu de la crasse.

Son diaphragme se contracte. Elle s'appuie contre le mur. Le carrelage est collant sous sa paume. Elle regarde ses doigts. Un résidu noir. Elle l'essuie frénétiquement sur son pantalon.

« Elias ! »

Sa voix est un cri d'une proie essayant de convaincre le prédateur qu'elle a des dents. Pas de réponse. Juste la vibration d'une rame, deux étages plus bas, qui remonte dans ses chevilles, dans ses genoux, jusque dans sa mâchoire. Ses dents s'entrechoquent.

Elle s'enfonce dans le tunnel de maintenance. L'obscurité est totale.

\*Flash.\* Une silhouette à vingt mètres.

\*Noir.\* Le silence, battant comme un cœur.

\*Flash.\* Un profil parfait. Un masque de calme.

\*Noir.\* Un bruit de pas. Rythmé. Un métronome.

Le faisceau de sa lampe déchire l'ombre. Rien. Seulement l'odeur de fleurs fanées dans un vase d'eau croupie. Ses muscles sont des cordes de piano trop tendues. Sa peau tire sur ses pommettes, sur son crâne. Un vêtement trop petit qui menace de craquer.

Elle pivote. Personne.

Sur le sol, au milieu de la poussière, quelque chose brille. Un flacon. Verre poli. Cire blanche. L'écriture sur l'étiquette est une calligraphie régulière.

\*« Pour Sarah. L'ordre commence par la vérité. »\*

Sa main avance. Une volonté autonome. Le verre est tiède. Elle brise le sceau.

Ce n'est pas un parfum. C'est une archive. Le cuir d'un vieux fauteuil, la fumée d'une pipe, et le baume à lèvres à la menthe de Thomas. L'estomac de Sarah se noue. Un reflux acide brûle sa gorge. Au fond du flacon, une clé USB et un morceau de papier jauni, arraché aux archives du Palais de Justice.

\*RAPPORT D'AUTOPSIE : THOMAS MILLER. CAUSE DU DÉCÈS :  
INSUFFISANCE RESPIRATOIRE AIGUË. NOTE COMPLÉMENTAIRE :  
DISPARITION DES ÉCHANTILLONS TOXICOLOGIQUES B-14.\*

Le tunnel se contracte. Les murs se referment comme une mâchoire de pierre. Sarah gratte sa gorge jusqu'au sang. Cette ligne n'existait pas dans le dossier original. Elle l'avait mémorisé. Elias lui montre une falsification.

Un frottement derrière elle. Elle se retourne, l'arme au poing. Son bras dessine des cercles erratiques.

« Montrez-vous ! »

Le haut-parleur de secours crépite. Une voix de professeur expliquant une équation complexe à un élève lent.

\*« Le chaos n'est pas une fatalité, Sarah. Ton mari a été une variable supprimée pour maintenir un système corrompu. Cherche l'architecte du silence. »\*

Sarah s'effondre contre le mur. Son arme glisse sur le ballast. Elle froisse le papier contre sa paume, cherchant à en extraire une vérité physique. Elle cherche l'image d'une flic dans le reflet d'une flaque d'huile. La silhouette qui lui fait face a les yeux d'un étranger.

Elle doit atteindre les archives centrales.

L'acier du portail grince. Le centre de stockage de la zone Nord est un bunker sous un ciel de suie. Sarah avance dans l'air immobile chargé de poussière centenaire.

À l'accueil, l'employé à la peau grise ne lève pas les yeux. Sarah plaque son insigne contre la vitre. Un choc sourd.

— Dossier 88-B.

— Allée 14. Rayonnage 22. Sous-sol.

Elle descend la spirale de fer. Sous-sol 4. L'odeur de poussière est balayée par une pointe d'ozone. Une signature chirurgicale. Entre les montants de l'allée 14, une boîte plastique. Blanc immaculé. Ruban adhésif bleu électrique. Pas une trace de poussière. Pas une empreinte. Une tumeur de propreté dans l'ancre de la négligence.

Sarah déchire le ruban. Le bruit du plastique est un déchirement. À l'intérieur :  
"MILLER, Thomas. Incident 402-A."

Elle ouvre la chemise. Les photos de la scène de crime tombent. Thomas. Le sang est noir comme de l'encre. Mais le verre brisé près de sa main a disparu. L'image a été retouchée. Rectifiée.

\*"L'angle de la chute était impur, Sarah. J'ai dû rectifier la perspective."\*

Elle dégaine. Le faisceau balaie les étagères.

— Sortez !

Un magnétophone à bandes, chromé, tourne au sol.

\*« Le chaos est une paresse de l'esprit, Sarah. Regarde la page 12. »\*

Sarah tourne les pages. Un rapport de toxicologie à son nom, daté d'une semaine avant l'accident. Des doses massives de benzodiazépines. Assez pour ne pas entendre l'intrus. Assez pour oublier qu'elle avait laissé la porte ouverte.

— C'est faux...

Elle lève les yeux. Sur la passerelle, une silhouette en manteau gris se découpe. Un homme aux traits si réguliers qu'il ressemble à une statue de cire.

— Elias !

Elle tire. La balle percute l'acier. Des étincelles jaillissent, petites étoiles blanches dans le sépulcre. Elle grimpe, ses poumons brûlent. Vide. Juste l'odeur du désinfectant et un carré de soie blanche plié sur la rambarde. À l'intérieur, une clé en argent. \*12, Rue des Innocents.\*

Elle redescend, trébuchant. Elle ressort dans la pluie acide qui n'efface rien. Elle s'installe au volant, ses articulations blanchissent sur le cercle de cuir. Sur le siège passager, le rapport de police original est ouvert à la dernière page. La signature de l'officier a été biffée.

\*"Nettoyage incomplet."\*

Elle roule vers la Rue des Innocents. La logique a pris le pas sur la survie. Elle insère la clé d'argent dans la porte cochère. Un glissement d'huile. La porte s'ouvre sur un couloir baigné d'une lumière blanche, crue, insoutenable.

L'odeur la frappe. Savon de Marseille.

Elle entre. La porte se referme avec un clic définitif. Elle est dans le sanctuaire. À genoux, elle ramasse une éponge posée près d'un seau d'eau claire.

Elle frotte le sol.

Ses doigts vibrent, puis se figent. Ses mâchoires se verrouillent. L'action répétitive, maniaque, évacue le bruit. Elle ne cherche plus la justice. Elle cherche la structure. Le carrelage de son esprit se fissure pour laisser place à une surface lisse, froide.

L'eau dans le seau devient grise, chargée de la suie de la ville. Elle la change. Elle

frotte jusqu'à ce que sa peau tire sur ses pommettes. Le noir s'efface. Le beige originel réapparaît.

Ses mains ne sont plus que des griffes rouges, décapées, prêtes à saisir le scalpel. Elle ne regarde plus en arrière. On ne regarde pas en arrière quand on nettoie. On regarde la tache que l'on traite.

Le monde est une plaie ouverte. Sarah Miller est enfin du côté de la lame.

Le silence revient. Magnifique.

La purge commence.

# Chapitre 14

## Murmures de Béton

Le néon au-dessus de la table de tri agonise. Un bourdonnement électrique, irrégulier, s'enfonce dans les tempes comme une aiguille à tricoter. Le carton des archives du Quatrième District lâche un soupir humide, imprégné de cette odeur de cave et de décomposition lente. Ici, la justice s'enterre sous une cendre urbaine qui colle à la peau.

Une goutte de sueur trace un sillon le long de la colonne vertébrale de Sarah Miller. Boîte 74-Alpha. Accidents de la route. Janvier-Mars. Le métal du rayonnage, piqué de rouille, gémit sous l'effort. Le carton cède dans un nuage de particules fines. La gorge de Sarah est un désert de verre pilé. Le choc de la boîte sur la table métallique résonne dans la pièce vide, un coup de feu étouffé par le béton brut.

Ses doigts parcourent les tranches. Miller, Marc. Dossier 402-B. L'étiquette jaunie porte une tache de café, une indifférence bureaucratique qui soulève le cœur. À l'intérieur, les photos de la scène de crime tombent sur la table. Le noir et blanc accentue la violence des contrastes. La berline de Marc est un accordéon d'acier froissé contre un pilier de pont. Le pare-brise est une toile d'araignée de cristal. L'éclat des gyrophares danse encore dans les flaques d'huile de sa mémoire.

\*Regarde les marges, Sarah. C'est là que le chaos se cache.\* La voix d'Elias résonne dans son crâne, clinique.

Elle tourne la page. Ses doigts marquent le papier poreux d'une empreinte humide. Rapport de l'expert : « Vitesse excessive. Pas de traces de freinage. » Mais au verso d'une déposition d'Henderson, une ligne dactylographiée, raturée au stylo bille bleu,

hurle le mensonge : « Le véhicule semble avoir été percuté par l'arrière avant l'impact final. »

Les poumons de Sarah se bloquent. Une pression immense pèse derrière ses globes oculaires. Dans la version officielle, Marc était seul. Marc avait bu. Marc était responsable de son propre néant. Elle feuillette nerveusement la chemise. Les pages se déchirent. Le dossier saute de la page 12 à la 14.

— La treize, Peterson. Elle n'est pas tombée toute seule.

Sa propre voix est un froissement de gravier dans le combiné du téléphone qu'elle vient de saisir. À l'autre bout, le silence de Peterson est un bloc d'ébène. Sans une fêlure.

— Écoute-moi bien, Sarah. Tu rentres chez toi. C'est le bordel, l'administration, tu sais ce que c'est. C'est un ordre.

Elle raccroche. Le mot « bordel » vibre dans l'air vicié. Le contraire de la géométrie d'Elias. Elle trouve l'enveloppe plastique scellée au fond de la boîte. Un lecteur MP3, modèle ancien. Un clic métallique.

— Bonjour, Sarah.

La voix d'Elias est un scalpel. Froide. Précise. Elle émane de l'intérieur de ses propres os.

— Tu ressens cette vibration ? C'est le poids de l'injustice. Marc n'est pas mort à cause de la pluie. Il est mort à cause de l'arrogance d'un homme qui pensait que sa trajectoire était supérieure à celle des autres. Julian Vane. Un fils de bonne famille, Sarah. Trop de privilèges, et un père avec assez de relations pour transformer un homicide en accident solitaire. Ils ont passé l'éponge sur le sang de ton mari parce que

le désordre d'un procès aurait taché des tapis trop coûteux.

Sarah s'appuie contre le rayonnage. Le métal lui mord le dos. Elle glisse lentement jusqu'au sol, s'asseyant dans la poussière.

— La justice que tu sers est un décor de théâtre dont les coulisses sont pleines de rats. Moi, je ne fais qu'ajouter de la clarté.

Le trajet vers le quartier des ambassades est une suite de saccades. Sarah conduit avec une raideur de automate. Les arbres sont taillés au millimètre. Le bitume est noir et lisse comme du velours. Elle gare sa carcasse de métal devant le 14 Avenue des Marronniers.

Le Prisme. Un cube de verre fumé. À l'intérieur, Julian Vane règle son addition. Sarah observe la façon dont il mâche. Ses mâchoires travaillent avec une lenteur bovine. Un reste de sauce brille à la commissure de ses lèvres. Une impureté.

Vingt-deux heures quarante-cinq. Le bip-bip de déverrouillage déchire la nuit. La Mercedes noire s'illumine. Sarah s'approche. Elle n'est plus une femme, elle est un vecteur. Elle ouvre la portière passager alors que Vane s'installe. L'odeur de cuir neuf et de parfum coûteux est un mensonge organique.

— Chut.

Le mot est un souffle. La pointe du scalpel effleure l'épiderme du cou de Vane. Une minuscule perle de rubis apparaît sur son col blanc.

— Démarrez. Sous le pont de la 4e.

Ils roulent dans un silence de sépulcre. Sous le pont, le béton brut et les piliers massifs étouffent les derniers bruits de la ville. Vane tremble si fort que ses dents

s'entrechoquent. Son corps est une machine en train de tomber en panne. Sarah, elle, est parfaitement huilée.

— Je peux vous donner de l'argent, bégaye-t-il. Une réparation.

— Vous ne réparez rien, Vane. Vous colmatez.

Elle passe sur le siège arrière avec une agilité prédatrice. Elle immobilise la tête de l'homme. La résistance de la peau est minime. C'est comme inciser du papier de soie. Le sang est chaud, saturé. Il coule sur ses doigts, imbibant le latex. Un geste fluide. Un vecteur parfait. Vane s'affaisse contre la vitre. La coupure est nette. La fissure est refermée. La tache est effacée.

Elle ne s'arrête pas. Le schéma réclame Moretti. Le témoin acheté. Le kinésithérapeute du 15ème.

L'appartement de Moretti est un sanctuaire minimaliste. Canapés de cuir blanc. Tables de verre. Sarah entre sans bruit, le passe-partout ayant cédé dans un soupir de métal. Moretti est assis face à la baie vitrée. Il tourne la tête. Ses pupilles se rétractent. Le masque de l'homme de loi s'effrite, laissant apparaître une cire grise, transpirante.

— Elias vous a manipulée, Miller ! C'est un monstre !

— Le monstre raconte une histoire plus honnête que la vôtre, Marc.

Elle réduit la distance. La jambe gauche est un pivot de précision. Elle voit le point bleu de la jugulaire. Une cible. Le bras décrit un arc de cercle. Le scalpel rencontre la chair. Moretti s'effondre sur le tapis blanc. Une explosion de couleur. Une faute de goût.

Sarah reste debout devant la baie vitrée. La ville s'étend à ses pieds, un circuit

imprimé géant dont elle voit enfin les défauts. Elle prend son téléphone.

— C'est fait.

À l'autre bout, le souffle d'Elias est une caresse de glace.

— Le premier paragraphe est terminé, Sarah. Votre écriture est admirable.

— Moretti n'était que le début. Vane aussi.

— Évidemment. La ville est une bibliothèque de crimes impunis. Nous allons en réécrire chaque volume.

Sarah appuie son front contre la vitre froide. La température du verre apaise le feu de ses tempes. Elle n'est plus Sarah Miller, l'enquêtrice endeuillée. Elle est l'Architecte. Elle range le scalpel nettoyé dans sa poche.

Elle descend vers sa voiture. Sur le tableau de bord, l'heure affiche 3h33. Une symétrie parfaite. Elle engage la première. Les néons se reflètent sur le capot, traçant des vecteurs qui pointent vers la prochaine rature. Elle s'enfonce dans la nuit, ses phares découpant le noir avec la précision d'une lame. Le blanc s'installe dans son esprit. Une blancheur qui ne pardonne rien. Une blancheur qui guérit tout.

# Chapitre 15

## La Chambre des Fautes

Le sas se referma avec un sifflement pneumatique, une succion qui arracha l'air poisseux de la rue pour le remplacer par un vide stérile. Sarah Miller restait immobile. Ses poumons brûlaient. L'oxygène, ici, était trop pur, trop sec. Il râpait sa gorge comme du papier de verre. À travers la semelle de ses bottes, elle percevait la vibration sourde des turbines. Un bourdonnement de ruche métallique qui résonnait jusque dans ses dents.

Elle fit un pas. Ses talons claquèrent sur la résine blanche. Le son fut immédiatement dévoré par les parois acoustiques. Pas d'écho. Jamais d'écho dans le périmètre d'Elias.

C'était une boîte de verre et de néons nichée au cœur d'un entrepôt désaffecté, mais à l'intérieur, la géométrie défiait la décrépitude du port. Devant elle, la « Chambre des Fautes ». Une réplique exacte d'une chambre d'enfant des années 80. Le papier peint à motifs de petits trains affichait un bleu délavé, mais chaque raccord était aligné au millimètre près. Pas une trace de colle. Pas une déchirure. Un lit une place, draps tendus à s'en briser les fibres. Sur l'étagère, trois soldats de plomb pointaient leurs fusils vers la porte. Ils étaient espacés de quatre centimètres exactement. Sarah le savait sans mesurer. L'ordre d'Elias était une science exacte.

— Vous accusez un retard de cent quatre-vingts secondes, Sarah. Trois minutes de chaos inutile.

La voix tomba du plafond, filtrée par des haut-parleurs invisibles. Une voix plate. Dénuée de grain. Une voix de scalpel. Sarah ne répondit pas. Le cuir de son holster était humide sous sa veste. Sa paume glissait. Une goutte de sueur froide traçait un

sillage urticant entre ses omoplates. Elle fixa le miroir au-dessus de la commode. Elle ne vit pas son reflet. L'angle était calculé pour ne renvoyer que le vide blanc du couloir.

— Quel est le coefficient d'erreur pour mon profil ? demanda-t-elle.

Sa voix craqua. Un reflux acide lui brûla l'œsophage. Sa gorge se contracta, prête à rendre le café froid de la veille. Une section de la paroi coulissa sans un bruit. Elias apparut.

Il ne portait pas de masque. Pas de gants. Juste un costume gris anthracite, d'une coupe si droite qu'il semblait sculpté dans le granit. Son visage était d'une symétrie effrayante. Pas de cicatrices de rasage, pas de pores dilatés. Ses yeux, d'un gris d'acier trempé, ne cillaient pas.

— Regardez cette chambre, Sarah. C'est ici que la première tache est apparue. Mon père rentrait avec l'odeur de la ville sur lui. La suie. Le mensonge. Il s'asseyait sur ce lit. Il brisait l'angle des draps. Il introduisait le désordre dans mon périmètre. Vous comprenez cette sensation ? Celle du monde qui dégueule sur vous ?

Le pouls de Sarah frappa contre ses tempes. Une pulsation irrégulière. Elle revit l'appartement de son enfance. Les bouteilles vides. La poussière dansant dans les rayons de soleil sales.

— Vous avez tué quatre personnes ce mois-ci, Elias. Des hommes qui n'avaient rien demandé.

— Des hommes qui étaient des variables corrompues. L'inspecteur Miller cherche des coupables. Sarah, elle, cherche des raisons.

Il tendit une main vers elle, paume ouverte. Ses doigts étaient longs, impeccables.

— J'ai trouvé le dossier du 14 mars 2012. Le soir où votre frère est mort sous ce pont. Le soir où la police a décidé que « l'absence de preuves » valait « absence d'intérêt ».

Le monde vacilla. Le blanc de la pièce devint aveuglant. Le goût du fer envahit sa bouche. Elle se rappela le bruit des voitures au-dessus de leurs têtes, le froid du béton, le corps de Mark qui devenait de plus en plus lourd dans ses bras.

— J'ai la vérité, Sarah. Elle est rangée dans cette boîte. Préservée de la corruption du temps.

Il pointa un coffre en métal chromé sur le bureau d'enfant.

— La justice est une fiction pour les esprits faibles. Mais l'ordre est une réalité physique. Je peux vous donner le nom. Je peux réparer votre passé. À quel prix ? Le dernier nom sur ma liste. Un homme qui crée plus de désordre en une signature que je ne pourrais en nettoyer en une vie. Devenez le scalpel.

Sarah ferma les yeux. Le bruit du trafic extérieur lui manquait. Elle voulait le chaos des klaxons, la morsure de la réalité sale. Ici, on pouvait glisser et ne jamais s'arrêter de tomber. Elle fit un pas vers le bureau. Chaque mouvement lui coûtait une énergie folle, comme si l'air s'était changé en plomb. Ses doigts effleurèrent la surface glacée du coffre.

— Si je fais ça...

— Vous ne vivrez plus jamais dans la suie.

Elle fixa les soldats de plomb. Trois soldats. Quatre centimètres d'écart. D'un coup sec, elle renversa la figurine. Le métal tinta sur la résine, un tintement plus fort qu'une explosion. L'asymétrie était là. Flagrante. Insoutenable.

\*\*\*

Le quartier Horizon était un manifeste de chrome et de vide. Pas de graffitis. Pas de flaques d'urine. Le silence était une chape de plomb. Sarah s'arrêta devant le numéro 42. Elle ne tremblait pas. Ses muscles étaient des cordes de piano prêtes à rompre, mais sa main restait fixe.

Le 44ème étage s'ouvrit sur un appartement dénué de meubles superflus. Au fond de la pièce, une baie vitrée offrait une vue panoramique sur la ville. De cette hauteur, la métropole ressemblait à un circuit imprimé. Les erreurs étaient gommées par la distance.

— Le dossier, Sarah.

La voix d'Elias naissait des murs. Elle s'approcha de la table de verre. Elle ouvrit la chemise cartonnée. Le juge Vasseur. Un visage rond, des lunettes à monture d'écaillé.

— Il a libéré l'homme qui a tué votre frère, murmura Elias. Un oubli de tampon sur un procès-verbal. Il a privilégié la procédure sur la structure. La fiole est dans votre poche, Sarah. Administrez la correction. Aucun désordre. Juste une trajectoire rectifiée.

Elle sortit le flacon. Le liquide brillait sous les néons. Elle entra dans la chambre au bout du couloir. L'odeur de l'homme l'agressa : lavande bon marché et haleine chargée. Elle perça le bouchon de caoutchouc. Un centimètre cube de chlorure de potassium. Le prix de la symétrie.

Elle se pencha sur le juge. Sa gorge était exposée, la peau ridée, parsemée de taches de vieillesse. Elle voyait la veine jugulaire battre. Un rythme irrégulier. Chaotique.

Le juge ouvrit les yeux. Ses pupilles se rétractèrent, des têtes d'épingles noires dans un océan de blanc. Ses mains griffèrent le drap, cherchant une prise qui n'existait pas. Il essaya de crier, mais le son resta coincé.

— S'il vous... plaît... bafouilla-t-il.

Sarah posa sa main libre sur le front de l'homme, le clouant sur l'oreiller. Elle sentait la chaleur moite de sa peau. C'était répugnant. Elle enfonça l'aiguille. Le juge eut un soubresaut. Ses yeux se fixèrent sur le plafond. Sarah poussa le piston. Une décharge de froid se propagea du corps de l'homme vers le sien.

Une pulsation. Une longue pause. Une dernière secousse.

Et le silence. L'homme n'était plus qu'un poids mort. Ses yeux restaient ouverts, mais le chaos en avait disparu. Ils étaient redevenus deux billes de verre. Fixes. Inutiles.

\*\*\*

L'appartement de Sarah sentait l'ammoniaque. Elle ne s'assit pas. Elle ne dormit pas.

Javel. Frotter. Jusqu'à l'os.

Le parquet devait briller. Elle jeta les dossiers dans des sacs noirs. Elle empila les tasses. Elle récura les rainures entre les lattes de bois. Le seau d'eau devint gris, puis noir. Elle le vida, le remplit. Encore.

Elle voulait voir son visage dans le bois. Pas celui de l'inspectrice. Celui de l'outil.

Elle s'arrêta vers quatre heures du matin. L'appartement était nu. Vide. Propre. Elle disposa la radio, le traceur et son arme sur la table. Un alignement parfait. Elle ne sentait plus de fatigue. Elle sentait une froideur souveraine s'installer dans ses veines.

Elle se regarda dans la vitre de la cuisine. Son pouls restait stable, une ligne plate sur un moniteur imaginaire. Pas un tressaillement de cil. Le vide, simplement.

Elle enfila sa veste. Elle vérifia que la capsule était bien en place. Elle ne verrouilla pas seulement la porte. Elle verrouilla son ancienne vie.

Dehors, la pluie tombait toujours, mais Sarah ne la sentait plus. Elle marchait vers les docks avec une précision mathématique. Elle n'était plus une femme. Elle était un scalpel. Et la ville était sur la table d'opération.

Le premier nom était Varga. Une impureté systémique.

Elle s'enfonça dans l'obscurité contrôlée de la zone portuaire. Le chaos reculait devant elle. La purification ne souffrait aucune approximation. Le chapitre de la douleur se refermait. Celui de la structure commençait.

Tout était propre.

Tout était prêt.

L'ordre était en marche.

# Chapitre 16

## Choix Binaire

La pluie gifle le pare-brise de la Ford banalisée. Un rythme irrégulier. \*Sshhh-clac. Sshhh-clac.\* À côté d'elle, le capitaine Morel mâche un chewing-gum à la nicotine. Le bruit est spongieux.

Le quartier des docks s'étire dans une grisaille de béton lépreux. Ici, l'air a un goût de rouille et de gasoil mal brûlé. Des entrepôts aux vitres crevées fixent la rue comme des orbites vides. Sarah sent le poids du Glock 17 contre sa hanche. Le cuir du holster traverse sa chemise.

— Miller ?

Morel ne quitte pas des yeux le numéro 42.

— On attend le signal.

Sarah ne répond pas. Ses doigts s'enfoncent dans la mousse du siège. Elle fixe l'immeuble de briques. C'est là qu'Arthur Moretti attend. Un historique de violence impulsive, un profil de prédateur de bas étage. Tout le contraire de la blancheur.

Elle baisse les yeux sur le dossier. Une photo de la scène de crime est épinglée. Un entrepôt de viande. Le corps était lavé. Une œuvre chirurgicale. Et là, au milieu du sang séché, un bouton de manchette en nacre.

Ses tempes battent. \*Boum. Boum.\*

Le bouton était trop propre. Pas une seule empreinte, juste l'objet, posé là comme une ponctuation.

— Le suspect est localisé au troisième, grésille la radio. Unité d'assaut en position.

Sarah porte la main à sa gorge. Sa peau est moite. Elle sent le battement de sa carotide. Rapide.

\*« Le chaos est une erreur de calcul, Sarah. »\*

La voix d'Elias dans l'enregistrement matinal ne la quitte pas.

— Morel.

— Quoi ?

— Regarde ses ongles.

— Et alors ?

— Moretti cogne. Il ne manucure pas.

Morel ricane. Un son sec.

— On l'arrête, on boucle, et on dort.

Une goutte de sueur coule entre les omoplates de Sarah. Dans sa poche, le lecteur MP3 est un poids chaud. Elias ne lui a pas dit d'arrêter Moretti. Il lui a offert un binaire. Le coupable idéal ou la vérité invisible.

— Intervention dans trente secondes.

Sarah ouvre la portière. L'air humide la frappe. Elle s'appuie contre la carrosserie. Dans le reflet de la vitre, elle reste immobile alors que tout le décor haché par les gyrophares vibre autour d'elle.

Elle marche. Ses bottines claquent sur le bitume. Ses jambes sont du plomb. Autour d'elle, les ombres du RAID glissent le long des murs. Elle s'arrête devant la porte de l'immeuble. Le bois est pourri. L'écaille de peinture ressemble à une maladie de peau.

L'explosion de la porte enfoncée par le bélier déchire le silence. Sarah suit le flux de

gilets pare-balles dans la cage d'escalier. L'obscurité est collante. Une odeur d'urine et de renfermé.

Au troisième étage, les cris éclatent.

— Police ! À terre !

Sarah entre dans l'appartement juste derrière Morel. La pièce est un dépotoir. Des canettes jonchent le sol. Arthur Moretti est plaqué au sol, le visage écrasé contre le lino jauni. Il pleure. Un son gras.

Sarah s'approche de la table basse. Une boîte de scalpels y est posée. Neufs. Étincelants. Ils hurlent leur anachronisme au milieu de cette décharge.

Morel ramasse les outils avec un sac à preuves.

— Jackpot. Regarde-moi ça, Miller. Le voilà, ton chirurgien.

Sarah sent une bile amère monter dans sa gorge. Moretti lève les yeux vers elle. Ses pupilles sont dilatées. Des vaisseaux ont claqué dans ses sclères.

— J'ai rien fait... un mec m'a donné ce sac... il m'a dit que c'était du matos volé...

— Ferme-la, grogne Morel en lui assénant un coup de pied dans les côtes.

Le bruit de la botte contre la chair est sourd. Un bruit de viande. Sarah recule d'un pas. Elias a mis en scène la vérité. Moretti est coupable de mille autres choses, mais pas de ce crime.

— Miller ? Tu confirmes ? Les scalpels ?

La question de Morel tombe. Sarah sent ses poumons se vider. Sa poitrine est bloquée par un étau de fer. Elle regarde les scalpels. Ils brillent sous l'ampoule nue.

Elle ouvre la bouche. Sa langue est sèche.

— Oui, dit-elle d'une voix qui ne semble pas être la sienne. Ce sont les mêmes. C'est lui.

Le mensonge a le goût du sang. Morel exulte. Il tape sur l'épaule de Sarah, une pression lourde, insupportable.

— On l'a eu, Miller. Beau boulot.

Les policiers traînent Moretti vers la sortie. Ses pieds raclent le sol. Sarah reste seule dans la pièce. Le cliquetis d'un ventilateur brisé scande le silence. Elle sort son téléphone. Un message d'un numéro masqué s'affiche.

\*« 01010110. Vous avez choisi la lumière, Sarah. La rature est effacée. »\*

Ses mains cessent de trembler. Le froid s'installe en elle. Une glace chirurgicale. Elle range son arme. Ses mouvements sont précis. Une ligne droite dans une ville courbe.

Dehors, la pluie continue de laver le bitume. Sarah rejoint la voiture. Morel est déjà au volant, radieux.

— On va fêter ça ?

Sarah fixe l'horizon, là où les gratte-ciel de verre percent les nuages bas.

— Non, dit-elle. J'ai encore du travail.

Le convoi s'ébranle. Les sirènes déchirent la nuit urbaine. Sarah ferme les yeux. Elle entend la voix de l'architecte.

\*« Tout est à sa place, Sarah. Enfin. »\*

Elle regarde ses ongles. Ils sont propres. Elle inspire profondément. L'air est toujours chargé de gasoil, mais elle ne se sent plus étouffer.

L'ordre règne sur les ruines de la justice.

# Chapitre 17

## L'Éthique du Scalpel

La semelle de mes bottes écrase un silence trop blanc. Un craquement. Minuscule. Dans ce vide, il résonne comme une détonation. L'air n'a plus de goût. C'est une absence de saveur, une neutralité agressive qui brûle les narines. L'odeur du monde extérieur — le gasoil, le café froid, l'humidité des dossiers qui moisissent dans les sous-sols de la PJ — s'est arrêtée au seuil du sas. Ici, c'est le royaume de l'ozone et de la Javel chirurgicale.

Mes doigts se serrent sur la crosse de mon arme. Le cuir de mon gant couine. Le son est obscène. Je suis la seule tache de boue dans ce temple de verre. Une intrusion. Un virus dans une plaie désinfectée.

Le couloir s'étire, les parois démultiplient mon reflet. Dix Sarah Miller, les yeux injectés par le manque de sommeil, les cheveux poisseux collés aux tempes, s'avancent vers un néant lumineux. Je détourne le regard de mon reflet. Trop de pores dilatés. Trop de cernes. Une erreur dans ce miroir parfait.

Le premier laboratoire s'ouvre sur la droite. Pas de porte. Un simple retrait dans le verre. Au centre, une table d'acier brossé. Un autel. La lumière tombe du plafond en un cône sans aucune ombre portée. Sur le plateau, des instruments sont alignés. Le scalpel numéro 10. La pince de DeBakey. L'écarteur de Farabeuf. Ils brillent d'un éclat froid, une promesse de précision. Aucun résidu. Pas une empreinte. Le métal attend une peau à ouvrir.

Ma gorge se noue. Un spasme sec. La salive a un goût de ferraille.

Le froid du sol mord à travers mes semelles. Mes muscles se tendent, une électricité désagréable parcourt mes mollets. À chaque intersection, je pivote, le canon de mon arme balayant le vide. Rien. Juste le ronronnement des unités de climatisation. Un souffle régulier, monotone, comme le poumon d'un géant endormi.

Je pousse une porte battante en acier. Elle bascule sans un bruit.

C'est ici. Son centre de contrôle.

Les murs ne sont plus en verre, mais couverts d'écrans. Des dizaines de moniteurs diffusent des flux de caméras. La ville. Ma ville. Je reconnais le coin de la 5ème et de Main. Le distributeur de journaux où je m'arrête chaque matin. La résolution permet de lire les titres des quotidiens qui jaunissent sous la pluie. Je vois mon propre bureau, à travers la vitre de la PJ. Une pile de dossiers chancelle sur le coin de ma table. C'est le chaos que je transporte avec moi.

Et puis, au centre de la pièce, un autre écran. Plus grand. Plus net.

Ce n'est pas la ville. C'est l'intérieur d'un homme.

Des clichés d'IRM s'enchaînent dans un diaporama silencieux. Des coupes transversales d'un cerveau. Dans l'hémisphère gauche, une nébuleuse noire dévore la substance blanche. Les contours sont flous, contrairement à tout ce qui se trouve dans cette pièce. C'est la seule chose ici qui ne respecte pas l'ordre. Une tumeur. Un désordre biologique.

Un sifflement ténu sur ma gauche.

Je pivote, l'arme haute. Ma main tremble. Un millimètre, mais le bout du canon dessine des cercles erratiques sur le blanc des murs.

Il est là.

Elias est assis dans un fauteuil médicalisé, à moitié dissimulé par une colonne de verre. Il ne ressemble pas au monstre des rapports d'autopsie. Il est une ombre. Sa peau a la couleur du papier sulfurisé, si fine qu'on devine le trajet bleuâtre des veines. Ses yeux sont deux points d'ancrage. Trop fixes. Un tube transparent court de son nez jusqu'à un réservoir d'oxygène qui pulse doucement.

— Vous avez... une minute de retard, Sarah.

Sa voix est un froissement de feuilles mortes. Elle manque de souffle, mais la syntaxe reste impeccable. Chaque syllabe est pesée, découpée, servie sur un plateau d'argent.

Je ne réponds pas. Mes poumons refusent de s'ouvrir complètement. Ma poitrine est compressée dans un étau invisible. Une goutte de sueur trace un sillon polaire entre mes omoplates.

— Posez cela, dit-il en désignant mon arme d'un geste lent. Le métal est un outil grossier pour ce qui nous attend. Et vous savez que je ne suis plus en état de vous fuir.

Ses doigts sont longs, terminés par des ongles coupés ras, d'une propreté malade. Ils tremblent. Infinitésimalement. Un désordre qu'il ne peut plus corriger.

Je baisse l'arme. Mes phalanges sont blanches.

— Pourquoi ?

Le mot sort comme une écorchure. Il sourit. L'étirement d'une cicatrice. Il désigne les écrans muraux, la ville qui s'agite dans son cadre gris.

— Regardez-les, Sarah. Le vacarme. L'entropie. Ils se cognent les uns contre les autres comme des particules ivres. Ils mentent. Ils salissent. Ils brisent la structure même de l'existence par leur seule imprévisibilité. J'ai passé ma vie à tailler dans ce chaos. À enlever ce qui dépasse. À redonner une forme à la matière humaine.

Une quinte de toux l'interrompt. Un raclement qui semble arracher des morceaux de ses bronches. Il porte un mouchoir blanc à sa bouche. Quand il le retire, une tache écarlate, parfaitement circulaire, macule le tissu. Il l'observe avec une curiosité scientifique avant de le plier soigneusement.

— Mais le scalpel s'émousse, continue-t-il. La biologie est une traîtresse. Elle finit toujours par imposer son propre désordre.

Mes bottes sonnent comme des enclumes.

— Vous allez mourir, Elias.

— Nous mourons tous, Sarah. La question est de savoir ce qui survit à la décomposition. L'œuvre. Ou le chaos.

Il actionne une commande sur son fauteuil. Un tiroir s'extrait de la console centrale. À l'intérieur, un dossier jaune. Exactement comme ceux de mon bureau. Une tache d'anachronisme. Sur la tranche : \*Sarah Miller\*.

— Approchez. Regardez votre reflet, mais sans le verre cette fois.

Mes jambes pèsent des tonnes. Je m'approche de la console. Mes yeux brûlent. La lumière blanche rebondit sur les parois, m'aveugle à moitié. J'ouvre le dossier. À l'intérieur, des photos de mon âme. Mes rapports d'enquête des dix dernières années. Mes notes griffonnées dans les marges. Mes ratures. Mes obsessions. Il a souligné des passages entiers de mes conclusions.

\*« La victime ne s'inscrit pas dans le schéma. »\*

\*« Pourquoi ce désordre dans la mise en scène ? »\*

\*« Je cherche la logique sous la peau. »\*

Sous les rapports, il y a des schémas. Il a cartographié ma pensée. Il a tracé des lignes entre mes deuils et mes colères. Il a construit l'architecture de ma douleur.

— Vous cherchez la justice, murmure-t-il derrière moi. Mais la justice est une notion floue, une invention de ceux qui ont peur de la réalité. Ce que vous cherchez vraiment, c'est l'ordre. Le silence après le cri. La netteté de la coupure.

Mon cœur cogne contre mes côtes. Un rythme irrégulier. Sale.

— Vous n'êtes pas comme moi, je siffle.

— Non. Pas encore. Vous avez encore cette illusion... ce besoin de justifier la pureté par la morale. Mais regardez vos mains, Sarah.

Je regarde mes mains. Elles sont tachées d'encre et de la poussière du trajet. Elles tremblent exactement comme les siennes.

— Vous avez passé votre vie à essayer de réparer ce qui est brisé, continue Elias. Mais vous savez que c'est impossible. On ne répare pas le verre. On le ramasse, ou on le remplace.

Il se lève. L'effort lui demande une éternité. Je pourrais le pousser du doigt et il s'effondrerait. Mais je reste figée. Le tube d'oxygène siffle. Il s'approche, une silhouette vaporeuse. Il pose sa main sur le dossier.

— Ma maladie n'est pas une fin. C'est une échéance. Je n'ai pas d'héritier, Sarah. Les

architectes n'ont pas de fils. Ils ont des disciples. Des successeurs qui comprennent que la beauté ne réside pas dans la vie, mais dans la structure.

Mon estomac se contracte. Une nausée acide monte dans ma gorge.

— Je veux que vous voyiez enfin ce que vous êtes. Le scalpel attend une main qui ne tremble plus. La ville a besoin que quelqu'un écoute le sang qui coule et qui dise : "Ici, c'est juste."

Il s'approche encore. L'odeur de sa peau est celle d'un hôpital au milieu de la nuit. Ses yeux plongent dans les miens. Je cherche un reflet, mais je ne trouve qu'un puits de certitude. Pas de folie dans ses pupilles. Juste une géométrie froide. Une logique qui m'aspire.

— Parce que vous êtes la seule à avoir compris que mes victimes n'étaient pas des pertes, Sarah. C'étaient des corrections. Et parce que, chaque nuit, quand vous fermez les yeux, vous voyez le monde exactement comme je le vois. Un gribouillis qu'il faut effacer.

Il désigne l'écran qui montre mon bureau.

— Regardez ce chaos, Sarah. Cette poussière. Ces dossiers qui ne mènent nulle part. Ici, tout est clair. Ici, tout a un sens. Même la mort.

Je baisse les yeux sur le dossier Miller. Sur la dernière page, une photo de moi franchissant le seuil du sanctuaire. Je parais hagarde. Perdue. Une ombre noire sur un fond blanc. Et à côté de la photo, un espace vide. Une ligne pointillée.

Le sifflement de l'oxygène remplit la pièce. Le monde extérieur a cessé d'exister. Ma main s'immobilise. Le tremblement a cessé. Le silence dans mes veines est plus lourd que le bruit de mon arme tombant au sol. Le métal contre le polymère. Un choc

sourd. Le Glock 17 gît sur le revêtement blanc, une tache d'obsidienne dans un désert d'albâtre.

Elias sourit.

— Bienvenue chez vous, Sarah.

Ma respiration se cale sur la sienne. Un, deux. Un, deux. Le rythme est régulier. Chirurgical. Le chaos commence à s'estomper. La lumière blanche devient douce. Mon pouls redescend à soixante battements. Un métronome. Le vide dans ma poitrine est devenu solide.

Un choc contre la porte blindée du sas. Lointain, mais réel.

— Ils arrivent, Sarah. Le bruit. La poussière. Le chaos. Ils vont entrer ici avec leurs chaussures sales et leurs questions stupides. Ils vont tout contaminer. Allez-vous les laisser détruire ce sanctuaire ?

Le sas explose dans un fracas de verre. Des faisceaux de lampes tactiques percent l'obscurité, balayant la pièce comme des doigts de lumière aveugles.

— Police ! Jetez votre arme ! À terre !

Le cri est strident. C'est le cri du désordre. Je regarde le scalpel que j'ai saisi sur la console. Le reflet de la lampe tactique joue sur le fil de la lame. Une ligne de lumière pure.

— Sarah ! Pose ça ! C'est moi, Walsh ! Pose ce couteau !

La voix de Walsh sent le tabac froid et le désespoir. Elle sent le vieux bureau en bois et le café rance. Elle sent le monde d'avant. Je vois son visage apparaître dans la

fumée. Ses yeux s'écarquillent. Il voit un monstre là où il y a une solution.

— Walsh, je dis. Ma voix est un murmure de soie.

— Sarah, pose ça, s'il te plaît... Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

— Il m'a ouvert les yeux, Walsh. Il m'a montré comment effacer les ratures.

Je fais un pas de plus. Les bruits du monde s'éteignent. La pression derrière mes yeux se relâche. L'horizon s'aligne.

Walsh recule. La semelle de sa botte de service grince sur le verre pilé. Un son de craquement, une fracture dans le silence. Son doigt se crispe sur la détente du Glock qu'il pointe vers moi. Je vois l'artère carotide de Walsh battre sous la peau de son cou. Un rythme saccadé. Inefficace. Sa peur est une odeur de chien mouillé.

— Tu es une erreur, Walsh.

Il lève son arme. Son bras tremble.

— Je vais devoir tirer, Sarah.

Derrière moi, le souffle d'Elias est une soupape qui lâche. Il me regarde. Il regarde son œuvre s'achever. Je fais un pas de côté. Un mouvement fluide. Le centre de gravité est bas, ancré dans le sol. Walsh pivote, trop lent. Sa masse corporelle est un fardeau.

Le coup part.

Le bruit est une déchirure. La balle percute une paroi en acier brossé derrière moi. Un impact sec. L'odeur de la poudre est une intrusion. Je ne sens pas la trajectoire de

l'objet, je sens ma propre vitesse. Je suis sur lui avant que la douille ne touche le sol.

Le scalpel rencontre la chair de son bras. Un mouvement de haut en bas. Sans haine. Juste une correction. La manche de son veston gris se fend. Puis, le froid de l'acier rencontre la chaleur du sang. Un rouge absolu jaillit avec une régularité mathématique.

Walsh s'effondre contre un pilier de verre. Ses mains pressent sa plaie. Il me regarde. Les pupilles dilatées au maximum.

— Pourquoi... ?

— Parce que tu es un résidu, Walsh. Une archive qui refuse de brûler.

Je me rapproche. Soixante pulsations. Précis. Mécanique. Elias laisse échapper un râle sec qui se termine en quinte de toux. Une tache de sang sombre apparaît sur son mouchoir.

— La rigueur, Sarah... murmure-t-il. Analyse. Ne ressens pas.

Je contemple Walsh. Sa respiration est superficielle. Je lève le scalpel. Une goutte de sang perle sur la pointe. Elle glisse lentement. Une sphère parfaite.

— Tu te souviens de mon frère, Walsh ? De l'injustice de sa mort ? Le procureur qui classe le dossier. Les preuves qui s'égarerent. C'était du chaos, Walsh. Ici, il n'y a pas de poussière.

Je place la lame sous son menton. Le contact du métal froid le fait tressaillir. Je sens le frisson parcourir son échine sous ma paume. C'est une information pure.

— Je ne te tue pas, Walsh. Je t'archive.

Je me détourne. Il est neutralisé. Une variable fixe dans l'équation. Je marche vers Elias. Mes pas sont silencieux. Le sang sur mes semelles crée une adhérence nouvelle.

Elias me tend la main. Ses doigts sont froids, secs comme du vieux parchemin.

— Le relais... murmure-t-il. L'architecture qui prend possession de tes mains.

Il s'affaisse soudain. Je le rattrape. Son corps ne pèse rien. Je l'aide à s'asseoir dans le grand fauteuil de cuir blanc. Il ressemble à un gisant. Sa respiration s'arrête dans un dernier soupir de moteur grippé.

Je reste immobile. Le silence revient, souverain. Je regarde autour de moi. Les parois de verre, les instruments de précision, les lumières chirurgicales. C'est mon héritage.

Je prends un chiffon propre, imbibé de désinfectant. Je commence à essuyer la lame du scalpel. Le sang disparaît, laissant place à l'éclat vierge de l'acier. Puis, je me dirige vers les traînées rouges laissées par Walsh sur le sol.

Je m'agenouille. Le nettoyage commence. Chaque tache doit disparaître. Chaque erreur doit être effacée. Je frotte le verre jusqu'à ce qu'il brille de nouveau. Jusqu'à ce que je puisse y voir mon reflet. Une femme aux yeux clairs, aux traits lisses. Une femme qui n'a plus de questions.

Dans le coin de la pièce, le téléphone de Walsh émet un bip. Un message venant d'un monde qui n'existe plus. Je laisse tomber l'appareil dans un bac à déchets biologiques.

Je regarde Walsh, toujours prostré. Il respire encore. C'est un déchet qui encombre mon espace de travail. Un objet mal rangé. Je m'approche de lui, le scalpel à la main.

L'architecture demande de la rigueur.

Je commence à tracer la première ligne sur sa peau, avec la précision d'une calligraphe. Je dicte la forme. Le monde va enfin devenir propre. La lumière blanche m'enveloppe. Elle est ma nouvelle peau.

Le scalpel s'enfonce doucement. Une obéissance absolue. Tout est à sa place. Enfin.

# Chapitre 18

## L'Ultime Épure

Lumière crue. Soixante-cinq watts par mètre carré. Le blanc n'est pas une couleur, c'est une absence de pardon. Les dalles de linoléum reflètent le plafond avec une exactitude mathématique. Au centre, l'îlot d'acier inoxydable.

Le capitaine LeBlanc est une tache. Un résidu organique.

Il est nu. La peau est piquetée de pores. Je l'ai rasé. On ne travaille pas sur une toile encombrée. Ses yeux sont fixés sur le néon. Les pupilles sont des têtes d'épingle. L'atropine a figé l'iris.

Sarah arrive.

Le bruit de ses semelles sur le seuil. Un frottement irrégulier. Elle boite. Sa respiration est un râle étouffé, un animal pris au piège dans un conduit d'aération. La porte en verre se referme. Déclat pneumatique.

— Sarah.

Ma voix sort des haut-parleurs. Une onde pure. Un signal.

Son épaule droite se soulève brusquement. Ses doigts se crispent sur la crosse de son Glock, puis se relâchent. Elle sent le poids. Ce n'est pas son arme. C'est l'instrument déposé sur le socle à l'entrée. Un scalpel à lame interchangeable, manche numéro 4. Acier carbone. Elle le tient comme on tient un venin.

— Elias...

Une déchirure dans le silence. Elle ne regarde pas encore l'homme sur la table. Elle cherche les angles morts. Il n'y en a pas. Ici, tout est visibilité. Ses narines frémissent. L'odeur du chlore attaque ses sinus. Son visage est une nuance de gris. Ses cernes sont des fosses communes.

Elle baisse enfin les yeux.

LeBlanc tente de hurler. Le ruban adhésif chirurgical ne laisse passer qu'un gémissement caverneux. Ses muscles pectoraux tressautent. Des spasmes fasciculaires. Le cortisol inonde le système.

— Regarde-le, Sarah. Regarde la cause de ton insomnie.

Elle s'approche. Ses jambes sont des piliers de plomb. Elle arrive à la hauteur du bassin. L'homme s'agite, les sangles en nylon mordent sa chair. Des marques rouges. Un désordre chromatique.

Sarah baisse les yeux sur sa main droite. La lame brille sous les 6500 Kelvins.

— Le 14 novembre, commence ma voix. Pluie battante. Ton mari traverse l'avenue. Une berline noire ne freine pas. Le dossier a été classé.

Sarah ferme les yeux. Ses paupières vibrent. Une larme solitaire trace un chemin brillant sur la poussière de ses joues.

— LeBlanc a reçu quarante mille euros sur un compte offshore trois jours plus tard. Les images de vidéosurveillance de l'intersection 42 ont été effacées. Une erreur technique signée de sa main.

Sa tête frappe le métal. Un rythme de métronome fou. La sueur perle sur l'inox. Elle rompt la tension superficielle du liquide. Sarah rouvre les yeux. Il y a maintenant une cible.

Elle est si près qu'elle pourrait compter les battements de la carotide. Cent quarante pulsations. Le cœur de LeBlanc est une machine défaillante.

— Celui qui trace les lignes exige une correction.

Elle lève le scalpel. Son bras est une tige de fer. Les tendons de son poignet saillent. L'air dans ses poumons est du verre pilé.

LeBlanc la fixe. Une mare de terreur jaune. Il urine. Le liquide chaud s'étale sur l'acier froid. Une imperfection. Une souillure. Mon sourcil tressaille derrière la vitre sans tain. C'est intolérable.

Sarah voit la flaque. Elle voit l'homme dépouillé de son insigne. Elle voit la viande. Elle approche la pointe de la lame de la gorge. Juste au-dessus de la pomme d'Adam. La peau se hérisse. Réaction cutanée réflexe.

— Fais-le pour la structure, Sarah.

Sa main vibre. Une fréquence de rupture. Elle cherche mon regard à travers le verre. Elle sent l'attente. Une pression atmosphérique qui pèse sur ses épaules. Elle baisse le regard vers le dossier. Les photos de la voiture. La plaque. Le visage du conducteur. Un fils de sénateur.

Sarah émet un son. Un rire sec qui ressemble à un os qui casse.

— C'est ça que tu veux ? Que je devienne comme toi ? Celle qui dessine les plans ?

— Je veux que tu sois la vérité.

Elle appuie. Une goutte rouge rubis perle à la pointe. Elle glisse le long du cou. Une ligne droite. L'instant est pur. Une symétrie entre le crime et sa résolution. L'air de la pièce se solidifie.

LeBlanc ferme les yeux.

Sarah soulève le menton de l'homme avec la pointe de l'instrument.

Le premier cri est étouffé par le ruban. Le second ne le sera pas.

Le sang n'est pas propre. C'est le premier mensonge de l'esthétique. Il jaillit avec une pulsativité qui macule le revers de sa veste. Elle ne recule pas. Elle regarde la tache s'étendre. Le rouge sur le gris. Le rouge sur le blanc.

Ses mains deviennent stables. Une rigidité cadavérique. Elle regarde LeBlanc convulsé. Ce n'est plus un homme. C'est un sac de réflexes physiologiques. Les sangles gémissent.

— Tu vois, Sarah ? Le chaos s'évacue.

Elle lâche le scalpel. Il rebondit sur le sol avec un tintement cristallin. Elle regarde ses paumes. Elles sont propres, mais elle les frotte l'une contre l'autre. Une dermabrasion. Elle se tourne vers la vitre sans tain. Ses yeux sont des trous noirs.

— Et maintenant ? Sa voix est rauque, du sable au fond de la gorge.

— Maintenant, Sarah, tu sors.

Elle expire. Une longue respiration qui vide son corps. Elle se dirige vers la porte. Ses

pas résonnent.

— Elias ? La voiture... le fils du sénateur.

— Son dossier est sous la pile des rapports non classés.

Elle sort sans se retourner.

Je reste seul. Je ramasse le scalpel. Je nettoie la lame avec une compresse stérile. Un geste d'amour. La structure est préservée.

Je regarde l'écran. Sarah est dans l'ascenseur. Elle s'appuie contre la paroi en inox. Sa tête bascule en arrière. Elle ferme les yeux. Elle n'est plus seule. Le monde est une page blanche.

LeBlanc rend son dernier soupir. Un bruit d'air qui s'échappe.

Vingt-deux heures quatorze. Tout est à sa place. Je prépare la solution de nettoyage. Le chlore va effacer le passé. Il ne restera que l'avenir. Un avenir tranchant.

\*\*\*

L'inox de l'ascenseur est un miroir déformant. Sarah y voit son visage : une tache grise, des orbites creusées par l'ombre. Sa mâchoire est un étau. \*Ding.\*

Le parking souterrain l'accueille avec une gifle d'air vicié. Humidité stagnante, béton qui s'effrite. Elle trébuche. Ses doigts se crispent sur son sac. À l'intérieur, l'objet pèse une tonne. Une masse métallique enveloppée de velours.

Elle monte dans sa voiture. Claque la portière. Le son résonne dans le vide comme un coup de feu. Ses mains sont des feuilles mortes sur le volant. Elle serre les jointures

jusqu'au blanc. Une brique est posée sur son diaphragme.

Le trajet est un flou de néons baveux. L'essuie-glace couine. \*Scritch. Scritch.\* Un métronome. Elle arrive au commissariat. Le bâtiment suinte la fatigue. Des flics fument sur le perron, silhouettes découpées par le sodium. Sarah passe. Elle sent la crasse s'insinuer sous ses ongles.

Troisième étage. Les archives. Son bureau est un îlot de désordre. La pile des "non classés". Elle écarte les rapports. Un vol. Une agression.

Puis, elle le voit.

Une chemise cartonnée. Sans étiquette officielle. Juste un numéro à l'encre noire. Le dossier de son mari.

Sa main hésite. Le bout de ses doigts picote. Elle ouvre. Un post-it jaune. \*« La vérité est une structure que l'on finit toujours par mettre à nu. »\*

L'écriture d'Elias. Fine. Elle tourne la page. Des photos de surveillance. Un homme. Le ventre lourd sous un pardessus de luxe. Le capitaine Morel. Son mentor. Celui qui lui avait tenu la main à l'enterrement.

Morel dans un restaurant, échangeant une enveloppe avec le fils du sénateur. Les preuves s'étalent. Des montants. La chronologie de l'étouffement. Le prix du silence.

Son mari n'est pas mort d'un accident. Il est mort parce qu'il avait trouvé la faille dans l'armure du politicien. Et Morel avait tenu le bouclier.

Une quinte de toux sèche la secoue. Elle se courbe en deux. La douleur est physique. On lui scie les côtes.

Le téléphone vibre.

— Tu as le dossier, Sarah.

La voix d'Elias est un murmure de soie.

— Morel est au Club 22. Dans l'arrière-salle. Il célèbre une promotion. Il est seul pour vingt minutes. Tu es l'instrument.

Elle raccroche. Elle sort l'objet du sac. Un scalpel au manche gravé. Des motifs géométriques complexes.

\*\*\*

Le Club 22 sent le cigare et le bourbon. Sarah entre par la porte de service. Elle connaît le code. Elle a fait partie de la famille.

Le couloir est tapissé de velours rouge. Sang séché. Elle s'arrête devant une porte en chêne. Le rire gras de Morel filtre à travers le bois. Un rire de gorge.

Elle entre.

Morel est derrière un bureau en acajou. Un verre de cristal à la main. Il lève les yeux. Sa surprise dure une seconde. Puis son visage devient une grimace de lassitude.

— Sarah. Tu n'as pas l'air bien.

Il ne se lève pas. Pose son verre.

— Elias m'a donné le dossier, Morel.

Le nom tombe comme un cadavre. Morel se fige. Ses yeux se rétrécissent. Les rides au coin de ses paupières se creusent.

— Tu joues avec le feu. Ce type est un monstre.

— Le monstre m'a montré les reçus.

Elle sort le scalpel. La lame capte la lampe de bureau. Un éclair d'argent. Morel soupire. Un bruit d'air s'échappant d'une carcasse. Il n'est pas effrayé. Il est résigné.

— Ton mari était rigide, Sarah. Le monde n'est pas une ligne droite. J'ai juste lissé les bords.

— Tu l'as tué.

— J'ai laissé faire. C'est différent.

Il se lève. Il remplit l'espace. S'approche, mains ouvertes.

— Donne-moi ça. On va arranger les choses. Le sénateur peut t'aider. Tu seras capitaine d'ici un an.

La sueur perle sur le front de Sarah. Une goutte brûle son œil. Elle ne cligne pas.

— Elias dit que tu es un désordre. Une tache sur la structure.

— Elias t'utilise ! hurle Morel. Tu crois qu'il en a quelque chose à foutre ? Tu es juste une expérience !

Il est à un mètre. Elle voit les pores de sa peau. Les capillaires éclatés sur ses joues. Ses doigts se crispent sur le manche gravé.

— Fais-le, alors, murmure Morel. Devient ce qu'il veut que tu sois.

La poussière danse dans le halo de la lampe. Sarah voit le battement de la carotide dans le cou gras. Elle lève le scalpel.

À l'autre bout de la ville, Elias est assis. Le blanc est absolu. Il ne reste plus aucune trace de LeBlanc. Le sol brille. Il observe le point rouge sur la carte. Sarah est immobile.

Il imagine l'angle de l'incision. La symétrie.

— Allez, Sarah. Écris la ligne.

Le téléphone émet un bip. \*« C'est fait. »\*

Elias ouvre les yeux. Ses pupilles sont dilatées.

— Magnifique.

Il se dirige vers le prochain bassin. Le fils du sénateur attend sa consultation. Le chlore est prêt. Les instruments sont alignés par taille.

Sarah sort du Club 22. Ses mains sont propres. Elle les a frottées jusqu'au sang dans les toilettes, mais elle sent encore la chaleur de la vie s'échapper. Elle monte dans sa voiture. Elle ne tremble plus. Elle est vide. Un tube de verre creux.

Elle conduit vers les docks. Là où la ville finit. Là où l'eau est noire. Elle s'arrête au bord du quai. Jette le scalpel. Un petit \*ploc\* dans la vase.

Elle regarde l'horizon. Elle cherche une émotion. Tristesse. Colère. Peur.

Rien. Juste une clarté glaciale.

Elle sort son téléphone. Elle sait qu'il écoute.

— Tu as gagné, Elias. Mais les murs finissent toujours par s'écraser sur ceux qui les tracent.

Elle jette l'appareil dans le fleuve. Elle remonte en voiture. Elle n'est plus l'enquêtrice. Elle est une ombre.

Elias éteint les lumières de son sanctuaire. Le blanc disparaît. L'obscurité est pure. Tout est en ordre. La ville peut bien hurler, il n'entend plus que le battement de son propre cœur, précis et implacable.

Sarah est prête. Et le monde va enfin apprendre à se taire.

# Chapitre 19

## Confluence des Mondes

Le blanc.

Il n'est pas une couleur. C'est une agression. Une fréquence radio poussée au maximum, hurlant contre les rétines. Sarah cligna des yeux. Les larmes de réflexe brûlèrent ses paupières, emportant les résidus de la suie urbaine, cette crasse noire collée à sa peau depuis des semaines. Ici, la lumière tombait des dalles LED avec une verticalité de guillotine. Pas d'ombre. Pas de refuge.

Ses bottes, lourdes de la boue des chantiers du port, maculaient le sol en résine époxy. Chaque pas laissait une empreinte brune, une insulte à la perfection du lieu. Le bruit de ses semelles résonnait comme des coups de feu étouffés.

Elias se tenait au centre de la pièce, près d'un îlot en acier brossé. Un tablier de polyuréthane transparent protégeait ses vêtements gris. Ses mains, gantées de latex, reposaient à plat sur le métal. Immobiles. Des mains de chirurgien de guerre. Le silence entre eux était une matière solide, pressurisée.

Le cœur de Sarah heurta ses côtes. Un métronome cassé. Ses doigts, engourdis par le froid de la rue, picotaient. Un filet glacé dévalait sa colonne vertébrale. L'odeur du lieu monta à son nez : ozone, javel et cette pointe de cuivre qui signale le sang, même après le passage du décapant.

— Vous avez mis trois minutes de plus que prévu, Sarah. Le trafic sur le pont suspendu.

La voix d'Elias était un fil de rasoir. Calibrée.

Sarah ne répondit pas. Sa gorge était un tunnel de papier de verre. Elle fixa la main d'Elias. L'index gauche tressaillit, un micromouvement que seul un œil entraîné par des nuits de surveillance pouvait capter. La faille. Le chaos sous la peau lisse de l'architecte.

— Le désordre est une maladie, continua-t-il. Regardez vos mains.

Elle baissa les yeux. Elles tremblaient. Elle serra les poings jusqu'à ce que les ongles s'enfoncent dans la chair. La douleur était une ancre.

— Vous avez tué Marchand, dit-elle enfin.

— Marchand était un angle mort. Batta sa femme le mardi, pria le dimanche : une asymétrie. J'ai simplement fermé l'angle.

Elias fit un pas de côté, fluide. Il désigna des bocaux en verre sur l'étagère. À l'intérieur, des fragments organiques classés par taille, par couleur. La lumière traversait le formol, projetant des ombres jaunâtres sur le mur immaculé.

Sarah fit un pas en avant. Une nausée amère qu'elle ravala de force. Le ronronnement haute fréquence de la ventilation lui sciait les nerfs.

— J'appelle ça de la géométrie, Sarah. Le monde est un dépotoir. Les émotions qui débordent sont du bruit blanc. Moi, je crée du silence.

Il ramassa un scalpel sur le plateau d'inox. Le métal renvoya un éclair blanc. Sarah porta une main à son arme, le pouce sur le cran de sûreté. Le clic du métal contre le cuir parut assourdissant dans ce sanctuaire de verre.

— Ne faites pas ça. Pas encore. Vous n'avez pas encore compris la structure.

Il s'approcha. Sa peau semblait translucide sous les néons, révélant le réseau bleuâtre de ses veines. Pas de pores. Un homme-miroir. Sarah recula, son talon heurta une colonne technique. Coincée. L'air devint rare. Chaque inspiration chargeait ses poumons de minuscules éclats de verre.

— Vous cherchez des schémas, Sarah. Depuis que votre frère est mort sous ce camion, vous voulez que la tragédie ait une raison. Un sens.

Le nom de son frère agit comme un coup de poignard dans son diaphragme. Son souffle se coupa. Le sang reflua de son visage. Le souvenir de la pluie sur le bitume et de l'odeur du pneu brûlé revint en force. Le chaos. Le sale.

— Il n'y a pas de sens dans la rue, murmura Elias. Il n'y a que de la cinétique mal maîtrisée. Ici, tout est prévu. La température, l'humidité, la pente de deux degrés vers le siphon central. C'est le seul endroit où la mort est propre.

Sarah sentit une goutte de sueur brûler son œil droit. Elle ne cilla pas. Le visage d'Elias était à moins d'un mètre. Elle vit le reflet de sa propre terreur dans ses pupilles dilatées. Il n'y avait aucune haine dans ses yeux, seulement une curiosité clinique.

— Vous proposez une cellule, Elias. Pas un monde.

— La liberté est un vertige qui vous tue. Je n'ai jamais manqué de soin. Regardez les dossiers que je vous ai envoyés. Chaque incision est une lettre. Je vous ai écrit un poème mathématique, et vous essayez de le raturer avec votre code pénal poussiéreux.

Sarah sentit ses muscles se tétaniser. Elle voyait l'ordre qu'il décrivait. Une grille de fer blanc s'étendant à l'infini. Pas de vent. Pas de rires. Juste le silence des machines.

Elle pensa à son appartement. Aux tasses de café entassées. À la poussière dans les rayons de soleil. C'était lourd, mais c'était vivant.

— Mes sujets méritaient la précision, trancha Elias avant qu'elle ne finisse. Le chaos est une insulte à l'intelligence.

Il posa sa main gantée sur son épaule. Le contact fut électrique. Un frisson violent parcourut son corps. Sa vision se troubla. Le blanc de la pièce effaçait les contours, ne laissant que le visage de l'architecte flottant comme un spectre géométrique.

— Rejoignez-moi. Laissez la structure vous porter.

Ses poumons se bloquèrent. Un étau d'acier. Un vertige la prit : l'envie folle de poser son arme, de s'allonger sur cette résine époxy et de laisser le blanc tout effacer. Elle ferma les yeux. L'obscurité derrière ses paupières était rouge, striée de veines. Elle sentit l'odeur de la ville revenir en force : l'asphalte, le tabac froid, l'encre des vieux dossiers. Son monde. Son enfer.

Elle rouvrit les yeux.

— Votre ordre... c'est la morgue, Elias.

Il sourit. Une contraction musculaire sans joie. Il resserra sa prise, ses doigts s'enfonçant dans le muscle. Sarah porta la main à son arme, mais son bras pesait une tonne.

— Regardez-vous. Vous vous effondrez. Votre système est obsolète.

Il approcha la lame du scalpel de sa joue. Elle sentit le froid de l'acier à quelques millimètres de sa peau. Une petite incision pour laisser sortir la pression. Pour l'aligner.

Le silence fut brisé par un son minuscule. Une goutte.

Une goutte de condensation venait de tomber d'un tuyau au plafond. Elle s'écrasa sur le sol d'époxy, juste à côté d'une de ses empreintes de boue. L'éclaboussure fut microscopique, mais dans ce vide, elle fit l'effet d'une explosion.

Elias tourna la tête. Un mouvement brusque. Un tressaillement de sa mâchoire. L'imprévu. Le désordre.

Elle ne sortit pas son arme. Elle rit. Un rire sec, rauque, qui écorcha le silence chirurgical comme un ongle sur un tableau noir. Elias se figea. Le scalpel trembla.

— Vous avez une fuite, Elias. Votre monde prend l'eau.

Il fixa la tache d'eau au sol. Ses yeux se plissèrent. Le chaos était déjà là. Il était dans sa boue, dans son rire, dans sa douleur.

— Ce n'est qu'un détail, dit-il d'une voix plus haute, plus tendue.

— Les détails, c'est tout ce qui reste quand on a tout nettoyé.

Elle se dégagea d'un coup d'épaule. Elias recula d'un pas. Dans ce monde de verre, la brutalité était une anomalie.

— Vous ne pourrez jamais enlever le bruit, Elias. Le bruit est à l'intérieur.

Elle frappa sa propre poitrine, là où son cœur cognait comme un prisonnier. Elias la regarda et, pour la première fois, Sarah vit de l'effroi. L'effroi d'un homme réalisant que son mur protecteur devenait son tombeau.

Elle fit un pas vers lui. Ses bottes écrasèrent la goutte d'eau, mélangeant l'humidité à la boue. Sarah sentit un goût de fer dans sa bouche. Elle avait mordu sa lèvre. Le sang, rouge, vif, coula sur son menton. Une tache de plus.

Elias fixa la souillure. Un spasme nerveux parcourut sa mâchoire.

— Le dehors est partout, Elias. On ne l'efface pas avec un chiffon.

Il sortit un mouchoir d'une blancheur spectrale et se pencha. Le mouvement était d'une fluidité terrifiante, comme si ses articulations étaient huilées au silicone.

— Le désordre est une maladie, murmura-t-il. Vous êtes porteuse saine.

Il essuya la tache d'un geste sec. Un angle de quarante-cinq degrés. Il jeta le mouchoir dans une trappe en acier qui se referma sans bruit.

— Pourquoi elle ? demanda Sarah en pensant à la dernière victime. Elle était propre.

— Elle vivait dans un studio où les livres étaient empilés sans ordre. Elle laissait des traces de rouge à lèvres sur ses tasses. J'ai simplement résolu l'accord.

Il effleura un panneau tactile. L'éclairage devint plus cru. Les ombres disparurent totalement. Sarah flottait dans un vide blanc.

— La peur est un résidu de primate, dit Elias. On peut l'extraire. Je crée des sanctuaires de permanence.

Il s'approcha, une marche métronomique. Sarah voyait les pores de sa peau. Une texture de pierre.

— Votre deuil est une tache noire dans votre esprit. Vous croyez qu'en trouvant le

coupable, vous allez nettoyer la pièce ? La dette ? Les morts ne demandent rien. Ils sont enfin achevés.

Il désigna la tache de sang sur son menton.

— Vous vous dégradez, Sarah.

— Ma dégradation est ma liberté.

Elle sortit un paquet de cigarettes écrasé. Elle en porta une à ses lèvres. Elias se figea.

— Ne faites pas ça.

— Pourquoi ? Ça va gâcher l'air ?

Le briquet cliqueta. Une petite langue de feu orange, sale, vacilla. La fumée bleue s'enroula dans l'air, défiant les systèmes d'aspiration. Elias recula. Une fissure dans le verre.

— Le plan n'est pas foiré, dit-il d'une voix rauque. Il nécessite une purification par le vide.

Il saisit un scalpel. Il se mit en mouvement, une progression géométrique. Sarah sortit son arme. Le percuteur frappa l'amorce. Le fracas déchira l'aquarium. Un coup de tonnerre.

La balle s'écrasa contre un montant en acier, projetant des étincelles orange. Elias n'avait pas sursauté. Il avait simplement pivoté. Une correction de trajectoire.

— Un écart de 4,2 centimètres, murmura-t-il.

Il chargea. Une accélération constante. Sarah pressa la détente. \*Clic.\* Enrayé. Un grain de poussière dans la chambre.

Elias était sur elle. L'odeur de désinfectant l'enveloppa. Elle esquiva la lame qui déchira son col, libérant une odeur de tabac froid. Elle projeta son épaule contre son thorax. Un bloc de marbre. Elias saisit son poignet. Ses doigts étaient des étaux de porcelaine. Elle lâcha le revolver.

— Le métal est lourd, n'est-ce pas ? Le poids de vos dossiers non classés.

Elle projeta sa tête en arrière. Le choc fut brutal. Son front heurta le nez d'Elias. Un craquement sec. Enfin quelque chose d'humain.

Une goutte de sang tomba sur le sol blanc. Un rubis minuscule. Elias recula, sa main montant vers son visage sans toucher la plaie.

— Tu saignes, l'Architecte. Pas propre, ça.

— Une asymétrie... chuchota-t-il. Vous avez introduit une asymétrie.

Il leva le scalpel vers ses yeux. Sarah renversa une table d'examen. Les instruments s'éparpillèrent dans un tintamarre de fin du monde. Des pinces, des écarteurs hurlant sur la résine. Elias tressaillit à chaque choc.

Elle rampa vers son arme. Elias écrasa sa main sous son talon. Elle hurla.

— Le bruit, Sarah. Toujours le bruit. Je vais enlever tout ce qui hurle en vous.

La pointe du scalpel effleura son cou. Elle fixa Elias. Elle vit l'enfant terrifié par le désordre.

— Tu as peur, Elias. Tes mains tremblent. C'est ton monde qui se fissure. Regarde le sol. C'est le bordel. Et tu ne peux rien y faire.

Elle cracha au visage du tueur. Un mélange de salive et de sang.

Elias se cabra. Une brûlure à l'acide. Il lâcha prise, portant ses mains à son visage, étalant la souillure. Ses mouvements devinrent erratiques. L'automate était déréglé.

— Sale... sale... sale...

Sarah attrapa une pince hémostatique lourde. Elle frappa Elias au genou de toutes ses forces.

Le craquement de la rotule fut une symphonie. Elias s'effondra, une masse de tissus blancs. Il fixa sa rotule brisée. Ses yeux s'ouvrirent sur un vide immense, ses lèvres articulant des calculs qui ne tombaient plus juste.

Sarah se releva, titubante. Elle ramassa son Smith & Wesson. Elle recula le chien.

— Alors, l'Architecte ? C'est quoi la suite ?

— Tuez-moi. Terminez la séquence. Restaurez la symétrie.

Il ouvrit les bras, s'offrant à la balle. Il voulait qu'elle soit le point final, parfaitement noir.

Le doigt de Sarah se crispa sur la détente. Puis, elle entendit un bruit au-delà des murs. Le grondement de la ville. Une sirène lointaine. Le cri d'un oiseau urbain. Le bruit de la vie.

Elle baissa son arme.

— Non, Elias. Je ne vais pas te rendre parfait. Tu vas rester là, dans ton sang. Tu vas attendre que les flics arrivent avec leurs chaussures crottées et leur mauvaise haleine. Ils vont laisser des empreintes partout. Tu vas devenir une statistique. Un dossier poussiéreux. Le chaos va te bouffer.

Elle franchit la porte. L'obscurité du couloir l'accueillit. L'air sentait le gasoil et le vieux papier. Elle inspira à pleins poumons. Délicieux.

Elle appela le central.

— J'ai la localisation. Envoyez tout le monde. Et dites-leur de ne pas s'essuyer les pieds.

Elle s'appuya contre le mur froid et laissa son corps glisser. Elle alluma sa dernière cigarette. La première bouffée lui arracha une quinte de toux. Dans le noir, les sirènes approchaient. Un chœur discordant.

Sarah sourit. Elle était de retour chez elle. Dans le gris.

La porte du sanctuaire restait entrouverte, laissant filtrer un trait de lumière comme une lame de rasoir. Russo déboucha dans le couloir, une tache de moutarde sur sa cravate. Il haletait, sentant le café rance.

— Miller ? Putain, Miller !

Il entra dans la pièce sans s'essuyer les pieds. Il fit tomber une fiole qui s'écrasa au sol. Elias, cloué au sol par un jeune policier, émit un gémissement animal en voyant un technicien poser sa mallette directement sur sa table de dissection.

Sarah tourna le dos à la lumière. Elle descendit l'escalier de secours, chaque pas faisant résonner le métal rouillé. En bas, l'air de la rue la frappa. Froid, humide, imprévisible.

Elle monta dans la voiture de service qui sentait le vieux chien et la vanille chimique. Elle appuya sa tête contre la vitre froide. La ville défilait : néons clignotants, flaques de pétrole irisant la chaussée. Elle laissa une larme salée, humaine, tracer son chemin sur sa joue.

Au poste, elle ne s'essuya pas les pieds. Elle laissa ses traces sur le lino jauni. Elle s'assit à son bureau couvert de piles de papiers et d'une tasse de café moisie.

Elle ouvrit un dossier. Elle prit un stylo mâchonné.

"Rapport d'arrestation : Elias..."

Son écriture était brouillonne, pleine de ratures. Dehors, une pluie fine et grise rendait la ville encore plus poisseuse. Sarah sourit. Elle n'avait plus besoin de logique chirurgicale.

Elle avait la vie, dans toute son imperfection dégoûtante. Elle continua d'écrire, le bruit de sa plume se mêlant au vacarme sacré du monde. Elle était une tache parmi les taches. La plus belle des architectures.

# Chapitre 20

## La Nouvelle Architecte

La lumière ne tombe pas, elle sature. Elle pèse sur les paupières comme une main de craie. Dans le sanctuaire d'Elias, le blanc n'est pas une couleur, c'est une exigence. Sarah Miller s'arrête sur le seuil. Les semelles de cuir crissent sur le sol en résine époxy. Un coup de canif dans le silence pressurisé.

L'odeur frappe ensuite. Lavande synthétique et ozone. Sous la nappe propre, un fil conducteur plus sombre : le fer. Le sang effacé qui persiste dans les molécules d'air, une signature invisible.

Ses doigts se serrent contre la crosse de son arme, puis se relâchent. Pas cet outil-là. Trop bruyant. Trop approximatif.

Elias se tient devant la paroi de verre. Dos tourné. Une silhouette de lin blanc. De l'autre côté de la vitre, la ville n'est qu'une bouillie de gris, un chaos de béton que la pluie sale lèche sans jamais l'atteindre. Il ne se retourne pas.

— La symétrie, Miller. Regardez-la.

La voix est un scalpel. Lisse. Sans aspérité. Une goutte de sueur glisse entre les omoplates de Sarah, sillage glacé sur la peau brûlante. L'air est trop pur, trop pauvre en poussière.

— Vous êtes en retard de trois minutes. Le désordre de la rue vous colle à la semelle.

Sarah ne répond pas. Des plans d'anatomie sont épinglés sur des plaques de verre

dépoli. Des instruments en acier inoxydable reposent sur des champs opératoires bleus, alignés au millimètre. Rien ne dépasse.

Elle s'avance. Chaque pas lutte contre l'instinct de fuite. L'estomac se contracte, une boule d'acide sous le diaphragme. Le reflet d'Elias se découpe dans la vitre. Il ne sourit pas comme un prédateur, mais comme un professeur devant une équation résolue.

— Vous avez cherché dans la boue ce qui ne se trouve que dans la lumière, murmure-t-il.

Sarah s'arrête à deux mètres. Ses muscles se tendent, les tendons prêts à rompre. Les mâchoires se serrent jusqu'au craquement sourd dans les oreilles. Elle sort le scalpel de sa poche. L'acier est à la température de la pièce. Neutre.

— Vous m'avez appris, Elias.

Les mots sortent hachés, secs.

Il se tourne enfin. Ses yeux sont deux puits d'ordre pur. Aucune peur. Il incline la tête, exposant la carotide sous la peau translucide. Une validation.

— Finissez le dessin. Corrigez la courbe.

L'air disparaît. Le monde se réduit à une trajectoire. Le mouvement est une ligne droite. Une décision géométrique. L'acier fend l'air avec un sifflement imperceptible avant de rencontrer la résistance élastique de la peau. Le tranchant s'enfonça. Une étrange libération mécanique, comme une pression insupportable trouvant une issue.

Le sang ne gicle pas. Il s'écoule, nappe de rubis sombre sur le lin blanc de la chemise. Elias ne crie pas. Ses mains se lèvent, effleurent les bras de Sarah pour guider

l'inclinaison finale. Sa respiration devient un râle rythmé, une horloge qui se détraque.

Il descend, chute contrôlée sur la résine. Bruit mat.

Sarah reste debout. Le scalpel dégouline. La tache s'étend, irrégulière. Une imperfection à traiter.

Elle ne regarde pas le visage. Il n'est plus Elias. Il est un déchet organique dans un espace qui exige la stérilité. Elle enfle des gants de nitrile bleus. Le crissement du latex contre sa peau donne le signal.

Elle commence par le corps. Il faut drainer pour que la décomposition ne souille pas l'air. Canules, tubes, seaux en plastique blanc. Les gestes sont automatiques. Elle ne voit plus de la chair, elle voit des volumes. Elle utilise le bicarbonate, le peroxyde.

Le temps se dilate. Sarah frotte la résine. Une brosse à dents pour les interstices entre le mur et le sol. Aucune trace de son passage. Ni cheveu, ni cellule épithéliale. L'obscurité artificielle créée pour le luminol ne révèle aucun éclat bleu sur le verre. L'effacement est total.

Lorsqu'elle termine, la pièce est plus propre qu'à son arrivée. Elias est une absence structurée. Les restes sont dans des sacs hermétiques, prêts pour l'incinérateur du sous-sol.

Elle se poste devant la vitre. La ville est toujours là. Grise. Informe. Mais Sarah Miller ne se sent plus écrasée. Elle ajuste son manteau. Elle vérifie ses ongles. Rien.

Elle quitte le sanctuaire. Le hall de l'immeuble est un désert de marbre. Elle passe la porte tambour et l'air de la métropole l'assailit. Diesel, égouts, klaxons. Elle ne sent plus la migraine. Sous son manteau, elle effleure la forme froide du scalpel. La justice

n'est pas un code, c'est une équerre.

Elle descend dans le métro. \*Un. Deux. Un. Deux.\* La rame vibre. Un battement sourd contre sa voûte crânienne.

Elle sort à Châtelet. Les murs de carrelage suintent. Elle marche droit. Ses talons claquent avec une précision de métronome. Elle tourne à l'angle de la rue des Ormes. Jacques Morel habite ici.

Le numéro 42 est une verrue de béton. Sarah contourne la maison. Une fenêtre est entrouverte. Elle laisse échapper une odeur de tabac froid et de graisse rance. Elle se glisse à l'intérieur. Ses mouvements sont calculés. Elle évite les zones d'ombre incertaines.

La cuisine est un chaos de vaisselle sale. Des mouches dorment sur une tache de confiture. Sarah sent un besoin impérieux de rectification. Elle monte les escaliers, une marche après l'autre. Le bois est froid sous le latex.

Morel est vautré sur un matelas. Il regarde une télévision dont les rires enregistrés hurlent dans le vide. Il est l'entropie. Un bug dans le système.

Le scalpel sort de sa poche. Sarah entre dans la pièce. Le plancher ne crie pas. Elle se tient derrière lui. L'odeur de sueur acide déclenche une réaction chimique en elle. Le rejet de l'impur.

Elle pose une main sur son front. Morel sursaute, mais la prise est d'une fermeté absolue. Elle force sa tête vers l'arrière.

— Qui... ?

Le son est un sifflement d'air dans une gorge encombrée. Sarah ne répond pas. Elle

penche la tête. Elle observe la carotide qui bat. Soixante-deux pulsations par minute.

Elle entame l'incision.

Précis. Chirurgical. Le métal sépare la peau sans résistance. Un trait net. Morel s'agite, ses mains cherchent le latex, ses ongles noirs de crasse griffent le vide. Sarah maintient la pression. Le visage de l'homme vire au gris. L'asymétrie se résorbe.

Le sifflement devient un soupir. Puis plus rien.

La télévision continue de rire. Sarah lâche la tête. Le sang a tracé une ligne parfaite sur le torse. Elle vide une fiole de peroxyde d'hydrogène. La mousse blanche dévore les résidus biologiques. Elle ne nettoie pas l'évier de la cuisine ; elle efface simplement l'odeur de Morel. Elle sature la pièce d'eau de Javel jusqu'à ce que ses propres sinus brûlent. C'est l'odeur de la clarté.

Elle éteint la télévision. Le silence tombe. Total.

Sarah se redresse. Ses instruments sont replacés dans leurs étuis en cuir. Elle sort par la fenêtre. L'air de la nuit lave les derniers vestiges organiques. Elle remonte la rue. À chaque pas, les angles semblent plus droits.

Elle s'arrête à un passage piéton. Un homme crache sur le trottoir. Un geste de saleté gratuite. Sarah tourne lentement la tête. L'homme croise son regard et s'arrête de mâcher. Il sent un froid lui glacer les vertèbres. Il a l'impression d'être sous un microscope.

Le feu passe au vert. L'homme part en courant.

Sarah Miller descend dans le métro. Elle s'assoit, le dos droit, les mains à plat sur les cuisses. Elle regarde son reflet dans la vitre sombre. Elle n'est plus l'enquêtrice. Elle

n'est plus la proie.

Elle sort son carnet noir. Elle trace une ligne horizontale sur le nom de Jacques Morel. Une ligne parfaite. Elle referme le carnet.

La ville gronde sous les roues. C'est un ventre mou qui demande à être sculpté. Sarah ne sent plus le poids du deuil. Elle sent la légèreté du vide absolu.

L'ordre est enfin en marche.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Le Monstre qui raconte"*

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)